
Le Verbe

voir • penser • croire

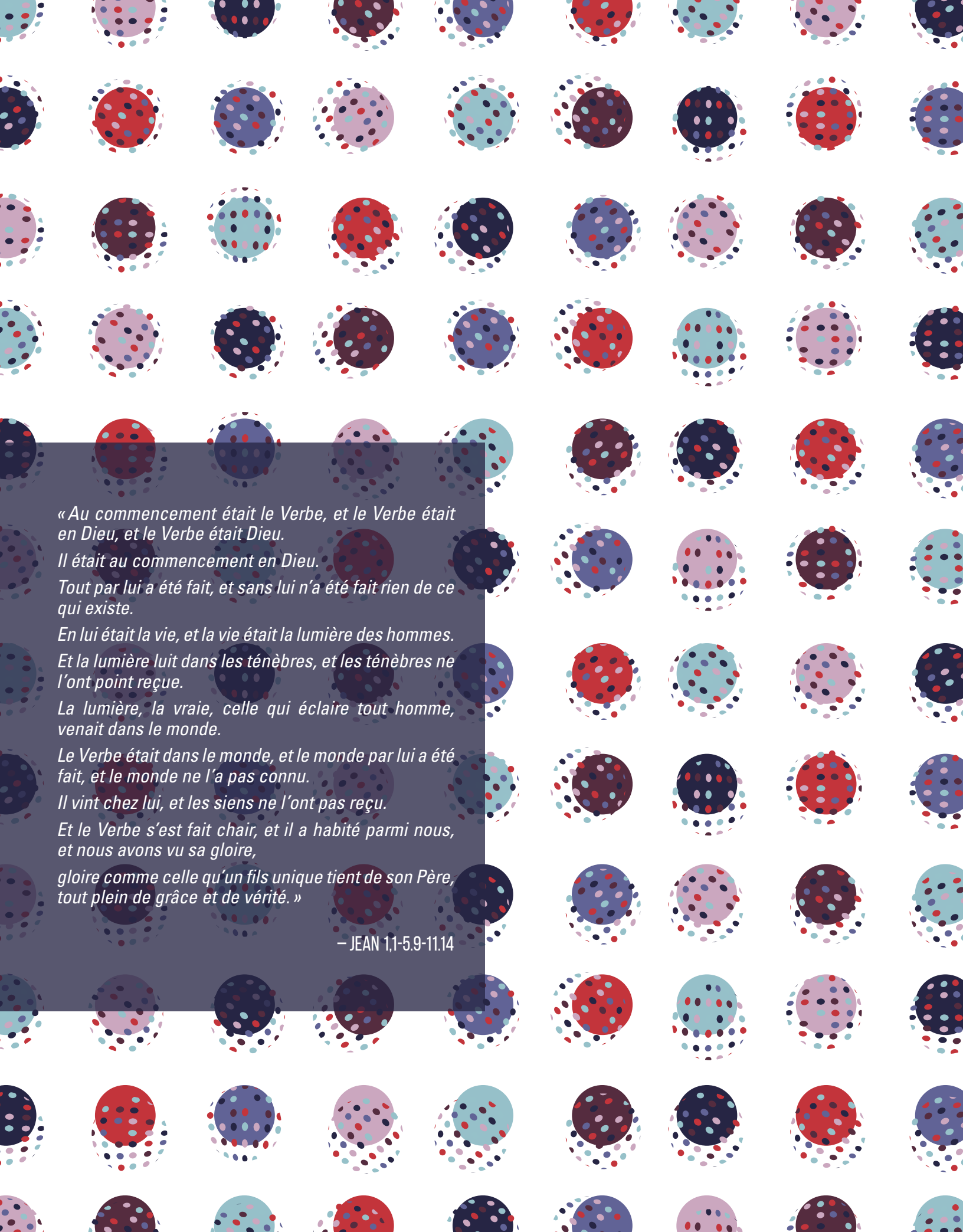


GRATUIT Hiver 2019
Postes-publications N° 40063100

ENTRETIEN
LA FÉMINITÉ
CHEZ EDITH STEIN
SIMON-PIERRE LESSARD

PHOTOREPORTAGE
LA SAINT-MAURICE
EN CANOT
PEDRO PERNA MENEZES

NOUVELLE LITTÉRAIRE
LES PREMIÈRES
APÔTRES
BRIGITTE BÉDARD



« Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement en Dieu.

Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait rien de ce qui existe.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout homme, venait dans le monde.

Le Verbe était dans le monde, et le monde par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire,

gloire comme celle qu'un fils unique tient de son Père, tout plein de grâce et de vérité. »

— JEAN 1,1-5.9-11.14

COMPLÈTEMENT DÉPASSÉS

« DANS QUELLE HISTOIRE EST-CE QU'ON S'EST EMBARQUÉS LÀ ? »

Cette phrase et quelques autres du même *genre* ont été prononcées des dizaines de fois ces derniers mois dans notre petit bureau de rédaction.

Théorie du genre, différence hommes/femmes, spécificité sexuelle... Comment remettre en question certains aprioris idéologiques de notre temps sans verser dans l'essentialisme biologique (qui réfute complètement l'influence de la culture dans la construction des rôles sexuels) ?

Question plus grave encore : comment, à partir du thème de la différence des sexes, proposer une bonne nouvelle, annoncer la beauté de la création, la bonté du Créateur ?

Vous trouverez donc des textes qui exaltent et qui célèbrent la différence entre les hommes et les femmes. Non pas pour les ériger l'un face à l'autre, mais pour (re)mettre au jour la grandeur et la beauté de ce mystère qui nous dépasse (« Ni homme ni femme », par **James Langlois**, p. 12).

Ce mystère nous dépasse parce qu'il serait impossible de le cerner, de l'enfermer dans nos petites caboches, nos esprits si limités, dans nos piètres catégories.

FOI ET RAISON

Nous sommes *capax Dei*, certes. Non seulement notre esprit, mais aussi toute notre personne, corps inclus, sont capables de Dieu en ce sens qu'il nous donne la possibilité d'être divinisés en lui.

Certaines réalités appellent davantage à la contemplation qu'à l'analyse rationnelle, sans l'exclure pour autant. Et certaines querelles théoriques sont rarement porteuses d'une grande force évangélisatrice.

Quand nous portons notre regard sur la complémentarité hommes/femmes, je pense fermement que la meilleure façon d'éviter de stériles confrontations est de nous

demander humblement ce que Dieu pourrait bien vouloir nous dire, nous montrer, nous signifier par cet aspect si fondamental de la création.

« C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et les deux deviendront une seule chair. Ce mystère est grand ; je dis cela par rapport au Christ et à l'Église » (Ép 5,31-32).

RÉAGIR À LA RÉACTION

Hors dossier, nous publions la réponse d'un de nos lecteurs au coup de gueule de **Alex La Salle** de notre dernière parution. **André LaRose** (p. 56) a généreusement pris la plume pour rassurer Alex – et chacun de nous, peut-être – que la pastorale d'évangélisation n'a pas dit son dernier mot dans certains recoins du Bas-Canada.

Il explique comment la paroisse qu'il fréquente évite le piège d'une « pastorale de conservation » (des paroissiens et des bâtiments). Ne loupez pas le récit de cette expérience des plus inspirantes.

*

Aussi improbable que cela puisse paraître, avec l'arrivée de 2019, la revue *Le Verbe* entame sa cinquième année d'existence.

Une revue qui fait un pied de nez à l'urgence médiatique ambiante ; une revue dont l'indépendance éditoriale est garantie par le soutien et l'engagement financier de ses lecteurs ; une revue fabriquée par des artisans résolument mus par le désir de témoigner de l'espérance chrétienne ; une revue qui a fait des petits (le magazine *Le Verbe*, l'émission de radio *On n'est pas du monde*, le blogue le-verbe.com).

À vrai dire, si nous sommes souvent dépassés par l'ampleur du travail, nous le sommes plus encore par l'abondance – impossible sans votre fidèle soutien – de grâces et de bénédictions dont nous sommes témoins depuis l'hiver 2015.

Immense merci ! ■

DOSSIER

HOMME • FEMME

3 Édito **Complètement dépassés**

Antoine Malenfant

6 Dans une paroisse près de chez vous

Véronique Demers

6 La langue dans le bénitier

Véronique Demers

9 Monumental

Pascal Huot

10 Racines

Véronique Demers

11 Rejetons

Véronique Demers

12 Ni homme ni femme

James Langlois

14 Réflexion **Voici l'homme !**

Paul-Émile Durand

18 Entretien **Épouse et mère : la vocation de la femme chez Edith Stein**

Simon-Pierre Lessard

26 Classe de maître **Le saint cathodique**

Jean-Philippe Brissette

30 Idées **Nouvelles vagues**

Valérie Laflamme-Caron

34 Photoreportage **Des hommes d'intérieur**

Pedro Perna Menezes et Kevin Murray

42 Enjeu **Pour une équité parentale**

Ariane Malchelosse

46 Nouvelle littéraire **Les premières apôtres**

Brigitte Bédard

54 Bouquinerie

Solène Garneau et Antoine Malenfant

55 Boussole

Pape François



56 Débat
Un parcours catéchétique hors norme
André LaRose

58 Histoire
Vie et divagations d'Édouard Drumont
Alex La Salle

68 Art sacré
Arcabas : un anachronisme dans l'art du 21^e siècle ?
Étienne-Lazare Gérôme

71 Bloc-notes
L'ordre des choses
Alex La Salle

74 Prière
Méditation chrétienne et prière de silence
Jacques Gauthier

76 Théo 101
La Trinité créatrice
Steve Robitaille

78 Petite économie
Écolo jusqu'au bout des... culottes
Ariane Beauféray

80 Bouquinerie
Alex La Salle et Solène Garneau

82 Prochain numéro



Dans une paroisse
près de chez vous



RENOUVEAU À SAINTE-THÉRÈSE

L'agent de nouvelle évangélisation **Robin Dancause** représente la bougie d'allumage de plusieurs initiatives dans le diocèse de Saint-Jérôme : le camp de jour du Club-jeunesse, le Club-jeunesse, le Club-famille... (Voir aussi la section «Débat», page 56.)

«Nous voulons renouveler la paroisse de Sainte-Thérèse d'Avila dans une perspective évangélisatrice. Dans le diocèse de Saint-Jérôme, 33 des 52 églises sont à vendre. Mais ici, on est dans un contexte de croissance!» lance le détenteur d'une formation en gestion à HEC Montréal.

Depuis 2016, le Club-jeunesse d'été vise à développer, chaque jour, un écosystème stimulant pour les familles, avec un temps de prière et une thématique de foi. «Une famille de trois enfants est venue, et après le camp, les enfants n'avaient plus de troubles du sommeil et voulaient continuer à prier à la maison», témoigne M. Dancause.

ÉVANGÉLISER LES PETITS ET LES GRANDS

Aussi, depuis septembre 2017, il y a le Club-jeunesse. Il s'agit d'un service de garde en semaine offrant aux jeunes de l'aide aux devoirs et de l'accompagnement spirituel. «On a également le Club-famille, où l'on évangélise les enfants et les parents dans la préparation aux sacrements», ajoute l'agent de nouvelle évangélisation.

Outre les Clubs, il existe le FRIGO, le Service catholique d'animation à la vie spirituelle pour jeunes adultes. Enfin, depuis l'automne 2018, le parcours Zachée est animé par notre collègue **Pierre Leclerc** (p. 67) et vise à intégrer l'enseignement social de l'Église. ■

La langue dans
le bénitier



PAS UN ENFANT DE CHŒUR !

L'habit ne fait pas le moine? Cela reste à vérifier. Quoi qu'il en soit, lorsqu'on dit de quelqu'un qu'il n'est pas un enfant de chœur, il ne s'agit pas de soutanelle ni de surplus... mais plutôt de son lourd passé.

Cette locution signifie que la personne en question est loin d'être inoffensive et qu'il faut peut-être se méfier d'elle. Il est intéressant d'apprendre qu'en anglais l'expression est «*be no angel*» (pas un ange).

Bref, si l'on dit d'une personne qu'elle n'est pas un enfant de chœur, ce n'est pas un petit ange bien sage et poli, mais quelqu'un ayant possiblement eu des démêlés avec la justice ou ayant commis des délits plus ou moins graves.

SERVANT DE MESSE

Lorsqu'on parle vraiment d'un enfant de chœur, on fait référence à une personne candide, un brin naïve ou inexpérimentée. Le terme «enfant de chœur» est utilisé lorsqu'un laïc – la plupart du temps un enfant – intervient dans plusieurs cérémonies à l'église.

Par ailleurs, deux autres expressions peuvent être utilisées pour décrire le même rôle liturgique : «servant de messe» ou «servant d'autel». ■

Véronique Demers
veronique.demers@le-verbe.com

je m'abonne

gratuitement



je soutiens

la mission



Soutenir l'Église catholique dans la nouvelle évangélisation en créant des contenus pour tous les médias et en regroupant les personnes que cette mission intéresse.

j'abonne

un ami, ma famille,
ma communauté...



☐ Je veux la version papier ☐ Je veux la version numérique (infolettre)

Nom : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____
Jour / Mois / Année

Courriel : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

Jour / Mois / Année

Par ma signature, je désire recevoir (continuer de recevoir) *Le Verbe* et ses tirés à part.

Don mensuel

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$

☐ Autre : _____

J'opte pour le prélèvement mensuel par carte de crédit ou par chèque. Je joins à ce coupon s'il y a lieu un **spécimen de chèque**. Je peux à tout moment modifier, suspendre ou arrêter mes dons mensuels. J'autorise l'Informateur catholique à prélever le montant choisi sur ma carte de crédit mentionnée ci-dessous ou par l'entremise de mon institution bancaire.

☐ Visa ☐ MasterCard ☐ Chèque

Signature : _____

N° de carte : _____ Exp. : _____

Nom : _____

Téléphone : _____

Don ponctuel

☐ 60 \$ ☐ 100 \$ ☐ 200 \$ ☐ 500 \$

☐ Autre : _____

Avec chaque don, vous recevez un abonnement au *Verbe*! Pour tout don de **60\$** et plus, un reçu officiel vous sera envoyé en début d'année suivante.

☐ **Cochez si vous ne voulez pas être abonné au *Verbe*.**

☐ J'accepte que mon nom (organisme) et ma contribution soient publiés en guise de remerciement.

☐ Je désire garder l'anonymat.

Votre nom : _____

Votre n° de tél. : _____

SECTION OBLIGATOIRE

Signature : _____ Date : _____

J'abonne* :

Nom de l'abonné : _____

Société (s'il y a lieu) : _____

Adresse : _____

_____ Code postal : _____

Tél. : _____ Date de naissance : _____
Jour / Mois / Année

* La personne abonnée recevra la version papier.

ÉGLISE EN SORTIE »

avec Francis Denis

Une émission présentée, suivant l'invitation du pape François à la transformation missionnaire de l'Église catholique, au Québec et au Canada francophone !

Une église qui prend :

**L'INITIATIVE,
S'IMPLIQUE,
ACCOMPAGNE,
FRUCTIFIE ET FÊTE.**

Tous les vendredis à 19h30 HE / 16h30 HP

En rediffusion : Lundi à 20h30

seletlumieretv.org/egliseensortie



SEL ET LUMIÈRE a besoin de votre soutien financier afin de continuer à ramener les personnes le plus près du Christ et de la foi catholique.



SOUTENEZ-NOUS afin de poursuivre notre mission d'évangélisation par les médias.

Visitez notre site ou appelez-nous pour un don.

seletlumieretv.org | 1 888 302-7778

N° d'œuvre de charité : 88523 6000 RR0001



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA



Visitez : **seletlumieretv.org/boutique** pour nos produits ou contactez-nous pour vous aider.

Vidéotron **242** Rogers **240** Cogeco (Ontario) **185** Shaw **160** Eastlink **356** Bell Fibe **654** Telus **159** Sogetel **28**



LA CHAPELLE DU SANCTUAIRE DU SACRÉ-CŒUR DE BEAUVOIR

Juchée au sommet d'une montagne qui surplombe la région sherbrookoise, l'adorable et intimiste chapelle de pierre du sanctuaire du Sacré-Cœur de Beauvoir vaut assurément le détour. Datant de 1920, elle est rattachée à un site de pèlerinage en milieu forestier magnifique.

L'aventure du sanctuaire débute en 1915 lorsque l'abbé Joseph-Arthur Laporte, membre des clercs de Saint-Viateur, fait l'acquisition d'un terrain sur la montagne pour y construire un petit chalet. Sur ce terrain nommé Beauvoir, une chapelle est érigée cinq ans plus tard. Mais la maladie emporte l'abbé l'année suivante, en 1921, et le site demeure inactif jusqu'en 1929, année où la famille Bégin décide de prendre le relai.

Le site passe entre d'autres mains jusqu'à ce que, en 1944, les Filles de la Charité du Sacré-Cœur de Jésus poursuivent la vocation du lieu et y établissent une permanence. Elles bonifient le sanctuaire par l'édification d'une église qui voisine avec la chapelle afin d'accueillir les pèlerins de

plus en plus nombreux. Le site passe ensuite aux soins des pères assumptionnistes et, depuis 1996, les pères maristes voient à l'animation du lieu de pèlerinage.

Des miracles de guérison du cœur et du corps sont attribués à Beauvoir, comme en témoignent béquilles et autres artefacts fixés aux murs de la petite chapelle historique.

Outre des célébrations eucharistiques dans l'église et en extérieur, le sanctuaire propose un parcours aménagé de sculptures grandeur nature illustrant la vie de Jésus, en plus d'offrir une vue imprenable sur la ville de Sherbrooke et les paysages des Cantons-de-l'Est.

Fait anecdotique, la chapelle a servi lors de tournages, notamment pour la série télévisée québécoise *Les pêcheurs*, de l'humoriste Martin Petit. ■

Texte et photo : Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

LES URSULINES DE QUÉBEC



Une page importante de l'histoire se tourne pour les Ursulines. Après 375 ans de présence dans le Vieux-Québec, elles quittent cet automne le berceau de leur mission d'enseignement pour s'installer aux Jardins d'Évangéline, à Beauport.

Le bâtiment du quartier historique qui les a accueillies est devenu trop grand et le manque de relève est criant (sauf chez les laïcs). «Plus de 40 % de nos sœurs ont plus de 90 ans, mais elles ont encore un cœur et des oreilles compatissantes. Elles doivent affronter les mêmes défis que les laïcs vieillissants», témoigne sœur Cécile Dionne, supérieure générale de l'Union canadienne des Ursulines.

Ainsi, 48 religieuses du monastère de Québec (incluant 17 en perte d'autonomie) et 4 ursulines de Loretteville déménagent aux Jardins d'Évangéline, une résidence pour personnes âgées autonomes, semi-autonomes et en fin de vie à Beauport, où vivent aussi des laïcs. Seul un petit groupe de quatre religieuses demeurera dans le monastère du Vieux-Québec, pour une période indéterminée.

Les ursulines du Vieux-Québec ont agi alors qu'elles en avaient encore la capacité. Elles se sont jointes aux 187 sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie, aussi éducatrices de vocation. «Elles nous ont accueillies à bras ouverts. [...] Le promoteur respecte également nos désirs; il a aménagé une chapelle sur chaque étage», souligne sœur Cécile Dionne.

D'autres communautés d'ursulines – parmi les 18 présentes au Québec – connaîtront un sort semblable en 2019 et en 2020, soit respectivement celles de Trois-Rivières et celles de Rimouski.

EN ROUTE VERS UNE NOUVELLE MISSION

«L'école n'a jamais fermé depuis sa fondation par Marie de l'Incarnation, en 1639. Les laïcs qui ont pris la relève se sont engagés à transmettre nos valeurs chrétiennes», a précisé en entrevue sœur Cécile Dionne.

Dans la foulée du déménagement, les religieuses ont consacré une journée de réflexion avec le professeur en théologie Denis Petitclerc. «On a pu exprimer tout ce qu'on a vécu depuis notre arrivée. Ça nous fait mal de partir», poursuit-elle.

Ainsi, les ursulines du Vieux-Québec quittent les lieux, les 60 employés de l'infirmerie, les habitués du monastère, les professeurs de l'école et leurs trésors, confiés à l'OBNL du Pôle culturel des Ursulines de Québec. Mais elles ne laissent certainement pas leur attachement à Jésus, ni l'esprit qui anima Marie de l'Incarnation.

«Selon moi, l'héritage le plus précieux réside dans le cœur de nos anciens élèves. Et je crois que les personnes âgées (aux Jardins d'Évangéline) nous ouvrent la porte vers une nouvelle mission», conclut-elle. (V. D.) ■

LA COMMUNAUTÉ DE L'ARCHE



Être transformé par un plus démuné, un plus fragile que soi, alors qu'on pensait d'abord transformer son quotidien à lui... c'est l'effet boomerang qui s'est produit pour Jean Vanier, en 1964, année où il a fondé en France la communauté de L'Arche.

Jean Vanier – toujours vivant au moment d'écrire ces lignes – a soufflé ses 90 bougies le 10 septembre dernier. Dans sa jeunesse, engagé dans la marine britannique puis canadienne, il finit par démissionner pour entreprendre une recherche approfondie sur la manière de vivre pleinement l'Évangile au quotidien. C'est en visitant un établissement venant en aide aux personnes handicapées mentalement que la vie de ce croyant a été changée à jamais. En effet, il a décidé de prendre sous son aile deux hommes de l'établissement.

«Il a partagé son quotidien avec eux. Il pensait aider ces hommes, mais ce sont eux qui l'ont transformé. Il ne faut pas écarter les exclus de la société; ils peuvent nous aider à bâtir des relations authentiques», témoigne Élisabeth Richard, responsable de la communauté de L'Arche Joliette.

L'Arche Joliette est l'une des huit communautés de L'Arche au Québec. Dans le monde, la mission de Jean Vanier – visant à soutenir les personnes atteintes d'un handicap intellectuel – rayonne dans 152 communautés.

«Chaque jour, au Cégep de Joliette, 35 jeunes adultes de L'Arche travaillent à la cafétéria, à la salle des sports, au déchiquetage, au ménage et à l'entretien des plantes. Les étudiants et les professionnels du Cégep respectent bien les usagers, soutenus par un intervenant sur place. Ils amènent une touche très humaine et sociale au Cégep», concède M^{me} Richard.

Avec Zoom, les usagers sortent des murs de L'Arche. Munis d'appareils photo et de caméscopes, ils s'exercent à capter la beauté humaine autour d'eux. «C'est une occasion de leur offrir une tribune», commente la responsable de L'Arche Joliette.

L'Arche Joliette existe grâce à la générosité de la population et à la soixantaine de bénévoles. «On touche plus de 500 personnes, de près ou de loin. Notre fragilité nous pousse à dire aux gens qu'on a des besoins. On reçoit en dons la moitié de ce qu'il nous faut», précise M^{me} Richard.

Depuis 16 ans, l'organisme communautaire expérimente la providence quotidiennement. «Alors qu'on était dans une période vraiment creuse, un monsieur nous a appelés pour nous dire qu'il allait nous offrir un don significatif. C'est sans compter l'auto et la minifourgonnette qui nous ont été données!» lance-t-elle. ■

LE PETIT MIRACLE DE JOLIETTE

Outre ses deux maisons d'accueil où vivent 10 usagers, L'Arche Joliette offre deux ateliers de travail: CHUM (au Cégep de Joliette) et Zoom (alliant l'art et le multimédia).

James L'anglais
James.langlois@le-verbe.com

DOSSIER HOMME ET FEMME

NI HOMME NI FEMME

« CAR TOUS, DANS LE CHRIST JÉSUS, VOUS ÊTES FILS DE DIEU PAR LA FOI. EN EFFET, VOUS TOUS QUE LE BAPTÊME A UNIS AU CHRIST, VOUS AVEZ REVÊTU LE CHRIST ; IL N'Y A PLUS NI JUIF NI GREC, IL N'Y A PLUS NI ESCLAVE NI HOMME LIBRE, IL N'Y A PLUS L'HOMME ET LA FEMME, CAR TOUS, VOUS NE FAITES PLUS QU'UN DANS LE CHRIST JÉSUS » (Ga 3,26-28).



N'en déplaise peut-être à certains, saint Paul, en s'adressant aux Galates, ne cherchait pas à faire disparaître les différences. Au contraire, l'unité dans la foi à laquelle il nous exhorte les présuppose; si tout était semblable, il n'y aurait rien à unifier.

Parmi toutes ces différences (culturelles, ethniques, religieuses, etc.) qui traversent la condition humaine, l'altérité sexuelle est sans aucun doute celle qui structure le plus profondément notre personne et notre monde. D'abord, et surtout, parce que nous sommes tous, sans exception, le fruit d'une rencontre entre un gamète mâle et un gamète femelle, mais aussi parce que le féminin et le masculin sont au fondement de la réalité.

L'histoire nous a montré jusqu'à maintenant comment les différences peuvent être sources de conflits (parce que nous voudrions tous que l'autre soit à notre image), et combien il est tentant, et non moins dangereux, de les faire disparaître. On n'a qu'à évoquer les régimes totalitaires du 20^e siècle pour nous en convaincre.

On pourrait dire, à certains égards, que plusieurs des *particularités* qui distinguaient les êtres humains sont aujourd'hui tombées (ou presque); la culture s'uniformise sous le rouleau compresseur des médias de masse, l'adhésion à la foi religieuse s'estompe au profit de croyances spirituelles dont la subjectivité est d'un conformisme navrant.

Les sexes seront-ils les prochaines dissemblances à être effacées?

L'UNITÉ DANS L'ESPRIT

Si ces différences peuvent être souvent perçues comme des inégalités qu'il faudrait amenuiser (**Ariane Malchelosse**, p. 42), elles sont plutôt des réalités à célébrer. Alors, plutôt que de s'essouffler devant la redoutable «théorie du genre» ou le «féminisme intersectionnel» (**Valérie Laflamme-Caron**, p. 30), notre équipe a choisi de montrer la grandeur de l'homme (**Paul-Émile Durand**, p. 14) et de la femme (**Simon-Pierre Lessard**, p. 18) non seulement dans leur spécificité, mais aussi dans leur complémentarité.

Ainsi, saint Paul ne nous incite pas tant à nier notre identité qu'à l'assumer pleinement, puisque c'est seulement l'humilité (la vérité sur nous-mêmes) qui peut conduire à la véritable communion et, par conséquent, au fonctionnement organique du corps du Christ qu'est l'Église («Les premières apôtres», **Brigitte Bédard**, p. 46). Hors de cette vérité sur soi, la relation se transforme tantôt en tentative de domination, tantôt en tentative d'usurpation de l'identité de l'autre.

À l'image de la Trinité, qui est l'instigatrice et le modèle de tout amour, chaque personne peut donc devenir pleinement unique («Un saint catholique», **Jean-Philippe Brissette**, p. 26) et à la fois entièrement unie aux autres («Des hommes d'intérieur», **Kevin Murray** et **Pedro Perna Menezes**, p. 34), sans mélange ni confusion. C'est ce que nous espérons susciter chez vous.

Bonne lecture!

Paul-Émile Durand
paul-emile.durand@le-verbe.com



VOICI L'HOMME!

LA VIRILITÉ: UN DON QUI S'EFFACE

« Voici l'homme ! » C'est l'exclamation prononcée par Ponce Pilate quand il présente un Jésus ensanglanté, trahi, fatigué, sale. Quelque chose de plus profond, de plus poignant que l'apparence physique ou les paroles d'un Jésus complètement anéanti saisit tous ceux qui le rencontrent. Quoi ? Qu'est-ce qui fait qu'un homme peut être si attirant, si beau et bon, et ce, même – surtout – s'il est muet et défiguré ? Afin de comprendre le cœur de la masculinité et, surtout, tout son charme, Paul-Émile Durand nous propose cette réflexion, appuyée par celle de deux autres philosophes, Martin Steffens et le père Olivier Bonnewijn.

S'il est vrai que vous êtes bien belles, mesdames, il est faux de croire que vous avez le monopole de l'attraction ! La masculinité semble empreinte de force, mais comme toute force, elle peut être mal utilisée. La véritable force est contenue, et c'est le premier critère de l'homme vertueux. Cette capacité de contrôler sa force permet à l'homme de protéger et d'encadrer. Si c'est lui qui donne l'élan initiateur, dans la chair ou dans la grâce, il peut aussi porter ces mêmes élans, se soumettant à celui qu'il amènera à sa plénitude.

L'HOMME FORT

Le mot latin *virtus* se traduit par « puissance », laquelle puissance est une autre manière – *plus puissante* encore ! – de parler de force.

Une puissance, ce n'est pas nécessairement une réalisation, c'est une capacité, une possibilité. « Plus haut que l'effectivité se tient la possibilité », dirait Heidegger. Effectivement, l'homme mature et en adéquation avec lui-même n'est pas toujours en quête de prouver sa force, sans quoi il agit comme un petit garçon. C'est le premier constat que Martin Steffens a fait quand il a été interrogé sur le sujet de la masculinité : c'est un aspect primordial de la masculinité.

Qui n'a pas vu un enfant qui cherchait à se battre avec ses frères et sœurs, son père ou toute personne qui joue avec lui ? Cette quête des limites de la force est saine et naturelle : le jeune homme, ou, devrait-on dire, l'homme en devenir, cherche ses limites afin que, en les trouvant, il trouve qui il est. Ayant trouvé ces limites, il n'aura plus besoin de les prouver de façon ostentatoire : il connaît sa force, plus besoin de la démontrer à autrui ou à lui-même. Ce qui est vrai pour la force musculaire est vrai pour tout type de force, qu'elle soit intérieure ou extérieure.

Une telle beauté est apparente : un homme qui a connaissance de sa force, de ses capacités et qui n'a pas peur de les vivre, c'est un homme qui inspire confiance et respect.

Toutefois, le fait de posséder une telle force nous incite à en faire usage, car la nature ne fait rien en vain, comme le dirait Aristote. S'il en est ainsi, c'est pour que l'homme puisse mettre cette force au service d'autrui.

En sens contraire, une force qui s'autosuffirait, qui n'aurait d'horizon que de servir son détenteur serait assurément dangereuse. C'est une idéologie bien attrayante que de prôner une autonomie – l'autosuffisance – au nom d'un désir de liberté, mais de quelle liberté parle-t-on ? Une liberté qui ne serait que centrée sur soi-même et limitée à notre seule personne, ce n'est probablement pas la liberté

la plus satisfaisante... mais si on regarde la force masculine comme une ouverture sur les autres, voilà qui est bien plus fécond !

L'homme porte en lui le désir de mettre sa force au service d'un plus grand bien. Il doit trouver un lieu d'accomplissement où sa force sera mise à contribution. Regardons, pour comprendre ce mystère de l'homme, un lieu où il se déploie : la famille.

L'ENCEINTE DE L'ENCEINTE

L'homme est celui qui protège la famille de l'extérieur, créant ainsi l'espace permettant à cette dernière de se développer. Steffens souligne ce dédoublement de l'enceinte, non pas comme un jeu de mots simpliste, mais comme une réalité centrale du mystère du l'homme.

Si la femme est appelée à être enceinte, l'homme, lui, est appelé à être l'enceinte, la bordure, créant ainsi un espace où se développera ce qui est plus fragile. Sa force s'accomplit ainsi, donnant aux autres la possibilité de se développer.

Son rôle est d'être fort, et il en est ainsi principalement pour qu'il puisse appeler celui qui ne l'est pas encore à le devenir, ou d'être tout simplement préservé dans sa fragilité. «Le beau, le bon et le vrai sont, par nature, fragiles», comme le dit Steffens. Par son exemple, il inspire l'autre à s'élever, à prendre possession de ce qui est en lui, à accomplir ses potentialités, à acquérir de la puissance : le vrai père est un repère.

Selon ce qui vient d'être exposé, on comprend que l'homme viril est celui dont la force, sous tous ses aspects, est contagieuse. Il ne fait pas usage de sa force pour enlever, mais pour élever.

Si l'homme, par sa vocation profonde de paternité, est là pour protéger la famille ou, par extension, tout milieu de croissance, il a aussi besoin d'user de cette force au sein même du milieu qu'il amène à faire croître. Le père coupera le cordon ombilical – au sens propre comme au figuré – : c'est la première rupture entre la mère et l'enfant et, par la même occasion, une première ouverture sur le monde.

L'homme propose la différence, l'altérité, à ceux qui sont auprès de lui. Il doit tout d'abord séparer l'enfant de la mère, et aussi écarter de son protégé toute menace envers lui-même. Qu'il propose l'aventure, l'adversité et

la nouveauté à son prochain, mais qu'il le fasse dans un certain cadre : c'est la plénitude de son rôle d'homme auprès des autres.

En bref, «l'homme donne le nom et dit des "non"», comme le résume si bien le père Bonnewijn : confirmant dans son identité celui de qui il favorise la croissance, il écarte en même temps de lui ce qui lui nuit.

LE DON DE SA VIE

Ainsi, le père donne la vie au second sens. Il permet à la vie de se développer, sans toutefois la porter en lui, se donnant autrement pour son prochain.

Ce thème du don est au centre de l'anthropologie chrétienne, et ce n'est pas anodin.

C'est probablement ce qui rapproche le plus l'être humain de Dieu : la capacité de se donner est le plus grand acte de l'*Homo sapiens*. Il est donc important de voir en quoi

LA MASCULINITÉ EST UN DON QUI S'EFFACE, QUI S'OUBLIE DANS CELUI QUI EN BÉNÉFICIE. FÉCONDER ET ENSUITE FORTIFIER, MAIS NON PAS IMPOSER ET EXPOSER, VOILÀ LE TYPE DE DONATION AUQUEL L'HOMME EST APPELÉ.

la masculinité est une manière différente de faire résonner la corde commune de l'humanité dans une tonalité unique, une manière de se donner de façon masculine, qui n'enlève rien au mystère féminin, mais bien plutôt le confirme dans son unicité.

Un premier don, celui de l'élan, est propre à l'homme. L'homme donne la semence de la vie naturelle ou de la vie surnaturelle, celle de la foi, mais il ne les amènera pas à leur plénitude, il doit laisser aller ce qu'il a semé, tout en l'aidant à se développer.

On peut ici se baser sur ce que nous montre un autre type de père, le prêtre, père quant aux choses spirituelles. Son rôle premier est de nous donner les bases de la foi, dans les sacrements et des enseignements, de même que nous aiguillonner vers ce qui nous accomplira en tant que personne, nous donnant des pistes.

Donner des recommandations, une aptitude qui lui est possible par son don de conseil, c'est une capacité particulièrement attribuée au prêtre et à tout père, qu'il soit spirituel ou non. Il n'est pas là pour nous tenir la main en chemin, mais bien pour nous désigner ce qui s'offre à nous et, à la lumière de son expérience, nous inviter à prendre le meilleur chemin. Avoir une parole qui résonne dans le cœur de celui qui est interpellé, voici un don tout spécialement inscrit dans le cœur de l'homme.

Or, dans ce don, l'homme s'efface. Ce n'est pas lui qui prend la décision, qui accomplit les gestes, obligeant le paternel à un certain abandon, souligne Martin Steffens. Il ne peut pas user de force ici, étant subordonné de celui auquel il se donne. Il a certes fait un geste premier, mais il ne peut pas aider l'enfant dans le sein de sa mère, il ne peut pas faire un acte de foi pour son fils, comme il ne peut pas prendre et vivre la bonne décision pour autrui : il se heurte à la liberté de l'autre, se donnant sans rien attendre en retour.

Ainsi, on peut voir que la masculinité est un don qui s'efface, qui s'oublie dans celui qui en bénéficie. Féconder et ensuite fortifier, mais non pas imposer et exposer, voilà le type de donation auquel l'homme est appelé.

LES FRÈRES D'ARMES

Tout cela pourrait se résumer en une figure, une personne qui comprend beaucoup en elle : le Christ.

Le père Bonnewijn, fin exégète, relevait un nombre impressionnant de leçons de masculinité à prendre des

Évangiles. Il remarquait d'abord que Dieu a choisi de ne pas s'incarner en homme et en femme. Il a une expérience limitée de l'humanité, acceptant ses limites, il n'est qu'un homme, et pas n'importe lequel : un homme au sein d'un peuple conquis, dans le fin fond d'une province romaine.

Le Dieu tout-puissant choisissant de limiter sa force... et ce, jusqu'à la mort sur une croix. Voilà un véritable témoignage de force !

Il est Celui qui annonce le royaume des Cieux, annonçant ainsi le règne de Dieu, mais il ne fait rien sans un acte de foi de la part de ceux qui goutent à ses miracles.

Ce qui est au cœur de l'Évangile, c'est un Christ « créant un espace de rencontres » pourrait-on dire, pour emprunter les mots du père Olivier Bonnewijn. Il mange chez les gens, est présent auprès des foules et prêche dans les synagogues, mais il possède aussi des relations intimes et profondes. Les disciples, ces amis et ces frères qu'il a appelés, en sont le meilleur exemple.

Les frères d'armes sont une grâce pour le développement de tout homme, lui donnant la possibilité de se confier et de se soutenir dans les épreuves. Par leur exemple et leur appui, les frères nous aident à nous affirmer dans notre masculinité.

Les compagnons aident aussi l'homme à se sortir de son désir d'autosuffisance, par leur hiérarchie où chacun est d'égale importance devant le Christ et utile aux autres frères, tels les maillons d'une chaîne. Tous sont là pour une raison : servir le Christ.

Cependant, le Christ est aussi très près de saintes femmes, par exemple Marie Madeleine, attirée par cet homme viril, conquise par son amour miséricordieux, prête à le suivre et à le servir. La complémentarité est un thème central de la Bible, révélant une autre face du Christ. C'est un autre sujet que la beauté de la féminité, mais il éclaire celui de la masculinité et vice-versa.

Ce qui fait dire à Martin Steffens que « la différence est si grande qu'elle ne permet que de grandes choses ». ■

Note :

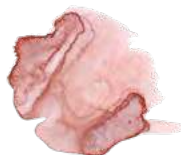
L'auteur tient à remercier Martin Steffens et le père Olivier Bonnewijn pour leur contribution à cet article.

Étudiant en philosophie à l'Université Laval, **Paul-Émile Durand** est un jeune catholique qui se passionne pour la théologie, les philosophes anciens et leur actualisation pour notre époque.

Simon-Pierre Lessard
simon-pierre.lessard@le-verbe.com

LA VOCATION DE LA FEMME
**ÉPOUSE ET
MÈRE** **EDITH STEIN**
1891-1942

Simon-Pierre Lessard a rencontré pour *Le Verbe* M. Yvan Pelletier, professeur retraité de philosophie de l'Université Laval, afin qu'il nous partage quelques aspects de la pensée d'Edith Stein sur la femme. Cette philosophe et théologienne, allemande, juive et chrétienne, moniale carmélite et martyre du nazisme, nous propose un « féminisme alternatif » où la femme ne doit pas tant chercher à imiter l'homme, mais plutôt à devenir elle-même.



Simon-Pierre Lessard : Évoquer le nom d'Edith Stein nous fait penser à Husserl, dont elle fut disciple et assistante dans la fondation de la phénoménologie, à Thérèse d'Avila dont la lecture de la biographie en une nuit nous valut sa conversion et sa vocation, et enfin à Auschwitz où elle termina ses jours le 9 août 1942 dans une chambre à gaz. On ne pense toutefois pas spontanément à elle pour nous éclairer sur les enjeux actuels de la théorie du genre. Et pourtant c'est d'elle que vous voulez nous parler aujourd'hui ?

Yvan Pelletier : Oui, car Edith Stein fait d'abord figure de femme intelligente, dotée d'un sens de l'observation pénétrant, attentive à ce que vit son entourage. Sa vie concrète l'a appelée à scruter, selon son expression préférée, la *spécificité* (*Eigenart*) de la femme, face à l'homme.

De plus, Edith Stein aborde le sujet de la nature proprement féminine sous un angle positif. Elle regarde la femme en elle-même, elle ne s'intéresse pas seulement à ce qui manquerait à la femme pour agir comme un homme ; elle décrit plus volontiers comment la nature munit la femme pour agir comme femme. Cette perspective ne montre pas un être humain diminué, incomplet, un homme manqué, mais une merveille de la nature, magnifiquement équipée pour sa mission propre.

SPL : Notre époque tend à gommer les différences entre les hommes et les femmes, à considérer que celles-ci sont causées plus par la culture que par la nature. Est-ce que la différenciation sexuelle concerne seulement le corps, ou affecte-t-elle aussi l'âme ?

YP : Certes, à parler strictement, homme et femme constituent une espèce unique ; ils représentent deux versions de la même essence humaine. On trouve chez les deux tous les caractères essentiels de l'être humain : la vie, avec tout son fondement végétal, la sensation et l'affection sensible, la vie intellectuelle, avec ses dimensions pratique et spéculative, ainsi que l'affectivité propre à ce niveau : une volonté libre. Voilà pourquoi devant Dieu homme et femme ont une dignité égale.

Mais la différence sexuelle, insiste notre philosophe juive, ne se circonscrit pas comme un simple accident génital, un partage des aspects mécaniques de la fonction reproductive. D'après elle, cette différence colore en profondeur toutes les opérations de l'être, jusqu'aux plus spécifiquement humaines.

SPL : Homme ou femme, voilà donc une seule nature humaine que reconnaît Edith Stein avec toute la tradition chrétienne. Cela me fait penser à ce très beau passage du *Catéchisme de l'Église catholique*, n° 369 :

«L'homme et la femme sont créés, c'est-à-dire, ils sont voulus par Dieu : dans une parfaite égalité en tant que personnes humaines, d'une part, et d'autre part dans leur être respectif d'homme et de femme. "Être homme", "être femme" sont deux réalités bonnes et voulues par Dieu : l'homme et la femme ont une dignité inamissible qui leur vient immédiatement de Dieu leur créateur. Ils sont, avec une même dignité, "à l'image de Dieu". Dans leur "être-homme" et leur "être-femme", ils reflètent la sagesse et la bonté du Créateur.»

YP : C'est très beau et très vrai en effet. Et la copatronne de l'Europe emprunte elle aussi la description de cette vocation commune à la Genèse :

«La destination naturelle que Dieu a assignée à l'être humain est triple : reproduire en lui l'image de Dieu grâce à l'épanouissement de ses facultés, procréer sa progéniture et dominer la terre. À cela vient s'ajouter le but surnaturel, c'est-à-dire la contemplation éternelle de Dieu, promise comme récompense d'une vie enracinée dans la foi et vécue en union personnelle avec le Rédempteur. La destination naturelle comme la destination surnaturelle sont communes à l'homme et à la femme.»

Reproduire l'image de Dieu, dominer la terre, procréer, voilà, déclarait notre philosophe, les facettes de la destination naturelle de l'être humain. Remarquez que la procréation marque la précarité du bonheur humain tout en nommant son remède : mortel, l'homme ne pourra accomplir sa vocation spéculative et pratique avec constance qu'en en confiant sans cesse le soin à une nouvelle génération.

De plus, cette triple vocation est si complexe qu'elle appelle collaboration ; c'est la dimension politique de l'être humain. Or, cette collaboration ne prend pas le visage d'une simple distribution, comme si chaque individu, ou chaque sexe, recevait la mission exclusive d'un aspect ou l'autre. Au contraire, hommes et femmes sont appelés à tout réaliser ensemble. Chaque aspect est néanmoins confié prioritairement à l'un, avec besoin de l'assistance adéquate de son conjoint. «D'ailleurs, écrit Edith Stein, dans le Seigneur, la femme n'est pas sans l'homme ni l'homme sans la femme. En effet, de même que la femme a été tirée de l'homme, de même l'homme vient au monde par la femme, et tout cela vient de Dieu.»

SPL : Quelle sera alors la vocation propre de la femme ? Le soin d'assurer une continuité à l'espèce humaine ne revient-il pas autant à l'homme qu'à la femme ?

YP : La nature de la femme l'appelle clairement à devenir mère. En même temps, la nature ne prévoit pas que la

La nature munit chacun des talents appropriés à sa mission prioritaire, sans en priver tout à fait son conjoint qui doit l'y assister.

mère réponde toute seule à ce besoin; le père aussi est requis. Mais sans conteste, la mère y fait le principal, et le père agit comme son adjoint indispensable. «La vocation première de la femme, affirme Edith Stein, est la procréation et l'éducation de sa progéniture; l'homme lui est donné à cette fin comme protecteur.» C'est la mère qui fait tout de la grossesse, l'apport du père n'étant manifestement que ponctuel, au moment de la conception.

C'est surtout la mère qui accompagne quotidiennement l'enfant jusqu'à ce qu'il se trouve en âge de s'émanciper. C'est elle qui le nourrit, le lave, l'habille, l'occupe, l'entoure d'affection, assiste à ses premiers pas, l'encourage dans ses jeux et ses premières initiatives, lui donne sa première instruction, lui apprend à parler, à communiquer, préside à ses relations avec ses frères et sœurs, à ses premières amitiés. C'est grâce à son amour que l'enfant découvre qu'il est quelqu'un, qu'il mérite d'être apprécié, qu'il peut jouer un rôle, apporter une contribution.

En tout cela, le père fait fonction d'une aide plus ou moins distante; il fournit le cadre matériel et moral; il apporte la nourriture, le vêtement, les instruments; il assure la sécurité, sanctionne les déviances; il remplace la mère dans ses tâches plus personnelles, pour lui accorder du répit et qu'elle ne soit pas trop débordée.

SPL: Mais toutes ses tâches liées à l'éducation ne peuvent-elles pas être accomplies aussi par des hommes?

YP: Effectivement, et dans cette intention, la nature munit chacun des talents appropriés à sa mission prioritaire, sans en priver tout à fait son conjoint qui doit l'y assister. Pour notre sainte, les mêmes dons apparaissent chez l'un et chez l'autre, mais dans une mesure et dans une proportion différente.

Chose claire, toutefois, ces talents ne peuvent se répartir uniformément, car ceux requis pour les deux missions se distinguent au point de s'opposer, de se contrarier. La domination et la conquête requièrent surtout de la force, tandis que l'accompagnement au quotidien demande au contraire de la délicatesse, de la sensibilité.

«Chez l'homme, ce sont surtout les dons requis pour le combat, la conquête et la domination: la force physique pour prendre possession du monde extérieur, l'entendement pour pénétrer intellectuellement le monde et enfin la force de caractère et la puissance de réalisation pour le façonner d'une manière créative. Chez la femme, ce sont les capacités de préserver l'être en gestation et en croissance, de le protéger et de favoriser son développement, d'où, sur le plan physique, le don de vivre dans une union plus intime avec son corps

et de rassembler tranquillement ses forces, et, d'autre part, celui d'endurer des douleurs, de se priver et de s'adapter; d'où, sur le plan psychique, la disposition à se porter sur ce qui est concret, individuel et personnel, la capacité de l'appréhender dans sa spécificité et de s'adapter à celle-ci, et le désir de favoriser son développement. »

Voulue comme mère, la femme reçoit de la nature une capacité extraordinaire de faire un avec l'enfant, au point de dépendre de lui dans toute l'organisation de sa vie. Impossible, pour la femme, de faire abstraction de l'enfant tout le temps qu'elle le conçoit et le développe en elle. Même une fois qu'elle lui a donné existence matériellement à l'extérieur d'elle, elle garde un lien extrêmement intime avec lui. Toute sa vie, il lui est difficile d'organiser ses occupations indépendamment du besoin de sa progéniture.

SPL: De nombreuses études ont montré que le soin maternel est déterminant pour le caractère et même pour la destinée de l'enfant: il sera heureux ou malheureux selon la nature de l'amour reçu de sa mère. Cette mission maternelle, mission d'amour sacrificiel, qui est confiée aux femmes est donc capitale.

YP: Et comment! Le but de la femme mère, c'est en toute priorité le bien de son enfant. Cela, elle le trouve inscrit au plus profond de ses gènes et de son âme.

Mais il faut remarquer, ajoute Edith Stein, que la prédisposition maternelle de la femme entraîne une deuxième dimension de sa spécificité féminine: faite pour être mère, la femme est aussi faite pour être épouse; la nature la dispose essentiellement pour accompagner, pour assister un homme. «Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Il faut que je lui fasse une aide assortie», déclare la Genèse.

SPL: À ce sujet, en lisant son ouvrage *La vocation de l'homme et de la femme*, j'ai été frappé par une interprétation et une image que notre théologienne allemande nous donne pour mieux comprendre l'expression de la Genèse qui appelle la femme *une aide assortie*. Plus littéralement, note-t-elle, on pourrait traduire *une aide en face de lui*. À partir de cette traduction, elle compare cette vocation d'épouse, cette collaboration nécessaire de l'homme et de la femme, à celle de nos deux mains qui, ayant une même nature, n'en sont pas moins différentes et complémentaires.

YP: L'image des deux mains est très éclairante. Car l'homme a bien besoin, pour sa mission propre, du conseil, de l'encouragement, de l'appui d'une aide adéquate. Et voilà encore justement la spécificité de la nature féminine. Tous les dons naturels qui la font mère se mobilisent pour la faire aussi épouse, compagne.

« À cette prédisposition maternelle s'associe celle qui consiste à être une compagne. Partager la vie d'un autre être humain, prendre part à tout ce qui le concerne, aux grandes comme aux petites choses, à ses joies comme à ses peines, mais aussi à ses travaux et à ses problèmes, c'est un don chez elle et cela fait son bonheur. »

Par ailleurs, l'homme qui a pour première mission de *dominer la terre* a aussi une seconde mission qui le dépasse aussi et qui l'écraserait si la femme ne lui était donnée pour l'assister là aussi, et pour en assurer, comme dit Edith Stein, « plus que la moitié » : c'est sa mission de père.

« La charge de père de famille qui incombe au mari, s'ajoutant à ses obligations professionnelles extrafamiliales, semblerait par trop lourde si le mari n'avait à ses côtés cette auxiliaire dont la vocation naturelle est de porter plus de la moitié de cette charge. Elle éprouve la soif de faire s'épanouir sa propre personnalité en plénitude, mais presque autant celle d'aider les êtres de son entourage à s'épanouir en plénitude : aussi le mari trouvera-t-il en elle la meilleure conseillère pour savoir comment il doit la diriger ainsi que les enfants, voire pour savoir comment il doit se diriger lui-même. Bien souvent, il satisfera d'autant mieux à ses obligations qu'il ne contrariera point ses aspirations et acceptera d'être guidé par elle. À ce souci naturel de la femme d'aider les êtres de son entourage à s'épanouir comme il faut ressortit aussi son souci de l'ordre et de la beauté de tout le foyer en tant qu'atmosphère nécessaire à l'épanouissement de tous. »

SPL : N'y a-t-il pas des exceptions ? Des femmes qui ne se sentent pas appelées à être épouses et mères ?

YP : L'exception confirme la règle, justement ! Et puis, oui, certaines femmes feront exception. En raison de dons spéciaux ou de circonstances de vie spéciales, ces femmes seront appelées à donner leur vie de manière exceptionnelle : comme moniales, dans la prière, le silence et la solitude, épouses de Jésus Christ et mères sur un mode plus universel, comme l'Église ; ou comme religieuses dans un institut plus ouvertement voué à un service de société ; ou même comme célibataires laïques. Mais toujours, Edith Stein en est sûre, cette vocation spéciale devra être une incarnation particulière de leur appel à être épouses et mères.

SPL : Mais si la vocation de la femme est la maternité, que dire alors à ces femmes qui n'ont pas eu la chance ou fait le choix d'être mère ?

YP : Comme je viens de le dire, que la femme soit naturellement mère ne s'observe pas seulement dans sa relation avec ses enfants. Tout ce que la femme fait facilement bien lui est inspiré par cet instinct maternel. La femme n'a pas des relations seulement avec ses enfants. Mais dans toutes les relations qu'elle a avec quiconque entre en contact avec elle se déploie cette propension naturelle à elle de se mettre à la place de l'autre, d'intuitionner ses besoins, ses talents et ses faiblesses, et d'assister le meilleur développement de sa personnalité.

Une femme peut ne pas avoir été comblée d'enfants ; elle peut passer le plus clair de son temps et de ses énergies en dehors d'une famille. Mais, insiste notre écrivaine qui n'a elle-même pas eu d'enfants, quoi qu'elle fasse, elle le fera avec le plus grand bonheur dans la mesure où elle trouve à y exercer cet instinct maternel, où elle colore ses activités de cette attention à l'autre pour lui donner la meilleure occasion de développer et d'exercer harmonieusement sa personnalité.

SPL : Donc une femme peut tout aussi bien décider de se marier ou de rester célibataire sans rien perdre de sa féminité ?

YP : Attention toutefois, nous rappelle notre moniale, car les missions individuelles les plus difficiles à identifier et à mener à bien sont les plus spéciales, à commencer par celle de la femme célibataire. La femme qui reste célibataire dans l'espoir d'une vie plus facile se fait illusion : elle évite peut-être certaines souffrances profondes, mais pour lesquelles elle est naturellement équipée ; elle en rencontre cependant de plus profondes encore, qui lui sont moins naturelles et qui risquent de détruire son essence féminine, si elle ne découvre jamais son statut comme un appel tout à fait spécial de la nature et de Dieu.

« Si la femme célibataire peut, à maints égards, mener une vie plus facile et plus insouciant, il n'en demeure pas moins qu'il lui est incontestablement plus difficile de répondre à sa destination féminine, et chez bon nombre d'entre elles, cela se répercute aussi subjectivement par de graves souffrances. Certaines d'entre elles ne parviennent pas à se départir, leur vie durant, de rêves qui ne se transforment jamais en réalité, et passent, de ce fait, à côté de la vie réelle. Les conditions de la vie moderne offrent le travail professionnel comme palliatif au bonheur domestique, et de nombreuses femmes s'y jettent avec une ardeur fougueuse. Mais toutes n'y trouvent pas une véritable satisfaction. Encore moins nombreuses sont celles qui demeurent, ce faisant, des femmes authentiques et qui réussissent à répondre, au

*sein de leur profession, à la destination féminine.
[...]*

« C'est le lot de nombreuses femmes de nos jours que de mener une vie solitaire dans le siècle. Exercent-elles une profession du seul fait qu'elles sont obligées de gagner leur pain ou bien du fait que, faute de mieux, elles veulent combler par là le vide de leur vie, ce sera à la longue un combat épuisant dans lequel elles s'useront sur le plan psychique. Mais si elles voient dans les décisions du destin l'appel de Dieu qui les invite à Lui vouer toutes leurs forces et si elles suivent cet appel, leur vie sera alors une vie féminine en plénitude et féconde : une vie d'amour, un agir où toutes leurs facultés s'épanouiront, une maternité spirituelle, parce que l'amour de l'épouse de Dieu s'étend à tous les enfants de Dieu. »

**Edith Stein mesure
le potentiel féminin
de toute profession
pour autant qu'y
intervienne et y
serve cette nature
de mère.**

Mais une fois cela remarqué, qu'à travers les circonstances de caractère et de situation, c'est Dieu qui appelle à donner sa vie de manière particulière, une femme peut trouver à le faire dans une très grande variété de professions auxquelles elle peut se consacrer plus totalement.

SPL : Faut-il aussi penser que certains métiers sont plus pour les femmes et d'autres plus pour les hommes ? Cette idée n'est pas très populaire à notre époque marquée par le féminisme.

YP : Edith Stein a vécu au temps du féminisme naissant, en un temps où l'on discutait justement beaucoup à savoir si des professions se trouvaient typiquement féminines, ou si la femme n'était pas apte à exercer n'importe quelle profession. Elle ne dira pas, comme plusieurs aujourd'hui, que la femme peut exercer toute profession avec autant d'aise que l'homme. Mais elle reconnaît beaucoup de latitude à la femme sur ce plan, et surtout elle mesure le potentiel féminin de toute profession pour autant qu'y intervienne et y serve cette nature de mère. Certaines professions en appellent directement à ce charisme : tout ce qui concerne l'éducation et l'enseignement ; et aussi l'administration de soins : médecine, psychologie, service social.

SPL : Donc, à priori, pas de métier interdit aux femmes ? N'est-ce pas vrai aussi qu'Edith Stein s'est engagée personnellement afin de défendre la possibilité pour les femmes d'aller à l'université ?

C'est juste. Pour celle qui fut la première femme docteur de philosophie en Allemagne. Il n'existe pas de profession qu'une femme ne puisse exercer, je l'ai mentionné déjà. Pour elle, qu'une activité ou une profession soit féminine tient moins radicalement à son contenu qu'à l'esprit avec

lequel on l'aborde. L'esprit masculin consiste à aborder un objet professionnel comme s'il était la chose la plus importante, l'essentiel à assurer. L'esprit féminin porte pour sa part à l'aborder en conscience que le plus important, ce sont les personnes concernées et l'amour à leur porter pour leur propre bien et bonheur. En définitive, un authentique métier féminin, c'est, dit-elle, un métier qui permet à l'âme féminine de s'épanouir pleinement.

SPL: Il existerait donc une âme spécifiquement féminine. À quoi ressemble-t-elle? La sainte carmélite en dresse-t-elle un portrait?

YP: Il y a effectivement des qualités qui caractérisent l'âme féminine et qu'Edith Stein s'applique à nommer et à décrire.

«L'âme de la femme doit être ample et ouverte à tout ce qui a trait à l'humain; elle doit être silencieuse, de sorte que des tempêtes mugissantes n'éteignent pas de douces et petites flammes; elle doit être chaleureuse, afin que de tendres germes ne se figent pas; elle doit être limpide, afin que des parasites ne viennent point se nicher dans ses sombres coins et recoins; elle doit être repliée sur elle-même, de sorte que des assauts extérieurs ne mettent pas en péril la vie en son tréfonds; elle doit être vide d'elle-même, afin que la vie d'autrui puisse avoir sa demeure en elle; et enfin, elle doit être maîtresse d'elle-même et de son corps également, afin que toute sa personne, prête à servir, se tienne à la disposition de tout appel.

«Voilà l'image idéale de la forme de l'âme féminine. L'âme de la première femme fut formée à cette fin et c'est ainsi que nous pouvons nous représenter l'âme de la Mère de Dieu.»

SPL: Ce portrait de l'âme féminine ne risque-t-il pas d'étonner, pour ne pas dire choquer, nos contemporains?

Cela serait sûrement de peu d'importance pour cette philosophe crucifiée, selon l'expression d'un de ses biographes. Elle qui accepta librement la mort devant l'idéologie de son époque ne rougirait certainement pas devant les nôtres.

Sans le savoir, on méprise la femme, en fait, aujourd'hui. Cela se voit à ce que, sous couvert de venir à son secours, de la «libérer», de lui donner une vie qui vaille la peine d'être vécue, on tend à en faire un homme, à lui concéder les activités et les qualités proprement masculines. On marque clairement ainsi qu'on méprise ses caractéristiques à elle.

Sous couvert de venir au secours de la femme, de la «libérer», on tend à lui concéder des activités et des qualités proprement masculines.

Le féminisme, quand il veut masculiniser la femme et lui donner accès aux activités typiquement masculines, ne répare pas une injustice; il en est une lui-même et procède d'un mépris profond pour la nature particulière de la femme. La libération qu'il poursuit pour cette dernière implique de sous-estimer gravement les nécessités imposées par la formation de nouveaux êtres humains et ce qu'implique de configuration de tout l'être de la femme qu'elle se trouve à même d'y répondre adéquatement.

SPL: Dans sa description de l'âme féminine que vous venez de nous partager, sœur Thérèse-Bénédict de la Croix, de son nom de religion, termine en invoquant Marie. N'y aurait-il pas lieu de trouver dans la théologie mariale les assises d'un nouveau discours, d'un nouvel idéal pour les femmes?

YP: Assurément, car Marie est l'image parfaite de la femme. Il n'y a pas de doute d'ailleurs que notre sainte pointe dans cette direction. Pour illustrer plus concrètement comment elle voit la femme la mieux épanouie, où se peut observer le plus clairement la valeur féminine spécifique à son meilleur, Edith Stein trouve le plus adéquat de donner la Vierge Marie en exemple, la *Virgo Mater*, comme elle dit. C'est en elle que se voient le mieux la mère et l'épouse complètement donnée à sa mission, et en même temps aussi effacée qu'il le faut pour ne lui nuire aucunement.

L'exemple de Marie aide vigoureusement à dépasser la conception sentimentale qui a cours aujourd'hui sur la relation de la femme à son mari, qu'elle est surtout invitée à ne pas laisser dominer sur elle, et à ses enfants, qu'elle laisse difficilement souffrir ce qu'ils ont à souffrir pour devenir adultes et pour mener à bonne fin la contribution à laquelle ils sont appelés dans la cité.

Je vous propose que nous nous laissions d'ailleurs sur l'une de ses plus belles méditations mariales.

« Au centre de sa vie se trouve son Fils. Elle attend Sa naissance, emplie d'une espérance salvatrice, elle veille sur Son enfance, elle Le suit sur tous Ses chemins, proches ou lointains, à Son gré; elle serre la Dépouille dans ses bras; elle exécute le testament du Défunt.

« Mais elle n'effectue pas tout cela comme si c'était son affaire personnelle; elle agit en tant que Servante du Seigneur, elle accomplit la mission à laquelle Dieu l'a appelée. Voilà pourquoi elle ne considère pas l'Enfant comme son bien propre: elle L'a reçu des mains de Dieu, elle Le remet entre les mains de Dieu, en Le sacrifiant au temple, en L'accompagnant jusqu'à Sa crucifixion.

« Considérons la Mère de Dieu en tant qu'épouse: sa confiance paisible et illimitée, qui espère aussi en retour une confiance illimitée; son obéissance muette; l'assistance mutuelle naturelle et fidèle dans la souffrance; tout cela dans la subordination à la volonté de Dieu qui lui a donné un époux comme protecteur humain et comme chef visible.

« Cette image de la Mère de Dieu nous montre l'habitude psychique fondamentale qui correspond à la vocation naturelle de la femme: ainsi, vis-à-vis de son époux, elle fait preuve d'obéissance, elle lui fait confiance et participe à sa vie, l'aidant de la sorte dans ses tâches concrètes et favorisant l'épanouissement de sa personnalité; vis-à-vis de l'Enfant, elle assure une fidèle protection, elle lui prodigue des soins et développe en lui les dispositions naturelles dont Dieu l'a doté; vis-à-vis de l'un et de l'autre, elle se livre dans un don empreint d'abnégation et se retire silencieusement là où l'on n'a pas besoin d'elle; tout cela repose sur la conception du mariage et de la maternité en tant que mission qui vient de Dieu et qui doit être accomplie pour l'amour de Dieu et sous la conduite divine. » ■

Pour aller plus loin :

Edith Stein, *La femme, Cours et conférence*, Ad Solem, 2009.

Simon-Pierre Lessard est un jeune consacré chez les Missionnaires de l'Évangile. Passionné de contemplation et de mission, féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il nous partage fréquemment sur papier et sur écran le fruit de sa contemplation.

Jean-Philippe Brissette
jean-philippe.brissette@le-verbe.com



LE SAINT CATHODIQUE

M^{GR} FULTON SHEEN
1895–1979

Bien qu'il soit décédé en 1979, Fulton Sheen demeure aujourd'hui une véritable célébrité dans les milieux catholiques américains et un pionnier de l'évangélisation par les nouveaux médias¹. On lui donne d'ailleurs souvent le titre de premier télévangéliste, ce qui, à en juger par la qualité de ses successeurs, pourrait sembler une insulte plutôt qu'un compliment. Or, il suffit de l'écouter parler quelques minutes pour comprendre que ce titre ne se réfère pas seulement à sa primauté chronologique, mais peut-être surtout à son ordre dans la qualité. Portrait d'un homme d'Église bien de notre temps.

Cette histoire commence quelque part au début du 20^e siècle, dans la cathédrale de Peoria, en Illinois, où le jeune Fulton Sheen (né Peter John Sheen), huit ans, servait la messe.

Cette messe-là est une messe comme toutes autres, jusqu'à ce que le garçon échappe une burette en verre, qui éclate sur le sol. Contrit, le garçon n'ose plus bouger, attendant la réprimande. L'évêque John Spalding s'approche alors, lui prend l'épaule et dit : « Dis à ta mère qu'un jour tu iras à l'Université de Louvain et que tu seras comme moi. » Étrange intuition que celle de M^{gr} Spalding, qui prédit ce jour-là les deux grands pôles de la vie de Sheen : l'étude de la foi catholique et l'épiscopat.

UN PASTEUR POUR AUJOURD'HUI

Malgré une production livresque de plus de 70 titres, c'est surtout grâce à son travail dans les médias que Sheen est connu et apprécié : d'abord à la radio, où il rejoint jusqu'à 4 millions d'auditeurs par semaine entre 1930 et 1950, puis à la télévision, où il anime *Life is Worth Living* de 1951 à 1957 et *The Fulton Sheen Program* de 1961 à 1968. Il gagnera d'ailleurs deux Emmy Awards pour son travail, fera la une du *Time Magazine* et attirera jusqu'à 30 millions de téléspectateurs par semaine. Et tout cela avec une émission d'une simplicité désarmante : l'évêque Sheen parle devant un public, sans préparation ni notes,

s'aidant seulement parfois d'une craie et d'un tableau noir.

Aujourd'hui encore, la chaîne étatsunienne EWTN continue à diffuser des reprises de ces émissions, qui attirent une nouvelle génération de téléspectateurs. Plusieurs de ces émissions sont aussi accessibles sur Internet², et bien qu'elles soient en noir et blanc, elles demeurent très intéressantes. Sous les applaudissements de la foule, on peut y voir l'évêque Sheen arriver en studio, le dos bien droit, revêtu de sa soutane, sa croix pectorale bien en évidence et les épaules couvertes d'une cape.

Il y a bien sûr quelque chose d'étrangement anachronique dans ce spectacle, qu'on pourrait difficilement imaginer de nos jours, non seulement à cause de l'habillement, mais aussi à cause de la révérence et de l'enthousiasme de la foule.

1. Son principal héritier aujourd'hui est sans doute l'évêque Robert Barron (www.wordonfire.org), très actif sur les réseaux sociaux et sur Internet.

2. Remarquons ici que Fulton Sheen fait partie de la première génération de saints dont nous avons des enregistrements vidéos. Imaginons un seul instant le trésor que constituerait un enregistrement sonore d'une homélie de saint Augustin ou une vidéo d'un des cours de saint Thomas d'Aquin.

Pourtant, dès que Sheen se met à parler de sa voix posée, on comprend tout de suite qu'il est bien un homme de son époque. Sourire en coin, il n'hésite pas à enfiler quelques blagues, au grand plaisir de son public, parsemant son enseignement d'anecdotes. Si l'on fait abstraction de son habit, il ressemble ainsi à n'importe quel animateur de télévision américain, au sourire étincelant, pince-sans-rire et à l'esprit vif.

*

En lisant ce texte, le lecteur pourrait se demander ce qu'un évêque américain mort depuis 40 ans peut nous apprendre aujourd'hui, à nous, hommes et femmes du 21^e siècle. Or, il serait opportun de se poser la question encore plus radicalement : qu'est-ce qu'un homme du passé, quel qu'il soit, peut nous apprendre ? Et encore : qu'est-ce qu'un homme, mort ou vivant, peut nous apprendre sur Dieu et sur tout ce qui le concerne ? Cela revient bien sûr à poser la question de l'importance de la tradition.

*

Quant au contenu de ces émissions, il est très simple : l'évêque Sheen parle sur un sujet précis de la foi catholique, comme les anges, la kénose ou l'anatomie de la mélancolie, donnant un enseignement d'une vingtaine de minutes bien dosé entre accessibilité et profondeur intellectuelle. Et c'est bien là une des marques des grands esprits : la capacité à rendre compréhensibles et intéressantes des idées difficiles, mais sans jamais les simplifier au point de les caricaturer. C'est certainement une des raisons qui expliquent le succès, année après année, de Fulton Sheen. Cela et son grand charisme.

UN ANCRAGE SOLIDE

Mais d'où vient un tel homme ? Qui est-il exactement ? Fulton Sheen est né le 8 mai 1895 et a passé son enfance dans l'État rural de l'Illinois.

Il est ordonné prêtre en 1919, puis entreprend de longues études universitaires, rédigeant d'abord une thèse de doctorat en philosophie à l'Université catholique de Louvain, intitulée *L'esprit de la philosophie contemporaine et le Dieu fini*. Ce travail de jeunesse indique déjà la direction que prendra plus tard sa prédication, dans laquelle il ne cessera d'articuler un dialogue vivant entre la philosophie, la théologie et le monde contemporain. Il décroche ensuite un second doctorat, en théologie, à Rome, avant de revenir aux États-Unis, où il enseignera à l'Université catholique d'Amérique pendant 23 ans.

En 1951, il est consacré évêque et servira d'abord comme évêque auxiliaire de New York, puis comme évêque de Rochester.

Cette longue période de formation intellectuelle ancrera Sheen dans la riche tradition catholique, mais ne le rendra jamais désintéressé des problèmes contemporains. En ce sens, il constitue aujourd'hui encore un modèle d'enseignant de la foi catholique qui ne sacrifie pas la rigueur pour l'attrait. Sa popularité toujours grandissante montre d'ailleurs bien la soif des fidèles catholiques pour un enseignement profond et intellectuellement rigoureux.

*

Comment, d'un point de vue catholique, c'est-à-dire héritier et continuateur d'une tradition, peut-on entretenir un *réel* dialogue avec le monde contemporain ? Peut-on (et devrait-on) aller au-delà d'un dialogue feint dans lequel on *paraît* ouvert au monde, mais pour mieux le transformer à son image ? La vie et l'œuvre de Sheen semblent répondre par l'affirmative. Mais alors, comment s'ouvrir au monde contemporain sans renier et perdre ce qui fait le catholicisme, c'est-à-dire le lien à la tradition ?

Tradition et ouverture sont probablement, à un certain point, compatibles. Toute la question est de savoir comment et jusqu'à quel point.

*

On voit bien que l'évêque Sheen est loin d'être un intellectuel désincarné, et cela est d'autant plus apparent lorsqu'on considère sa vie, qui fut en parfaite concordance avec la foi catholique qu'il prêchait.

Depuis 2002, l'Église catholique en est d'ailleurs à étudier sa cause de canonisation, le pape Benoît XVI ayant confirmé l'héroïcité de ses vertus en le déclarant vénérable en 2012. Or, si Sheen fut le grand apologiste que nous connaissons aujourd'hui, c'est justement parce qu'il fut aussi un grand chrétien. Son enseignement concerne une foi catholique qu'il incarne et qui le nourrit.

Un seul aspect de sa vie suffira à en faire la démonstration : sa vie de prière. Tous les jours, sans exception, Sheen consacrait une heure de son temps à « l'heure sainte » : une heure continue, devant le saint sacrement, pour prier, méditer et réfléchir en présence de son Dieu. À la fin de chacune des nombreuses retraites qu'il prêchait à des prêtres ou à des laïcs, il exhortait d'ailleurs ses retraitants à prendre la ferme résolution de passer eux aussi une heure par jour avec le Seigneur, comme un chien au pied de son maître, disait-il, qui ne sait pas ce qu'il fait là, mais qui est là, qui attend, prêt à obéir. Il ne s'agit pas d'un temps d'étude ou de réflexions abstraites, mais de présence et de relation avec le Dieu vivant.

Cette vie de prière intense et fidèle a nourri le travail intellectuel de Sheen. C'est là qu'il puisait plusieurs de ses inspirations, qu'il confirmait ses réflexions ou qu'il trouvait la force d'exhorter et de prêcher. C'est aussi là

POUR M^{GR} SHEEN, LA DIFFÉRENCE PROFONDE ENTRE L'HOMME ET LA FEMME N'EST PAS OPPOSITION, MAIS PLUTÔT COMPLÉMENTARITÉ.

que son enseignement trouvait la profondeur de la vérité, où il vivait la foi dont il parlait ensuite.

*

Quel est le lien entre la vie et les idées? Est-on un meilleur catholique parce qu'on comprend mieux la foi? Ou connaît-on mieux la foi parce qu'on pratique bien sa religion? Ou n'y a-t-il aucun lien entre les idées qu'on comprend et la vie qu'on mène? Dans le cas de Sheen, les idées et la vie semblent indissociables, jusqu'à se confondre.

*

Que peut encore nous dire Fulton Sheen, aujourd'hui, en 2019? Pour montrer l'actualité et la pertinence de sa pensée, considérons ce qu'il dirait de la thématique de ce numéro du *Verbe*. Il semble évident qu'il n'hésiterait d'abord pas à reconnaître la différence profonde entre l'homme et la femme.

Par exemple, dans un texte publié en 1952 sous le titre *Man and Woman*, il souligne cette différence en usant de la terminologie philosophique de saint Thomas d'Aquin: s'il identifie plutôt l'homme à la raison, qui procède lentement, par étapes, il explique plutôt la femme par l'intelligence, qui a une compréhension immédiate, qui voit la vérité d'un seul coup. Ou encore par la différence entre régner et gouverner: alors que l'homme gouverne sa maison ou sa famille, c'est-à-dire en appliquant la justice, la femme règne plutôt, c'est-à-dire en faisant preuve d'amour et de compassion.

Cependant, pour Sheen, ces différences ne sont pas opposition, mais plutôt complémentarité, telle qu'elle est voulue par le Créateur. Ainsi, dans le mariage, l'homme

et la femme sont appelés à surmonter ces différences, ces oppositions, ces tensions par le renoncement à soi et à l'égo. Ce faisant, chaque épreuve ouvre à des sommets encore jamais entrevus.

Voilà pourquoi Sheen qualifie l'amour de seule vraie force de progression, puisqu'elle seule fait réellement avancer. Il en va de même dans la relation à Dieu: ce qui fait le saint, c'est la volonté incorruptible, à chaque croix rencontrée, de renoncer à soi pour rejoindre l'autre / l'Autre³.

Cet exemple de la pensée de Sheen a aussi l'intérêt de nous montrer clairement son génie apologétique. Comme tous les bons professeurs, il enseigne toujours à partir d'exemples dans lesquels ses auditeurs peuvent se reconnaître et ainsi mieux comprendre. Mais Sheen va plus loin: il montre aussi, à travers ces exemples, que tout renvoie à Dieu et que toute réalité lui est ordonnée.

En ce sens, Fulton Sheen incarne bel et bien un exemple de sainteté pour le 21^e siècle. Il montre par son enseignement ce que devrait être une apologie intelligente de la foi catholique et par sa vie ce que peut être une vie chrétienne tout entière donnée. ■

Fasciné depuis toujours par l'humain et son rapport au divin et à l'autre, **Jean-Philippe Brissette** a complété des études universitaires en science politique, en éducation ainsi qu'une maîtrise en philosophie. Depuis quelques années, il enseigne la philosophie au collégial.

3. Pour aller plus loin sur le sujet: www.youtube.com/watch?v=QtMKPaG7vVA

LE FÉMINISME EN MUTATION

NOUVELLES
VAGUES

Valérie Laflamme-Caron

valerie.laflamme-caron@le-verbe.com



Qu'ont en commun les femmes transgenres, les personnes prostituées et les femmes musulmanes? L'approche intersectionnelle rassemble des militantes issues de ces groupes dans une lutte contre ce qui est conceptualisé comme une «matrice de domination¹». Ce féminisme oppose au patriarcat le paradigme de la diversité, dans lequel se dissolvent les référents à la féminité. Regard sur les mutations du féminisme contemporain.

En novembre 2013, lors des États généraux du féminisme, une centaine de militantes ont quitté la Fédération des femmes du Québec (FFQ) pour fonder leur propre organisation. Ce schisme, provoqué par un débat sur le port du hijab, a marqué l'adoption de l'approche intersectionnelle par la FFQ.

Plus récemment, la FFQ a entériné de nouvelles positions controversées, cette fois-ci concernant la prostitution. L'organisation reconnaît entre autres «l'agentivité des femmes dans la prostitution/industrie du sexe, incluant le consentement à leurs activités²».

Ces propositions, portées par une femme transgenre puis ratifiées par les autres membres, dressent les contours d'un mouvement en apparence improbable.

1. Patricia Hill Collins, *La pensée féministe noire*, Montréal, Les Éditions du remue-ménage, 2016, 480 p.

2. Fédération des femmes du Québec, «Trois positions adoptées lors de l'AGE 2018 !», 31 octobre 2018 [en ligne]. [www.ffq.qc.ca/2018/10/14702/] (novembre 2018).

L'INTERSECTIONNALITÉ EN CONTEXTE

Le féminisme est un mouvement social multiple, qui s'est articulé différemment selon les lieux et les époques. Dans ce contexte, les mots employés, comme «genre» ou «femme», sont équivoques.

Dans son essai *Adieu mademoiselle*, la journaliste Eugénie Bastié relate les transformations récentes du féminisme. Elle rappelle que le terme «genre» a été utilisé pour la première fois en 1972 par la Britannique Anne Oakley, qui a théorisé la distinction entre le sexe biologique et le genre culturel. Si l'on définissait le genre comme une construction sociale, cette théorie ne niait pas la différence sexuée en elle-même (voir l'historique proposé par Ariane Beauféray dans le tiré à part de la présente revue, le *Magazine Le Verbe*, hiver 2019). Le genre permettait de mettre en relief les différentes modalités d'expressions de la féminité et de la masculinité de par le monde.

À la fin des années 1980, la philosophe Judith Butler a récupéré cette notion du genre pour s'opposer à la binarité des sexes, qu'elle conçoit comme une construction sociale dont il faut se libérer.

À ce moment de l'histoire, la féministe typique était blanche, hétérosexuelle et provenait de milieux aisés. Aux États-Unis, ces femmes marginalisées ont revendiqué leur place au sein du mouvement. Elles ont réalisé que les avancées féministes se concrétisaient souvent au détriment de celles qui sont socialement, économiquement et symboliquement subordonnées. Par exemple, l'accès au marché du travail a été rendu possible grâce au travail d'employées de maison, qui étaient souvent des femmes noires ou latino-américaines. Kimberley Crenshaw, une universitaire afro-américaine, a étudié comment les discriminations fondées sur le sexe, l'orientation sexuelle, la race, la classe sociale, le handicap forment un système qui privilégie certaines personnes et en exclut d'autres.

Le féminisme intersectionnel est l'approche théorique qu'elle a développée pour rendre compte de cet «enchevêtrement des oppressions».

LA NÉGATION DU FÉMININ

Le féminisme intersectionnel doit dès lors combattre, autant que le sexisme, le racisme, l'homophobie, la transphobie, le capacitisme, le classisme et le spécisme.

La priorité est accordée aux revendications portées par les groupes jugés les plus opprimés, ce qui peut expliquer

pourquoi les positions portées par la FFQ ces années-ci ne semblent concerner que les minorités. Le féminisme intersectionnel aspire pourtant à défendre toutes les femmes. Pour inclure les personnes transgenres, il s'opposera à une définition de la féminité fondée sur la biologie. C'est le fait de s'identifier comme femme qui importe désormais.

Ce tournant idéologique a un impact réel dans les rangs du mouvement féministe. La marche des femmes de Washington, organisée en opposition aux politiques du président américain Trump, a mis en lumière ces divisions. Lors de la première édition, en 2017, des milliers de femmes ont arboré un «*pussy hat*» : une tuque avec des oreilles de chat tricotée en rappel des propos de Donald Trump sur les femmes.

Des militants transgenres ont critiqué cette symbolique jugée oppressive, puisqu'elle envoie le message selon lequel «avoir un vagin est essentiel à la féminité³». Le port du «*pussy hat*» a donc été découragé par le comité organisateur lors de la marche tenue l'année suivante.

AGENCÉITÉ ET LIBÉRALISME

«La révolution sera intersectionnelle ou ne sera pas», peut-on lire régulièrement sur les médias sociaux.

Considérant la variété de femmes dorénavant intégrées au féminisme, il devient difficile pour les organisations militantes de poser les principes en fonction desquels analyser certains enjeux, par exemple la prostitution.

L'autodétermination devient le barème en fonction duquel on discute du bienfondé des positions à adopter. L'agentivité sera définie comme la capacité à agir par soi-même, indépendamment des structures imposées. Dans ce cadre, si elles sont librement choisies, l'avortement, la prostitution ou la gestation pour autrui sont des pratiques qui ne portent pas atteinte aux femmes.

Saba Mahmood est une anthropologue qui s'est intéressée aux relations entre la liberté et la soumission, la religion et le sécularisme. Elle qualifie d'étroite cette représentation de la liberté : «L'agentivité apparaît comme la capacité de l'individu à contester le pouvoir – de façon consciente ou inconsciente. En d'autres termes, la déconstruction ou la

3. Jamie Grace Alexander, «The problem with pussy hat activism», *Medium*, 22 janvier 2017, [en ligne]. [<https://medium.com/@jamiegalexander/the-problem-with-pussy-hat-activism-37726f2d1a5e>] (novembre 2018).

remise en question des normes est considérée comme le paradigme dans lequel s'inscrit l'agentivité⁴.»

Elle associe la consécration du libre-choix à la pensée libérale: «Le libéralisme présuppose une anthropologie du sujet très particulière: une anthropologie dans laquelle la liberté est d'abord comprise comme la capacité individuelle d'agir de manière autonome selon ses propres désirs et intérêts (intérêts qui sont largement définis en termes économiques).»

La dimension relationnelle de la personne humaine est, dans une optique libérale, vue comme une limite à la réalisation de soi.

QUELLE PLACE POUR LES MÈRES ?

Puisque seule la femme qui échappe à son destin social et biologique est pressentie comme libérée, les mères au foyer sont sous-représentées au sein du féminisme médiatique.

Annie Cloutier, écrivaine et doctorante en sociologie, a écrit sur ce thème. Dans son essai *Aimer, mater, jubiler*, elle pourfend une idéologie qui, selon elle, dévalorise la maternité en faisant du travail rémunéré le principe organisateur de la vie. Lors d'un midi-clavardage⁵ organisé par la FFQ, elle expliquait :

«Dans le contexte actuel, l'élargissement sans fin des droits à la conciliation travail-famille est une stratégie que je trouve conformiste, parce qu'elle fait le jeu du néo-libéralisme. En tant que féministe, on confirme jusqu'à un certain point notre soumission entière au travail rémunéré, et on renonce à faire la révolution.»

Celle qui travaille depuis la maison reconnaît la contribution du travail salarié à l'épanouissement de nombreuses femmes. Dans le contexte actuel, Annie Cloutier observe néanmoins que l'accès au marché du travail ne protège pas de la pauvreté et que les femmes, comme les hommes, sont surmenées. Dans le paradigme de la conciliation travail-famille, elle perçoit qu'on vit pour travailler, et non l'inverse.

«Travailler moins, de ce point de vue, est vu comme un mal nécessaire, une contrainte imposée par la biologie des mères, la grossesse, l'accouchement et l'allaitement, non comme un principe qui doit guider l'ensemble d'organisation famille-travail. Sitôt la contrainte éliminée, sitôt que les femmes ont arrêté d'allaiter, le féminisme demande que les femmes reprennent leur travail et que la société soit organisée de façon à ce qu'elles puissent le faire.»

La mère de famille déplore que ce qui se rattache aux univers de la domesticité (comme les soins aux plus fragiles), et aussi de l'entraide, de la solidarité, de la vie de quartier, et du sens de la vie soit relégué à des préoccupations secondaires.

NOUVELLE VAGUE

La marche des femmes de Washington, un événement que nous avons évoqué précédemment, a servi de vitrine au féminisme intersectionnel américain. Seuls les groupes féministes pro-vie ont été exclus de cette grand-messe qui prétendait pourtant inclure tout le monde. Cette fois-ci, sur les médias sociaux, on a lu : «Le féminisme intersectionnel n'a pas de ligne d'action pro-vie, puisque la liberté de choisir est au cœur de son projet.»

Ces féministes pro-vie ne militent pourtant pas pour la criminalisation de l'avortement. Elles interprètent l'avortement comme un symptôme de la violence faite aux femmes. Elles refusent de voir cette pratique comme une solution aux oppressions qui interfèrent dans leur vie.

New Wave Feminists est le groupe qui a sans contredit reçu le plus de visibilité à la suite de son exclusion de la marche. Destiny De La Rosa, la cofondatrice, a été invitée à s'exprimer sur différents plateaux. L'équipe de *Saturday Night Live* a repris l'événement dans un sketch qui évoquait le paradoxe de leur exclusion.

Bien qu'elle se présente comme une organisation séculière, New Wave Feminists indique s'appuyer sur «l'éthique cohérente de la vie» développée par le cardinal Joseph Bernardin. Elles militent donc contre l'usage de la violence dans toutes les sphères de la vie. New Wave Feminist, en tant que groupe pro-vie, se positionne contre la peine de mort, la guerre, l'euthanasie.

Sur la page Facebook de l'organisation, Destiny De La Rosa intervient chaque fois que les débats publics portent sur ces questions. Quand, devant la crise des réfugiés, on demande où sont les groupes pro-vie, New Wave Feminists répond «présentes».

4. Jean-Michel Landry, «Repenser la norme, réinventer l'agentivité: Entretien avec Saba Mahmood», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 34, n° 1, 2010, p. 217-231, [en ligne]. [https://doi.org/10.7202/044205ar]

5. Annie Cloutier, «Travail – Diner-clavardage avec Annie Cloutier», 2013, [en ligne]. [https://vimeo.com/66293263] (novembre 2018).

ALORS QUE, DEVANT LA CRISE DES RÉFUGIÉS, CERTAINS SE DEMANDENT OÙ SONT LES GROUPES PRO-VIE, LES FEMMES DE NEW WAVE FEMINISTS RÉPONDENT «PRÉSENTES»

Le groupe travaille aussi à la création d'une application mobile destinée aux femmes: HelpAssistHer. Ce programme vise à localiser et à rendre accessible l'ensemble des ressources dédiées au soutien des femmes enceintes et des jeunes mères.

PLAIDOYER POUR LA DIFFÉRENCE

Bien que méconnue du grand public, la notion d'intersectionnalité influence aujourd'hui l'ensemble du mouvement féministe. Ce qui relevait à l'origine d'une pensée raciale critique est devenu un cadre de référence dans plusieurs milieux universitaires et professionnels, comme en santé ou en service social.

Ce féminisme de la troisième vague influence aussi la culture populaire, que ce soit dans le domaine musical ou à la télévision. Une vidéo montrait récemment l'actrice oscarisée Anne Hathaway proclamer qu'il fallait maintenant détruire le mythe qui fait de «l'homme blanc hétérosexuel cis» le centre du monde⁶.

En prétendant être un véhicule à l'ensemble des luttes humaines, le féminisme intersectionnel formate la manière dont le changement social s'articule. Les politiques identitaires occupent une place importante dans ce programme. Les militants sont invités à vivre un éveil, à devenir «woke», c'est-à-dire conscients des injustices présentes dans la société. Les personnes qui ont des opinions différentes seront qualifiées de «problématiques» et interpellées publiquement. Se dressent les contours de ce que certains observateurs qualifient déjà de «religion».

6. Voir www.indy100.com/article/anne-hathaway-white-privilege-racism-speech-human-rights-8540886.

L'IMPERTINENCE DES CHRÉTIENS

Pour les catholiques, l'être humain est à l'image de Dieu. La différence des sexes marque la finitude de l'être humain, et c'est d'abord en reconnaissant son statut de créature que l'homme, comme la femme, peut entrer en relation avec Dieu. La dimension relationnelle fait partie intégrante de la dignité de la personne, que l'on ne peut réduire au statut d'individu. L'homme est à l'image de Dieu: c'est pourquoi il ne peut se réaliser pleinement que par le don désintéressé de lui-même.

Cette manière de voir le monde est inaudible en ultramodernité.

Pour Jean-Paul Willaime, sociologue des religions, «la pertinence du christianisme aujourd'hui réside en grande partie dans son impertinence, dans son non-conformisme, dans sa capacité à manifester un accompagnement critique questionnant les évolutions en cours dans la vie contemporaine».

La reconnaissance de la limite entre soi et l'autre est constituante de l'éthos chrétien. Le féminisme intersectionnel tend aujourd'hui à promouvoir l'idéal de la *self-made woman*.

À la suite d'Eugénie Bastié, d'Annie Cloutier et de New Wave Feminists, nous pensons que cette représentation de la féminité est illusoire.

Les femmes, comme les hommes, n'ont pas choisi de naître comme elles sont. Puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse créer *ex nihilo*, sans doute gagnerons-nous à reconnaître comme cadeau ce qui nous a été donné, la différence sexuelle incluse. ■

Pour aller plus loin:

Eugénie Bastié, *Adieu mademoiselle. La défaite des femmes*, Paris, Les Éditions du Cerf, 2016, 225 pages.

Annie Cloutier, *Aimer, mater, jubiler*, Montréal, VLB éditeur, 2012, 230 pages.

Jean-Michel Landry, «Repenser la norme, réinventer l'agencité: Entretien avec Saba Mahmood», *Anthropologie et Sociétés*, vol. 34, n° 1, 2010, p. 217-231, [en ligne]. [<https://doi.org/10.7202/044205ar>].

Jean-Paul Willaime, «Pertinence de l'impertinence chrétienne dans l'ultramodernité contemporaine? Un point de vue sociologique sur la condition chrétienne aujourd'hui», *Transversalités*, n° 131, 2014, p. 113-132.

Valérie Laflamme-Caron est une jeune femme formée en anthropologie. Elle anime présentement la pastorale dans une école secondaire de la région de Québec. Elle s'efforce de traiter des enjeux qui traversent le Québec contemporain au moyen d'un langage qui mobilise l'apport des sciences sociales à sa posture croyante.



DES HOMMES D'INTÉRIEUR

Sept gars, trois canots et la Saint-Maurice

Photos: Pedro Perna Menezes
Texte: Kevin Murray



En aout dernier, sept valeureux aventuriers – un aîné, un prêtre et cinq moussaillons vingtenaires – ont quitté Grande-Anse, à 50 km au sud de La Tuque, pour pagayer sur la Saint-Maurice jusqu'à Québec. Véritable contrepied à l'appel du divan et du sportif de salon qui sommeille en chacun de nous, voici le récit d'une audacieuse sortie de gars qui n'ont pas eu peur de voyager à l'intérieur d'eux-mêmes. *Le Verbe* présente ici quelques bribes de la virile épopée.



Sept hommes, toutes générations confondues, du courage et peu d'expérience en canot. C'est un bon départ ! Première leçon : ne pas rester à l'ombre sans protection contre les moustiques. Nous commençons notre randonnée en offrant à Dieu cette incommodité.

Nous suivions le journal du missionnaire récollet Gabriel Sagard (1590-1640), qui a vécu au sein d'une communauté huronne entre 1623 et 1624. Notre histoire n'a pas débuté en 1960.

Le premier jour, après avoir découvert, par la douleur, des muscles dont nous ne soupçonnions pas l'existence, nous avons aussi découvert que nous avions trop descendu la Saint-Maurice par rapport au lieu que nous avions réservé pour la nuit. Après avoir ramé une heure à contrecourant, certains d'entre nous proposent de s'arrêter sur une île et d'y établir un camp de fortune. La chose est vite décidée. Nous avons donc dormi sur la plage. C'est pourquoi nous avons trainé du sable dans nos bagages pour le reste du périple !



L'adoration eucharistique proposée chaque jour permettait de se laisser enraciner dans la Parole. Le père Martin nous encourageait à faire une lectio divina de la lettre aux Galates. « C'est pour que nous restions libres que le Christ nous a libérés ! » (Ga 5,1).

Le matin du deuxième jour, nous avons loué le Seigneur face à la rivière, entourés d'une nature magnifique, le soleil était au rendez-vous... De près, la louange était belle, même si nos voix étaient encore un peu chevrotantes. Ce dernier détail échappe cependant à d'autres kayakistes sur la rivière, qui, nous retrouvant plus tard, n'hésitent pas à nous donner le titre de « chorale de l'île » en nous remerciant pour la beauté de la musique.



Combattre nos « démons intérieurs », notre lassitude de tenir la rame six heures par jour, nos manques de patience envers nos frères... Pour moi, grâce à la joie qui nous est promise, j'ai pu fixer mon regard sur le Christ, accueillir sa paix et l'émerveillement devant la splendeur de sa création. Au fond, combattre avec le Christ est seulement possible lorsque nous lui offrons nos faiblesses !

Notre premier grand portage a lieu lorsqu'il faut passer le barrage de Grand-Mère près de Shawinigan. Un kilomètre de marche, chargés de nos canots et bagages, après avoir payagé déjà six heures – probablement le moment le plus intense de notre périple. Pour nous rafraîchir, nous nous baignons avant de repartir. Ce portage a été plus long que prévu, et il nous en reste un autre à faire avant notre destination du soir.



En rencontrant nos limites physiques, nous avons goûté, comme l'affirment les Pères d'Orient, à l'énergie de l'eucharistie, à la puissance du Christ qui nous refait, corps et âme. J'ai alors pu dire « pour moi, que jamais je ne me glorifie, sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (Ga 6,14).

L'heure où le soleil se couche pointant son nez, nous décidons de nous arrêter sur une plage pour dormir. L'eau est calme, nous discutons de la culture amérindienne autour d'un feu de camp. Puis, encore une fois, la plage et le bruissement de l'eau nous aident à avoir une bonne nuit de sommeil.



Faire du canot avec des frères, c'est aussi se réjouir avec la Vierge qui partage la gloire de son Fils ! Avec mon partenaire de canot, nous avons prié le chapelet tous les jours, tout en portant au Seigneur nos intentions pour un renouveau missionnaire au Québec, pour que la foi de son peuple opère par une charité créative. Nous étions ainsi en pèlerinage, en chemin avec la Vierge et le Christ, nous étions tournés vers le Père.

Nous avons pris un lourd retard à cause des portages qui n'avaient pas été prévus aussi longs et difficiles. Aussi, la veille de la fête de l'Immaculée, nous nous trouvions encore à 40 kilomètres de Notre-Dame-du-Cap, avec deux autres grands portages à faire. Nous faisons donc jouer nos contacts, et un bon frère de la maison Sainte-Thérèse à Shawinigan, oncle de l'un de nos canotiers, vient à notre rescousse avec une énorme remorque. Tout y est entassé : hommes et bagages. La Providence prend parfois les traits d'une grosse voiture ! Nous sommes ainsi déposés aux pieds de Marie, au Cap-de-la-Madeleine... juste à temps pour les premières vêpres.



En découvrant l'histoire sainte des uns et des autres, nous avons tissé des liens profonds d'amitié. Nous avons même prié les uns pour les autres en recevant la grâce de déployer les charismes que l'Esprit voulait bien accorder. « Voyez, qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en frères tous ensemble! » (Ps 133,1).

Après l'aventure de la remorque du bon frère, nous étions un peu déçus de n'avoir pas tout fait en canot à la manière des Amérindiens de l'époque... Toutefois, il y a de cela 400 ans, la rivière n'était certainement pas ponctuée par tous ces énormes barrages: c'était là notre consolation! La prochaine fois, peut-être choisirons-nous une rivière moins « moderne ».

En attendant, place aux réjouissances de la fête de l'Assomption. ■

Pedro Perna Menezes, Brésilien d'origine, a choisi le Québec comme patrie d'adoption depuis 2009. Il est un passionné des phénomènes qui touchent la foi, la culture et l'histoire.

Kevin Murray est séminariste pour le diocèse de Québec dans la communauté de l'Emmanuel.

Ariane Malchelosse
 ariane.malchelosse@le-verbe.com



POUR UNE ÉQUITÉ PARENTALE

***Autour du livre *Maternité, la face cachée du sexisme.*
 Plaidoyer pour l'égalité parentale, de Marilyse Hamelin***

Dans *Maternité, la face cachée du sexisme*, Marilyse Hamelin propose une réflexion étoffée et bien documentée sur les discriminations auxquelles se heurtent non seulement les femmes, mais aussi les hommes, dans la sphère privée comme sur le marché du travail, relativement à leur parentalité. Si les enjeux soulevés nous paraissent pertinents, les conclusions tirées par l'auteure ont suscité plusieurs questions chez Ariane Malchelosse, qui nous livre ici sa critique du bouquin.

J'ai lu ce livre avec beaucoup d'intérêt alors que mon congé de maternité prenait fin et que je recommençais mes études à la maîtrise. Je suis cependant très critique de la vision de la parentalité défendue par l'auteure, qui me semble laisser peu de place à la complémentarité naturelle entre la mère et le père.

Cela ne m'empêche pas de reconnaître comme inacceptables plusieurs inégalités dont elle fait mention et d'espérer, avec elle, que ces problèmes seront corrigés dans un avenir prochain.

LE PARTAGE DU CONGÉ PARENTAL

Dans le premier chapitre de son essai, Hamelin fait état des discriminations reliées à l'emploi vécues par les femmes.

Attention: je dis bien «femmes», et non pas «mères», puisque l'auteure met en lumière le fait que toutes les femmes en âge de procréer sont victimes du même traitement défavorable lors du processus d'embauche, qu'elles aient des enfants ou pas, qu'elles souhaitent en avoir ou pas.

Dans plusieurs milieux de travail, une femme en âge de procréer est vue comme une bombe à retardement. Des patrons préféreront donc embaucher un homme, sans se soucier de son statut familial, actuel ou futur.

Le grand coupable dans cette histoire, selon Marilyse Hamelin, est le congé parental de 32 semaines techniquement partageable, mais rarement partagé.

L'auteure argumente que, si le congé était mieux partagé, de telles discriminations à l'embauche n'auraient plus de raison d'être, puisque les hommes comme les femmes s'absenteraient de leur travail pour une durée de temps similaire à la suite de la naissance ou de l'adoption d'un enfant.

Mais les discriminations vécues par les femmes ne s'arrêtent pas là.

C'est souvent au retour du congé parental que plusieurs mères voient leurs heures diminuées, leurs dossiers confiés à un collègue, voire leur poste disparaître. Ces décisions d'affaires sont évidemment illégales – les femmes partant en congé de maternité doivent avoir la garantie qu'elles récupéreront leur poste, leurs heures et leurs avantages à leur retour –, mais cela n'empêche pas des patrons de les prendre quand même.

Devant ces injustices, les mères ont peu de ressources.

« Il existe des rôles traditionnels véhiculés par notre culture, mais la différence entre les mères et les pères n'est pas qu'un construit social. »

LE TRAVAIL INVISIBLE

Le fait que ce sont principalement les femmes qui prennent la totalité du long congé parental a également des répercussions sur les dynamiques internes de la maisonnée, comme l'explique Hamelin dans le deuxième chapitre. Il est question ici de l'inégalité dans le partage des tâches familiales, du travail invisible des femmes et de la charge mentale, dont on parle beaucoup ces temps-ci.

L'essayiste présente comment les rôles familiaux traditionnels assignés à l'homme et à la femme se mettent en place pendant le congé de maternité.

Alors que le père-pourvoyeur retourne au travail après son congé de paternité de cinq semaines, s'il fait partie des 80 % des hommes qui le prennent, la mère reste à la maison. Elle s'occupe naturellement du bébé, mais aussi des repas, du lavage, du ménage.

La socialisation des mères pendant les premiers mois de vie du bébé est axée sur le soin des enfants: cours de yoga maman-bébé, cardio-poussette, cours de premiers soins, formation sur l'alimentation autonome, les couches lavables, le portage, etc. Pour l'auteure, le congé de maternité serait donc un congé «maternisant», non pas répondant aux désirs et aux besoins des mères, mais leur imposant un agenda les limitant à leur rôle de mère.

Là où la situation devient encore plus problématique, c'est qu'au moment du retour au travail des mères, les

tâches ne sont pas équilibrées entre les deux parents travailleurs. La femme reste la principale responsable de l'organisation du foyer, des soins à donner aux enfants et de la majorité des tâches ménagères, en plus de travailler à temps plein. Ça fait beaucoup.

DES PÈRES DOMESTIQUES

Si ce portrait correspond à la majorité des ménages, il importe de mentionner que certains pères osent prendre une partie ou même la totalité du congé parental pour s'occuper de leurs enfants.

Dans le troisième chapitre, Hamelin se penche sur les préjugés auxquels font face ces hommes, dans leur milieu de travail comme dans leur entourage social. Les pères aussi sont critiqués et désavantagés s'ils s'absentent du travail pour prendre soin d'un bébé, ou même ponctuellement pour amener un enfant malade chez le médecin.

RQAP pour les nuls

Le Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) est le programme du gouvernement du Québec encadrant les prestations reçues par les parents à la suite de la naissance ou de l'adoption d'un enfant. Le régime régulier comprend 18 semaines de prestations réservées à la mère (congé de maternité), 5 semaines réservées au père (congé de paternité) et 32 semaines partageables ou pas entre les deux parents (congé parental).

Le montant des prestations est basé sur le salaire hebdomadaire moyen de chacun des parents.

Les prestations des congés de maternité et de paternité, ainsi que les 7 premières semaines du congé parental, correspondent à 70 % du salaire habituel. Pendant les 25 semaines suivantes, le parent en congé reçoit 55 % de son salaire habituel. Dans le cas de l'adoption, les parents disposent de 37 semaines de congé parental.

Le RQAP propose également un régime particulier avec des congés plus courts, mais des prestations plus élevées (75 % du salaire).

Source: rqap.gouv.qc.ca/

L'autre côté de la médaille est que l'implication de ces mêmes pères dans la vie de leur enfant sera encensée par d'autres personnes, comme l'infirmière à la clinique ou la secrétaire d'école, alors que la même implication de la part d'une mère passe inaperçue. Cette attitude de deux poids, deux mesures est effectivement fâchante et témoigne de la ténacité de ce que la sociologie a appelé «stéréotypes de genre».

Dans le quatrième chapitre de son essai, Hamelin aborde le Régime québécois d'assurance parentale (RQAP) en long et en large. Elle revient à son constat de base: le congé partageable est rarement partagé, c'est majoritairement les femmes qui le prennent en totalité. Pour répondre à ce que l'auteure voit comme un problème, elle formule plusieurs suggestions: ajouter des semaines de congé exclusif au père, augmenter les indemnités, rendre le régime plus flexible pour permettre un retour progressif au travail.

Dans le cinquième chapitre, Hamelin se penche sur les jeunes parents de la génération Y. Alors qu'on pourrait espérer que cette nouvelle génération de parents soit plus égalitaire que celles qui l'ont précédée, l'essayiste nous indique que les rôles traditionnels persistent dans ces institutions aliénantes que sont, selon elle, le couple et la famille.

Elle montre du doigt l'idée que l'égalité est atteinte, alors qu'elle ne l'est pas.

SOUHAITER TOUT AVOIR?

En conclusion de son livre, Hamelin propose des solutions pour rompre avec la situation inégalitaire présentement vécue par les femmes et les hommes dans la manière dont ils vivent leur parentalité. Une proposition générale, avec laquelle je ne pourrais être plus d'accord, est d'inciter les hommes à s'investir davantage dans la sphère familiale en partageant les tâches ménagères, en contribuant à la gestion du foyer et surtout en élevant leurs garçons pour qu'ils agissent eux aussi de la sorte.

Hamelin clôt son essai en affirmant: «Les femmes pourront tout avoir: une vie professionnelle satisfaisante ET une vie familiale épanouissante, lorsque les hommes auront exactement le même objectif qu'elles. C'est mon vœu le plus cher. Qu'ils souhaitent eux aussi, "tout avoir"» (p. 177).

LA RÉPONSE D'UNE MÈRE AU FOYER

Mon désaccord avec Marilyse Hamelin est profond.

Elle voit comme un problème le fait que le congé parental soit majoritairement pris en totalité par les mères. Moi, je n'y vois pas de problème.

Que des femmes soient congédiées à leur retour au travail, c'est une injustice grave. Que les mères qui travaillent à temps plein s'occupent de la majorité des tâches domestiques en plus de s'occuper de la gestion familiale, c'est hautement inégalitaire. Mais qu'une nouvelle mère veuille prendre près d'un an pour s'occuper de son bébé, ça ne me dérange franchement pas, je dirais même que c'est une bonne chose.

Si Hamelin s'efforce de montrer le visage sombre de la maternité, je connais beaucoup de mères qui seraient prêtes à lui témoigner du bonheur qu'elles ont connu en congé de maternité et de la tristesse qu'elles ressentent à l'idée de retourner travailler.

Son ouvrage ne rend pas compte des femmes pour qui devenir mère fait partie de leurs rêves, de leurs projets, de leurs ambitions.

Ces femmes qui souhaitent s'épanouir par la famille plutôt que par le travail trouveront peu pour elles dans cet essai, où l'auteure semble constamment leur dire qu'elles sont opprimées, que les choix qu'elles font n'en sont pas réellement, et qu'au fond elles seraient bien plus heureuses si elles pouvaient travailler.

RALENTIR LA CADENCE

Mais est-ce vraiment tout le monde, toutes les femmes qui veulent se lancer dans ce mode de vie essoufflant que nous propose la société?

Entre la maison, la garderie, l'école et le bureau, le temps pour la famille et pour soi, qui fond comme neige au soleil, ne peut-on pas comprendre un instant les mères qui choisissent de simplifier leur vie et de ralentir leur rythme en s'occupant de leurs enfants à la maison?

Devant cela, j'aimerais plaider pour une compréhension complémentaire de la parentalité.

Oui, il existe des rôles traditionnels véhiculés par notre culture, mais la différence entre les mères et les pères

n'est pas qu'un construit social : la grossesse, l'accouchement et l'allaitement rendent complètement différente l'expérience de la parentalité pour les femmes. Le lien d'attachement mère-enfant est biologiquement différent de celui du père. Il est donc complètement irréaliste, et même potentiellement mauvais pour l'enfant, de demander aux femmes et aux hommes d'avoir les mêmes rôles dans la famille.

Le bien de l'enfant, voilà un autre grand oublié du livre de Hamelin, qui demande constamment aux femmes de penser à elles, alors que le propre de la maternité est bien de penser à ses enfants avant soi. Non pas dans un esprit d'abnégation, mais par don de soi. Bref, si des femmes veulent prendre les premiers mois, voire les premières années de vie de leur enfant pour passer du temps avec lui et développer leur lien d'attachement, c'est un désir qui me semble tout naturel.

UN APPEL À LA FÉCONDITÉ

En défendant une certaine conception (*restreinte*, il va sans dire) de la féminité au détriment du bien des enfants qui feront la communauté de demain, Hamelin témoigne de l'individualisme débridé et irréfléchi propre à notre société libérale.

Peut-être devrions-nous voir comme un bien le penchant des femmes pour la maternité et la famille, comme une qualité que plus d'hommes devraient adopter. L'auteure plaide pour un investissement supérieur des pères dans le foyer et la famille. Je ne peux qu'abonder en son sens. Mais que cette implication des pères dans la sphère familiale ne se fasse pas au profit d'un délaissement de celle des mères.

Dans notre société individualiste, malade du travail, aliénée par la consommation, la famille me semble être la solution à plusieurs maux de notre temps. Les enfants nous demandent de penser à autre chose qu'à nous, nous empêchant de nous replier sur nous-mêmes, comme individu ou comme couple. C'est pourquoi nous sommes appelés à être féconds. Les moments en famille nous permettent de toucher à ce qu'il y a de plus important, la joie, l'amour, l'unité. C'est quelque chose à quoi tous, hommes et femmes, devraient aspirer. ■

Ariane Malchelosse est une jeune mère au foyer exilée aux États-Unis, où elle vit avec son mari et leur fils. Diplômée en science politique, mais surtout passionnée de périnatalité. Elle se plaît à réfléchir sur le Québec d'aujourd'hui et sur la parentalité.



Les premières apôtres

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

C'était dimanche matin, et depuis deux jours, Marie n'avait pas fermé l'œil. Quelques-unes avaient réussi par contre, même au travers des pleurs et des gémissements qui n'avaient pourtant pas cessé. Les femmes les plus vieilles, qui en avaient vu d'autres peut-être, brassaient les pots et les plats à la cuisine depuis plus d'une heure, alors qu'il faisait encore nuit.

Pour sortir de cette torpeur, s'affairer à quelque besogne était salvateur. Dans une maison, de toute façon, de la couture aux langes, il y avait toujours quelque chose à accomplir.

Marie avait bercé les enfants des autres, tour à tour, assise en haut à la terrasse, enroulée dans le châle du Maître – son *Rabbouni* –, duquel elle ne voulait plus sortir. Ce *talit*, c'était tout ce qui lui restait : un cadeau reçu des mains tremblantes de la Maman, juste après la mise au tombeau.

Il faut dire qu'elles avaient tout vu, ces deux-là, et de près. Il y avait de quoi trembler de tous ses membres. Il faut dire aussi que, de tous les disciples, c'était Marie qui avait eu, comme on aimait le répéter et comme le Maître l'avait dit lui-même, «la meilleure part». Et cette part ne lui avait jamais été enlevée. Quiconque aurait voulu lui faire des reproches, ou même de simples réprimandes, aurait eu affaire au Maître, toujours prêt à la défendre gentiment dans ses initiatives souvent inusitées, ou bien dans ses marques de tendresse et ses élans d'amour qui, pour la plupart, semblaient démesurés.

Oui, c'était un amour fou, excessif pour certains. Et celle que chacun – d'une manière toute filiale, dans l'araméen de leurs pères – appelait *Ima* (la Maman) savait tout cela. Dès l'instant où Marie était venue cogner à sa porte, elle s'était prise d'affection pour elle, comme son fils qui la lui avait envoyée. Elles étaient devenues de véritables sœurs en mission, portant toutes ces femmes qui arrivaient chaque jour d'un peu partout, bouleversées, guéries puis transformées au simple contact de son fils.

Vendredi, *Ima* avait tiré Marie par la manche de son manteau depuis le prétoire de Ponce Pilate jusqu'au lieu du crâne, et jusqu'en dessous de la croix. Au départ, Marie s'était dit, bien naïvement, qu'elle resterait avec la Maman pour la soutenir dans cette abomination... Mais elle s'était rendu compte, au fil du chemin, que c'était elle qui était portée, et même, pourrait-on dire, enveloppée, par celle qui, aux yeux de tous, aurait dû, normalement, s'abimer dans la douleur, ou bien la folie.

Mais elle n'y avait pas sombré ! Elle y était plongée ! Marie l'avait vu, cela aussi.

N'eût été la nécessité de se rendre au tombeau ce matin avec les autres, elle serait restée là, dans ce *talit*, à se bercer doucement, tout en câlinant les enfants.

— Marie ! C'est l'heure, chuchota Jeanne ! Tout est prêt. J'ai ton manteau. Marie de Cléophas et Salomé nous attendent.

Il faisait encore sombre et la route était longue. Il n'y avait rien ni personne, sauf les gardes, en poste, à qui on devait montrer patte blanche.

Une fois la porte des Jardins franchie, le doux parfum des cyclamens qui bordaient la route fit l'effet d'un baume sur Marie. Depuis tout à l'heure, les images du Maître, cloué sur cette croix, l'assaillaient. Elle revoyait ses pieds, tout tordus, transpercés, qu'elle avait pu toucher – et elle ne sait encore comment – juste du bout des doigts, en sanglotant de tous ses os.

Ces images lui donnaient le vertige. Elle voulut s'asseoir, ayant cru voir le sol bouger sous ses pieds, mais les trois autres femmes poussèrent un cri en s'agrippant les unes aux autres.

Jeanne tomba par terre.

Ce n'était pas que le vertige ; le sol avait bel et bien tremblé. Le ciel, si sombre jusqu'ici, s'illumina soudainement ; une lumière se trouvait là, juste au-dessus de leurs têtes. Elles levèrent les yeux et virent la lumière, blanche comme neige, se déplacer devant elles, tout doucement et sans bruit, comme s'il s'agissait d'une lampe qu'on avait suspendue rien que pour éclairer leur route.

Elles restèrent sur place, craintives, observant la lumière qui vola doucement jusqu'au tombeau de Jésus, à quelques pas. La pierre du tombeau se mit à bouger à son contact. Étrangement, elle roula avec délicatesse et s'arrêta en laissant l'entrée libre. La lumière se posta juste au-dessus.

Marie de Cléophas s'agrippa plus fermement à ses compagnes et désigna du doigt le sol à côté :

— Regardez ! Ils sont morts ?

Les gardes romains étaient tous couchés par terre. Aussitôt, la lumière, qui était restée au-dessus de la pierre, prit l'aspect d'une personne, lumineuse, assise simplement sur la pierre.

— Soyez sans crainte ! Je sais que vous cherchez Jésus, le crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité comme il l'avait dit ; venez voir l'endroit où il gisait. Puis, vite, allez dire à ses disciples qu'il est ressuscité des morts et qu'il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez.

L'ange monta vers le ciel et disparut finalement, laissant les femmes dans la pénombre, et devant elles, le tombeau grand ouvert. Elles s'approchèrent doucement, se penchèrent pour regarder à l'intérieur. Le tombeau était vide.

— On a enlevé le corps ! s'exclama Jeanne.

— Mais qu'allons-nous faire ? demanda Salomé, affolée.

— Eh bien, nous allons faire ce que l'ange a dit ! Nous allons l'annoncer aux autres disciples ! répondit Marie.

Le doute se lisait sur tous les visages. On avait dû enlever le corps. Il ne pouvait y avoir d'autres explications. Et de toute façon, qui croirait des femmes ? On les entendait déjà se moquer. Même à quatre, elles n'y parviendraient jamais.

— Nous ne pouvons pas garder ça pour nous, trancha Marie. Allons voir Simon-Pierre. Il saura quoi faire !

Résolues, elles se mirent en route vers le cénacle.

Les apôtres se terraient comme des bêtes traquées depuis vendredi, terrorisés à l'idée de se faire arrêter et crucifier à leur tour. Depuis l'arrestation à Gethsémani, la peur et le doute les rongeaient jour et nuit.

Lorsqu'on frappa à la porte, les hommes se précipitèrent à la chambre haute pour s'y réfugier. Simon-Pierre figea sur place, seul au milieu de la pièce. Il ne restait que le jeune Jean qui dormait par terre sur son tapis, et qui n'avait absolument rien entendu. Simon-Pierre le secoua du pied :

— Il y a quelqu'un à la porte, dit-il en chuchotant, avec un regard réprobateur. As-tu été suivi ?

On cogna de nouveau à la porte, mais plus fort cette fois. Jean fit signe que non, suppliant.

— Simon-Pierre ! Je suis avec les sœurs ! Je t'en prie, ouvre !

En entendant la voix de Marie, Simon-Pierre grogna, tourna les talons, se dirigea vers la porte et l'ouvrit avec impatience :

— Que faites-vous ici ? Vous allez attirer l'attention ! Partez ! Revenez dans...

Marie ne lui laissa pas le temps de terminer et dit d'un ton cassant :

— On a enlevé le Seigneur du tombeau ! On ne sait pas où on l'a mis ! Le tombeau est vide !

— Vide ? Impossible !

Les femmes se mirent à raconter toutes en même temps leurs péripéties du matin. Craignant la cohue, Simon-Pierre ferma la porte au nez des femmes, appela Jean de sa voix forte et rouvrit brusquement en le poussant devant lui. Ils ne regardèrent même pas les femmes et ne cherchèrent pas d'explication non plus ; ils passèrent devant elles et se mirent à courir tous les deux ensemble. Les femmes, éberluées, restèrent plantées là, puis se mirent à courir à leur tour.

Quand elles arrivèrent, les deux disciples se tenaient debout à l'entrée du sépulcre, visiblement troublés. Jean se dirigea vers Salomé, sa mère. Il pleurait, complètement bouleversé :

— Je le crois... Il l'avait dit...

Pierre restait muet, le visage grave, le regard sombre fixé au tombeau, tenant entre les mains, soigneusement plié, le linge qui avait recouvert le corps de Jésus. Les femmes, fébriles, étaient suspendues aux lèvres de Simon-Pierre.

— Rentrons, dit-il. Rentrons tous chacun chez nous.

Les hommes s'éloignèrent, mais les femmes, elles, ne bougeaient pas, décontenancées. Après tout cela, rentrer chez soi ?

— Mais pourquoi l'ange ne s'est-il pas manifesté devant eux ? Et pourquoi cet ange s'est-il adressé à nous ? Pourquoi pas à Simon-Pierre et à Jean ? Je ne comprends plus rien, se lamenta Salomé. Et maintenant, qu'allons-nous faire ? Allons-nous rentrer comme si de rien n'était ?

— Il faudrait leur dire en détail tout ce que l'ange nous a dit, s'exclama Jeanne, prête à se lancer à leur poursuite.

Marie, pendant ce temps, fixait les pots d'aromates qu'elles avaient laissés là, au sol, le regard perdu. Il fallait rentrer. C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, se disait-elle, résignée, en ramassant les pots un à un.

Deux hommes, soudain, se trouvaient là devant elle. Effrayée, elle couvrit son visage de ses mains, laissant tomber les pots. Les autres femmes reculèrent en poussant un cri.

— Pourquoi cherchez-vous le vivant parmi les morts ? dirent les hommes. Il n'est pas ici, il est ressuscité. Rappelez-vous comment il vous a parlé quand il était encore en Galilée ; il disait : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré aux mains des pécheurs, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour. »

Les hommes se volatilisèrent, et Marie, n'en pouvant plus, se mit à pleurer. Sans raison, elle se mit à ramasser les pots cassés. Une vive lumière semblait tout à coup émaner du tombeau. Elle s'approcha et scruta l'intérieur : elle vit deux anges, pareils à l'autre, assis à l'endroit même où le corps de Jésus avait été déposé – un à la tête, l'autre au pied.

— Femme, pourquoi pleures-tu ?

— On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis !

En disant cela, Marie sentit une présence à ses côtés ; elle se retourna et vit un autre homme et pensa reconnaître le gardien du jardin, car il était différent des deux autres – plus réel en tout cas, plus ordinaire et même familial.

— Femme, lui dit-il, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ?

— Si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre, dit-elle, au bord de l'épuisement.

L'homme ne dit rien, mais la regarda tendrement avec un léger sourire.

— Marie...

En entendant son nom, elle le reconnut. Elle cria « Rabbouni ! » en se jetant sur lui, l'enlaçant avec force en sanglotant comme une enfant.

— Ne me retiens pas, Marie, dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père... Va trouver mes frères et dis-leur que je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu.

Suspendue à son cou, elle pleurait et riait à la fois en se disant que, s'il allait repartir, comme il le disait, alors elle partirait avec lui. Pourquoi resterait-elle ici ? La vraie vie n'était pas ici ; c'était avec lui !

Elle s'accrochait encore plus fort en répétant « Rabbouni » inlassablement alors que les autres s'approchaient, hésitantes. Jésus se tourna vers elles, sourit et, avec une simplicité désarmante, les salua :

— *Shalom !*

Les trois se jetèrent à ses pieds en poussant des cris mêlés de peine et de joie, heureuses de le voir vivant et sidérées à la vue des marques des clous. Appuyée sur sa poitrine, Marie l'enlaçait toujours, haletante et radieuse. Jésus avait posé sa main sur sa tête, et maintenant, il essuyait ses larmes.

— Soyez sans crainte, mes filles. Allez annoncer à mes frères qu'ils doivent se rendre en Galilée : c'est là qu'ils me verront.

Il resta sans bouger à les écouter pleurer, rire et soupirer. On aurait dit qu'il attendait qu'elles soient apaisées ; n'étaient-elles pas ses filles qui, après tout, avaient marché avec lui sur le chemin le menant à la croix, sans défaillir, le cœur transpercé ? Il répéta, plus tendre encore : « Marie. »

Elle comprit. Elle devait le laisser partir. Que pouvait-elle lui refuser ? Elle qui, avant de le connaître, n'était rien, qui déambulait dans les rues comme une folle, constamment tourmentée par ses démons, dévastée par toutes leurs attaques incessantes. Et la solitude. Elle avait été si seule, abandonnée à elle-même, errante comme un chien, sans but. Elle avait été rescapée, ramenée à la vie, retrouvée et aimée – aimée pour rien et sans attente. Du jour au lendemain, elle était devenue l'aimée, la préférée ! Du moins, c'était toujours ainsi qu'elle s'était sentie avec lui, comme s'il n'était là, au milieu de tous, que pour elle. Ce n'était même pas par amour-propre ni par un attachement excessif à elle-même. C'était la conviction d'être aimée jusque dans le tréfonds de l'âme. Ce n'était même pas une question de foi ! Elle avait simplement adhéré à ce qu'elle avait vu, à ce qu'elle avait entendu, en elle et tout autour. Ce n'était pas un acte de sa volonté qui *voulait* croire, mais bien un acte de l'esprit, qui ne pouvait que se soumettre à la vérité de cet amour, l'accueillir en s'y abandonnant.

On ne pouvait pas garder cet amour pour soi ! Voilà ce qu'il avait répété pendant toutes ces années. Voilà ce qu'il lui demandait ce matin encore : annoncer cet amour à ses frères. Devenir leur messagère – mieux, leur apôtre.

Il fallait partir, se défaire de lui, s'y arracher. Le garder pour soi ? C'était une formidable tentation. Le donner à tous, en commençant par les Onze, c'était poursuivre

ce qu'il était venu accomplir. Elle prit ses deux mains et embrassa les marques des clous.

L'instant d'après, il n'était plus là.

Les femmes se relevèrent subitement, et toutes consumées par la joie, elles se mirent à chanter en battant des mains. On aurait dit des gamines en les voyant danser sur place en s'enlaçant, là, au beau milieu du jardin, dans le jour naissant, devant un tombeau vide.

Elles ne pouvaient tarder maintenant, il fallait tout dire aux frères. Cette fois, il n'y avait plus de doute ! Elles se mirent à courir aussi vite que leurs robes et leurs manteaux le leur permettaient et parvinrent à la maison, à bout de souffle, suffoquant sous la chaleur du soleil qui enveloppait déjà la ville.

Marie cogna bruyamment à la porte.

— Qui est là ?

— C'est moi, et aussi les sœurs ! Ouvre !

Matthieu se tourna vers les autres disciples, ahuri.

— Ce sont encore les femmes, dit-il en levant les bras d'exaspération.

Tous les disciples s'étaient levés, mécontents. Simon-Pierre sortit du lot, s'avança vers la porte et l'ouvrit rapidement, laissant paraître un air encore plus grave que tout à l'heure.

— Dépêchez-vous ! Si on ne se fait pas arrêter par votre faute, ce sera un miracle !

Les femmes entrèrent précipitamment, trop agitées au goût des disciples. Elles arbo- raient un sourire un peu niais, ce qui irrita plusieurs. On sentait monter l'im- patience, mais par charité de cœur, on se contenait avec virilité.

Il faut admettre que leurs sœurs, qui partageaient leur quotidien depuis les trois dernières années, ne s'étaient jamais présentées ainsi devant eux.

Appuyée sur le mur pour reprendre son souffle, Marie les regarda tous et dit d'une voix forte :

— Nous l'avons vu !

— Vu quoi ? demanda Matthieu.

— Le Seigneur ! Jésus ! Nous l'avons vu !

Les hommes ne bronchaient pas, mais les femmes continuaient de plus belle. Marie souriait, exaltée, les yeux extatiques. Les femmes trépignaient. Jeanne battait des mains. Le visage de Marie irradiait au milieu de cette pièce encore sombre. On aurait pu, en la touchant peut-être, s'imprégner un peu de cette lumière, ou mieux, se revêtir de cette douce étreinte du Ressuscité, mais les hommes ne voyaient rien, du moins pas cela.

Ils restèrent muets comme des carpes – même Pierre et Jean. Matthieu haussa les épaules en leur tournant le dos et alla rejoindre Jacques, qui était tout honteux de voir que sa mère s'était laissé prendre à cette folie. Il s'avança et dit aux femmes, en regardant sa mère :

— Je crois que vous devriez retourner chez vous... Nous sommes tous très fatigués, et peut-être vous plus que nous tous.

— Quoi ? Es-tu en train de nous dire, mon fils, que nous délirons ?

Le silence était éloquent.

Marie s'avança et se planta juste devant Jacques, imperturbable :

— Nous avons vu le Seigneur. Nous lui avons parlé. Nous l'avons touché. J'ai vu les marques des clous dans ses mains. J'ai mis mes doigts dans sa barbe. Il nous a envoyées vous dire que vous deviez aller en Galilée et que là, il vous rejoindrait.

Elle se retourna et sortit sans regarder personne. Les autres femmes la suivirent en silence.

— Ils ne nous croient pas ! s'exclama Salomé une fois dehors. Mon fils n'a rien dit !

— Non seulement ils ne nous croient pas, répondit Marie, mais en plus, ils nous croient folles ! Ils ont pourtant vécu avec le Maître chaque jour et chaque nuit pendant trois ans, eux, plus que tout autre, et plus que nous, ça c'est certain. Ils ont pourtant été préparés à tout ça. Il leur avait annoncé plusieurs fois.

— Qu'allons-nous faire ? On ne peut pas ne rien faire et retourner chez nous ! lança Salomé, encore abasourdie par l'incrédulité de son fils.

Jeanne, émue, caressait Salomé, qui s'effondrait en larmes. Marie se revoyait dans les bras de la Mère, deux jours plus tôt... Comme cela lui semblait loin maintenant !

— La Mère ! s'écria Marie, c'est elle qu'il faut aller voir !

Sans discuter, comme si cela allait de soi, elles se mirent en route. L'idée de se retrouver en sa compagnie venait de chasser l'amère déception et rendait les cœurs légers. La Mère avait toujours eu cet effet sur les âmes – à sa présence, on était happé par une douce félicité. Les défenses tombaient et on redevenait petit enfant, heureux d'un bonheur parfait.

L'incrédulité des apôtres, leur désaveu venaient de passer au second plan. Tout, désormais, s'arrangerait, car la Mère avait cette façon d'entraîner « ses filles » à voir plus loin que les apparences, au-delà du naturel et de l'humanité des choses. C'est dans cet esprit apaisé qu'elles cognèrent à sa porte.

Assise avec plusieurs autres femmes sur des coussins qui formaient un grand cercle, la Mère sortit de sa méditation en ouvrant des yeux vifs. Elle voulut se lever pour aller à la porte, mais les autres lui firent signe de rester là.

Un instant plus tard, les quatre femmes disciples se tenaient au centre de la pièce. Marie vint se mettre à genoux aux pieds de la Mère, qui ne se contentait plus d'esquisser un sourire ; elle souriait à belles dents, comme si elle connaissait déjà la nouvelle.

— Maman, dit Marie d'un ton calme en lui prenant la main, nous l'avons vu, nous lui avons parlé. Il est vivant, Maman !

Une douce rumeur s'éleva dans la maison, car évidemment toutes les femmes s'étaient groupées autour de la Mère et de Marie, avides de tout savoir, espérant ne rien manquer.

On assista à une explosion de joie.

On posait mille questions et on écoutait Jeanne, Marie de Cléophas et Salomé faire le récit des événements dans les menus détails. Marie était songeuse ; elle ne pouvait se réjouir totalement ; la pensée que ses frères étaient tous encore enfermés dans le doute la faisait souffrir. Elle leva la main, demanda le silence et empoigna les mains de la Mère :

— Maman, dit-elle doucement, presque suppliante, tu dois venir voir nos frères ! Ils ont peur, et la peur brouille leur esprit ! Ils ne croient pas ! Mais toi, si tu viens, ils croiront ! Il faut les aider !

On le voyait dans ses yeux ; la Mère était émue, touchée par l'amour et la compassion de sa fille envers ses fils. Elle se leva, se dirigea vers la porte, prit son manteau, s'enveloppa de son voile bleu azur et dit à toute l'assemblée en se retournant :

— Allons voir nos frères !

Toutes se mirent en marche d'un pas décidé, bras dessus, bras dessous, se redisant les paroles du Seigneur, heureuses de pouvoir simplement se les répéter inlassablement. La Mère, au milieu du groupe, écoutait, attentive, en gardant les yeux fixés sur le cénacle qu'on voyait poindre à l'horizon.

Matthieu n'avait pas bougé de son poste de garde. De temps à autre, il ouvrait la porte pour voir ce qui se passait dehors, paré à toute éventualité. Il était nerveux depuis que les femmes avaient fait irruption – à deux reprises en plus !

Il ouvrit donc encore et aperçut, au loin, ce qu'il redoutait le plus au monde, après les gardes du temple ou les Romains : les femmes. Il ferma la porte. Avait-il bien vu ? Ce n'était pas possible ! Elles osaient revenir une troisième fois ! Elles refusaient de voir le danger de la situation ! Elles n'avaient pas grand-chose à craindre, elles, mais eux, les hommes, ils risquaient tout !

Il rouvrit la porte.

Elles approchaient et on distinguait les visages assez nettement maintenant. C'était elle, au centre, tout en avant, comme un berger qui mène ses brebis. C'était ce voile bleu qu'il reconnaissait entre mille. C'était celle qu'il n'aurait jamais cru voir ce matin-là : la Mère.

Il écarquilla des yeux ronds. La mâchoire lui tomba et un cri étouffé sortit de sa bouche : « *Ima !* »

À l'intérieur, il n'y avait aucune réaction, trop absorbé qu'on était par le chagrin et l'angoisse. Matthieu reprit, plus fort :

— Vous ne savez pas qui s'en vient ?

Les disciples figèrent sur place, étranglés par la panique, attendant la réponse qui allait sceller, semble-t-il, leur destin : « Qui ? Dis-le donc ! » interpela Simon-Pierre, seul dans son coin à ruminer, encore incapable de se remettre de sa trahison et rongé par la honte.

— Les femmes ! cria Matthieu.

— Quoi ? lança Simon-Pierre au milieu des protestations qui fusaient de toutes parts.

— Ah ! non ! Pas encore ! dit Jacques, excédé, qui s'approchait maintenant à grands pas, prêt à ouvrir la porte.

La plupart s'étaient relevés, prêts à recevoir ces illuminées, et cette fois-ci sans ménagement. Matthieu, maintenant livide, bloqua Jacques avec son bras et dit :

— Elles sont avec *Ima*...

Tous s'immobilisèrent instantanément. Matthieu referma la porte doucement et plaqua son visage contre la porte. Les autres ne disaient plus rien, tournés vers Simon-Pierre qui venait de se redresser d'un bond. Appuyé au mur près de Matthieu, seul Jean souriait, car il savait ce que la présence d'*Ima*, la Maman, signifiait : le Maître viendrait au milieu d'eux !

Ima, en entrant dans cette maison ce matin, après avoir donné la vie à son fils, c'est à son Église qu'elle donnerait naissance.

On cogna délicatement à la porte. ■

Brigitte Bédard est journaliste indépendante depuis 1996. Elle travaille notamment pour l'émission *La Victoire de l'Amour* et pour le diocèse de Montréal. Elle est mère et épouse d'une famille renouvelée. Son livre, un témoignage de conversion franc et direct, intitulé *Et tu vas danser ta vie*, publié aux éditions Saint-Joseph en 2015 au Québec, paraîtra le 10 avril 2019 aux Éditions Artège, en France.

DEVENIR DES HOMMES



Debout, les gars ! Voici la belle aventure que propose Cédric Anastase, jeune prêtre, à ceux qui voudront tendre l'oreille à ses paroles et à leur propre cœur. Par des mots simples, cet éducateur dans l'âme partage aux jeunes des conseils concrets pour construire une vie solide.

Avec réalisme, il entraîne ses lecteurs sur la route de l'affermissement de la volonté, de la pureté, du choix de vivre en vérité. Le don de l'auteur est certainement de mettre de l'avant l'objectif de devenir un homme de confiance, la part d'effort qui appartient à chacun pour avancer sur ce chemin et l'aide que nous pouvons trouver en route.

Un court ouvrage adressé aux jeunes, facile d'accès, qui saura (r)éveiller la soif d'idéal dans le cœur des adolescents et jeunes adultes. ■

Cédric Anastase, *Debout les gars !*, Éditions de l'Emmanuel, Paris, 2018.

Solène Garneau
fmj@le-verbe.com

LE POUVOIR DU DON

De l'égalité politique, économique et sexuelle à l'indifférence des sexes et à la lutte intersectionnelle (voir le texte de **Valérie Laflamme-Caron**, p. 30), le féminisme a profusément changé au cours du siècle passé.

Après quelques décennies de remue-ménage et de revendications souvent bien légitimes, le mouvement féministe serait-il rendu à sa quatrième vague ? Si c'était le cas, et à la lecture du dernier opus de **Costanza Miriano**, on pourrait croire que cet ultime courant réclamerait haut et fort un pouvoir trop longtemps sous-estimé : celui du don.

Dans *Le privilège d'être des femmes*, la journaliste et écrivaine italienne écrit une série de lettres à ses filles. Loin de leur faire la morale, elle leur propose pour modèles des femmes accomplies de son entourage, parfois en tant que mères et épouses, d'autres fois comme travailleuses ou célibataires.



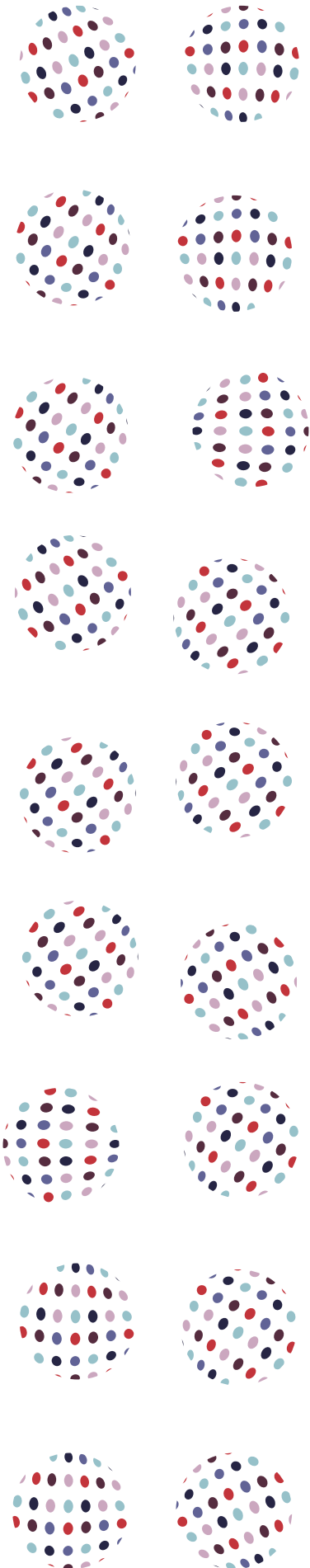
Maquillage, mariage, maternité, travail, tout y passe ! Dans un style d'une époustouflante vivacité – qui a déjà fait sa marque dans ses deux ouvrages à succès précédents : *Marie-toi et sois soumise* et *Épouse-la et meurs pour elle* –, l'auteure développe une réflexion profonde sur la féminité, appuyée sur celles qui l'ont précédée et tournée vers celles qui lui succéderont.

Soyez avertis : ce livre n'a toutefois rien d'un traité pour intellos ; il s'agit plutôt d'une riche catéchèse sur la femme, par une femme qui, de toute évidence, est pressée par l'amour d'un Dieu plein de miséricorde.

Enfin, saluons la traduction qui, même si elle est parfois franchouillarde, a su garder le formidable rythme du phrasé original de l'auteure. ■

Costanza Miriano, *Le privilège d'être des femmes. L'extraordinaire pouvoir du don* (traduit de l'italien par Éléonore Mongiat), Artège, 2018.

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com



Un autre défi apparaît sous diverses formes d'une idéologie, généralement appelée «*gender*», qui «nie la différence et la réciprocité naturelle entre un homme et une femme. Elle laisse envisager une société sans différence de sexe et sape la base anthropologique de la famille. Cette idéologie induit des projets éducatifs et des orientations législatives qui encouragent une identité personnelle et une intimité affective radicalement coupées de la diversité biologique entre masculin et féminin. L'identité humaine est laissée à une option individualiste, qui peut même évoluer dans le temps».

Il est inquiétant que certaines idéologies de ce type, qui prétendent répondre à des aspirations parfois compréhensibles, veulent s'imposer comme une pensée unique qui détermine même l'éducation des enfants. Il ne faut pas ignorer que «le sexe biologique (*sex*) et le rôle socio-culturel du sexe (*gender*), peuvent être distingués, mais non séparés». [...] Une chose est de comprendre la fragilité humaine ou la complexité de la vie, autre chose est d'accepter des idéologies qui prétendent diviser les deux aspects inséparables de la réalité.

Ne tombons pas dans le péché de prétendre nous substituer au Créateur. Nous sommes des créatures, nous ne sommes pas tout-puissants. La création nous précède et doit être reçue comme un don. En même temps, nous sommes appelés à sauvegarder notre humanité, et cela signifie avant tout l'accepter et la respecter comme elle a été créée. ■

Pape François, *Amoris laetitia* (n° 56), 19 mars 2016

UN PARCOURS CATÉCHÉTIQUE HORS NORME

Je reviens sur l'article d'Alex La Salle « Les derniers enfants du concile de Trente », paru dans le numéro du *Verbe* de l'automne 2018. Cet homme ne cesse de nous étonner par son incessante, voire son insatiable quête de sens et ses remises en question. Pour être honnête, il nous interpelle. Il ose s'affranchir du statu quo et nous invite à nous voir comme dans un miroir et ainsi permettre aux lecteurs (dont je suis) de prendre conscience des enjeux actuels de notre temps.

Cela dit, je souhaite apporter un vent de fraîcheur à ce qui se passe en Église, car il y a des initiatives qui méritent d'être signalées.

Je vous raconte un peu notre expérience en milieu paroissial. Nous sommes à notre troisième année dans un renouvellement d'un parcours catéchétique sacramentel qui, peu à peu, façonne nos mentalités et entre dans les mœurs de ceux qui ont à cœur la vitalité en Église. Cela dérange notre quiétude, il n'y a pas de doute. [...]

VOYONS DE PLUS PRÈS

Ce ne sont pas les compétences théoriques qui ont motivé notre engagement dans cette initiative paroissiale, mais plutôt notre feu pour transmettre l'amour du Christ que nous avons expérimenté et qui continue à nous pousser dans les périphéries auprès de ceux qui naviguent dans le désert de nos cités. Nous n'avons pas le savoir-faire et les acquis habituellement recherchés comme agents (dits) de pastorale et n'avons pas le profil type d'un catéchète que nous voyons en paroisse. [...]

À l'automne 2015, notre curé André Couture et notre agent de nouvelle évangélisation Robin Dancause ont fait preuve d'audace. Ils ont eu l'idée de nous lancer, ici à la paroisse Sainte-Thérèse d'Avila (dans le diocèse de Saint-Jérôme), dans une aventure où nous serons tous parties prenantes d'un projet inusité et, disons-le, franchement impensable il y a quelques années.

Bien timidement, une première rencontre a été convoquée parmi ceux qui démontraient une foi vive, afin de dégager de nouvelles pistes d'apprentissage pour tous ceux qui souhaitent vivre les premiers sacrements d'initiation chrétienne.

Parmi la trentaine de personnes qui se sont déplacées, nous étions quatre couples à embarquer dans cette folle aventure inspirée à divers degrés par des expériences paroissiales vécues notamment en Nouvelle-Écosse (dans l'est du Canada) et dans l'État du Maryland (littéralement, « terre de Marie ») dans le nord-est des États-Unis^{1,2}.

Il est curieux de constater à quel point, avant d'arriver à dire « oui » à ce projet, notre soif de Dieu avait conduit chacun des couples dans différentes communautés nouvelles en Église, des mouvements qui ont trouvé leur essor depuis le concile Vatican II: l'Opus Dei, le Renouveau charismatique catholique et la Famille Myriam³. [...]

D'ABORD, LE KÉRYGME

Pour tout vous dire, 95 % de nos catéchumènes adultes (et forcément leurs familles) ne fréquentaient pas l'église le dimanche; plusieurs en étaient éloignés depuis bien des années, si bien que certains éléments ésotériques s'entremêlaient avec leur foi; il était donc impératif que l'apprentissage des fondements de notre foi passe d'abord par un parcours catéchétique baptismal⁴. [...]

L'idée de départ était d'offrir un parcours où chaque membre d'une famille devient partie prenante du processus.

1. James Mallon, Manuel de survie des paroisses: D'une paroisse installée dans la routine à une paroisse de mission, Éditions Artège, 2015, p. 313.

2. Michael White et Tom Corcoran, *Rebuilt: histoire d'une paroisse reconstruite*, Éditions Néhémie, 2015, p. 318.

3 Je reconnais toutefois que l'Opus Dei fut approuvé en tant qu'institut séculier en 1950 par le pape Pie XII. Voir <http://fr.opusdei.ca/fr-ca/article/histoire/>.

4. Brossons un tableau rapide du kérygme. Notre foi s'articule comme les trois panneaux d'un triptyque. Au panneau central, nous voyons Dieu, notre Père qui nous aime. Au panneau latéral, l'enfant que nous sommes, sauvé par Jésus; et au panneau latéral opposé, l'Esprit Saint qui nous donne notre place dans la Famille-Église.

Au lieu que les parents déposent leur enfant à l'église pour suivre un cours et des ateliers donnés par un catéchète, nous invitons la famille à entrer dans un nouveau paradigme qui requiert la participation de tous ses membres (parents, grands-parents, tuteurs) à des catéchèses offertes selon leur groupe d'âge. [...]

INDÉNIABLES BÉNÉFICES

Voici, en rafale, quelques bienfaits du nouveau parcours, une liste qui n'est pas complète, bien évidemment, mais qui vous donne un aperçu du projet.

Premier constat. Le climat d'apprentissage change, des liens se créent et se nouent entre les équipes de bénévoles, les catéchumènes et les enfants, qui sont visiblement heureux que leur maman et leur papa s'intéressent eux aussi à *leurs* activités. Bref, l'idée de rassembler les membres de la famille a des effets hautement bénéfiques pour la santé et l'équilibre de tous.

Deuxième constat. Nous devons reconfigurer nos lieux d'accueil et d'apprentissage. Nous nous sommes bien vite aperçus que des petites salles pouvant réunir 10, 20 ou 40 personnes offraient un cadre plus convivial pour la rencontre de l'un et de l'autre. Avec une cuisine aménagée à même la salle de 40 personnes, de petites tables rondes avec trois ou quatre chaises-bistro dans un secteur et des sofas/fauteuils avec écran plat amovible (une nouveauté cette année) dans un autre secteur, nous avons la possibilité d'améliorer la fonctionnalité et le confort des lieux et ainsi favoriser un meilleur partage à table, un peu à l'image d'un chez-soi.

Troisième constat. Un repas chaud préparé et offert sur place (moyennant une modeste contribution, soit 5 \$ par adulte et 10 \$ par famille) est le moyen par excellence de rassembler les personnes – préférablement par groupe d'âge – et nous permettre à nous les animateurs de mieux connaître nos catéchumènes, de nous intéresser à leur vécu, à leur histoire et de prendre le pouls de ceux qui entrent pour la première fois (ou redécouvrent après bien des années) l'enceinte, les contours et le profil d'une paroisse catholique. Croyez-moi, ce n'est pas rien. Nous avons presque l'obligation de nous mettre au diapason de nos frères et sœurs qui viennent nous rencontrer. Nous n'avons pas le choix; nous ne pouvons les décevoir. [...]

Quatrième constat. Après deux ou trois mois, les partages à table se font sans heurt et sans fausse pudeur. On y assiste à de véritables échanges sur les choix à faire et

nécessairement sur les choix qui n'ont pas été faits ou qui auraient dû être faits. [...]

Enfin, beaucoup de nos contemporains n'hésitent pas à parcourir des milliers de kilomètres pour se rendre à des sanctuaires mariaux de haute renommée (et pour un grand nombre, la démarche est salubre, signifiante et bénéfique pour la famille et les contacts du pèlerin), mais il ne faudra pas oublier que Dieu nous attend dans le détour, parfois à proximité et dans nos lieux de fréquentation... et peut-être même dans notre paroisse. J'en ai désormais la conviction.

Ce rapide survol d'un parcours sacramentel auprès des personnes vivant hors des structures visibles de l'Église est porteur d'espérance. [...]

LE PREMIER MIRACLE

Alors, revenons à la question du départ: le projet dans son ensemble est-il une réussite, un succès?

En Israël, dans des kibboutz situés en plein désert, des systèmes d'irrigation pourvus de tuyaux percés le long de la surface du sol arrivent au fil des ans à offrir «goutte à goutte» un apport d'eau en quantité suffisante pour assurer la vitalité de plantations agricoles en milieu aride.

Ainsi, à la paroisse Sainte-Thérèse d'Avila, nous apportons à ceux qui nous sont confiés notre goutte d'eau avec le parfum de l'amour inconditionnel que seul Dieu peut donner. À en juger par les touches de grâce reçues dans la vie des personnes et dont nous avons été témoins, je n'hésite pas à dire à tous: oui, Dieu est à l'œuvre. Laissons-lui un peu de place pour qu'il mette de la gratuité dans nos relations.

C'est vrai, nous avons été beaucoup sollicités, nous y avons mis bien des efforts et nous avons fait des erreurs bien malgré nous au fil du parcours. Ma consolation dans toute cette entreprise (et je parle à titre personnel), c'est que Dieu accepte de travailler avec les pauvres instruments que nous sommes. C'est là, peut-être, le miracle.

ANDRÉ LAROSE, LECTEUR

BLAINVILLE, QC
18 OCTOBRE 2018

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com

VIE ET DIVAGATIONS D'ÉDOUARD DRUMONT



Alex La Salle nous présente ici la figure incroyablement rebutante de l'écrivain français Édouard Drumont (1844-1917), journaliste, homme politique et pamphlétaire antisémite contemporain de Léon Bloy, dont il s'est d'ailleurs attiré les foudres. En filigrane, le lecteur pourra constater que ce texte pose la question des pièges du catholicisme culturel ou identitaire, par le moyen duquel les milieux chrétiens sont rendus politiquement captifs, au risque de faire jouer à l'Église le rôle de caisse de résonance des pires idéologies. En ce sens, ce portrait du père de l'antisémitisme moderne en France nous incite à tirer quelques leçons de l'histoire, pour mieux penser notre rôle de catholiques dans la cité.

Édouard Drumont¹ (1844-1917) est un pamphlétaire antisémite et une figure incontournable de la presse de la fin du 19^e siècle en France. Né à Paris, il reçoit de son père Adolphe, fonctionnaire à l'Hôtel de Ville, ses premières notions d'écriture. Il fait ensuite des études aux lycées Bonaparte (devenu Condorcet) et Charlemagne. Durant cette période, il est pensionnaire, grâce aux relations de son père, dans un établissement fréquenté par les fils de la haute société. Première expérience amère du mépris de classe et des hiérarchies sociales.

Peu fait pour les études, l'adolescent s'abîme dans la rêverie et se passionne pour la poésie, mais obtient tout de même de bons résultats en histoire. À la mort de Drumont, Charles Maurras, faisant son éloge, le verra en continuateur d'Hippolyte Taine. Quand son père sombre dans la démence, Édouard, âgé de 17 ans, est forcé de quitter Charlemagne. À l'opprobre que subit la famille à la suite de l'internement forcé du paternel (la folie est un tabou absolu à l'époque) s'ajoute la dure réalité du

déclassement social. L'amertume grandit et s'enracine dans le cœur de l'enfant humilié d'Adolphe.

UNE CARRIÈRE DE PUBLICISTE

Le jeune homme obtient son diplôme malgré tout, grâce au manuel de baccalauréat qu'on lui procure. On l'embauche ensuite à l'Hôtel de Ville; il y reste six mois et quitte ce milieu qui lui rappelle trop son père. Du même coup, il abandonne sa mère et sa sœur à leur sort. Débute alors une vie d'errance, durant laquelle il fréquente les basfonds de Paris et vit d'expédients. Cette existence misérable durera deux ans.

Deux ans durant lesquels il rêve de vivre de sa plume, de faire carrière dans le journalisme («ma suprême ambition», confiera-t-il en 1892) et où il propose ses articles, chroniques et nouvelles à diverses revues. Il parvient à faire paraître quelques textes et décroche en fin de compte un poste de critique de théâtre en novembre 1863. Débute ainsi une carrière qui s'étalera sur plus d'un demi-siècle.

Dès 1864, le jeune graphomane fait la rencontre du catholique Henri Lasserre. Ce propagandiste sera l'auteur, en 1869, d'un bestseller international, *Notre-Dame-de-Lourdes*, qui relate les événements survenus à la célèbre grotte. Sans parvenir à amener son protégé à la foi, Lasserre en fera, de l'aveu même de Drumont, «un catholique de cerveau» (cité par Kauffmann, p. 34).

À partir de là et durant quelques années, Drumont évolue dans les milieux de la presse religieuse, y prônant une

1. Ce texte, basé pour l'essentiel sur la biographie d'Édouard Drumont écrite par G. Kauffmann (Perrin, 2008), est aussi tributaire des travaux de M. Winock rassemblés dans *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* (Seuil, 2014), ainsi que du livre de J.-M. Mayeur, *Les débuts de la III^e République*. 1871-1898 (Seuil, 1973). C'est lorsqu'il est question du catholicisme de Drumont que ma touche essayistique vient s'ajouter au récit historien, pour une plus complète intelligence du personnage. Les quelques anecdotes sur Bloy, Bernanos ou Céline qui servissent le texte son aussi de mon fait.

sorte de catholicisme culturel qui célèbre la force moralisatrice et civilisatrice de la religion chrétienne. En 1867, il gravite autour du journal *L'Univers*, dirigé par l'ultramontain Louis Veuillot, qui profite de la libéralisation du régime pour relancer son quotidien.

Dans les articles de cette période, l'aversion de Drumont pour le temps qui est le sien se fait jour. Il s'y «déclare hostile aux idéaux de 1789, brocarde le monde moderne et fustige l'individualisme» (Kauffmann, p. 34). Les lieux communs de l'antijudaïsme chrétien (les Juifs forment un peuple déicide, indocile, abandonné de Dieu, etc.) émaillent aussi ses chroniques, dominées par la note réactionnaire.

Les étroites perspectives de carrière offertes par le journalisme catholique ne seyant plus au jeune ambitieux, il passe au *Figaro* en 1867. Il n'y fait qu'un bref passage et se trouve bientôt compromis dans l'affaire de *L'Inflexible*, journal secrètement financé par le pouvoir impérial pour combattre la presse du polémiste Henri Rochefort (1831-1913), un virulent opposant au régime de Napoléon III.

LA GUERRE, LE JOURNALISME, LES LETTRES

En 1869, Drumont se trouve un poste à *La Liberté* d'Émile de Girardin. Vient bientôt la guerre de 1870, qui lui donne le sentiment d'assister à «la fin d'un monde» (titre d'un futur ouvrage).

LE SYLLABUS DE PIE IX

D'un mot latin signifiant «sommaire», le syllabus est un document rappelant de manière concise des questions tranchées par l'autorité papale. Le plus célèbre d'entre eux, le *Syllabus* qui accompagnait l'encyclique *Quanta cura* de Pie IX publiée en 1864, a condamné 80 erreurs attribuées aux courants philosophiques modernes. Ce texte est encore évoqué péjorativement aujourd'hui pour montrer la rigidité doctrinale de l'Église avant le concile Vatican II.

Durant le siège de Paris, il est sergent-major de la garde nationale et occupe des fonctions d'estafette, malgré une santé rudement éprouvée par les privations (il «crache le sang» et en est «réduit à manger du rat» (Kauffmann, p. 44). Après la capitulation, il poursuit sa carrière au *Bien public*, journal conservateur, mais la guerre, avec son cortège d'angoisses (insécurité, fièvre obsidionale, espionite aigüe), a marqué sa psyché.

Au cours des années 1870, Drumont stabilise sa situation professionnelle et prend du métier comme chroniqueur (littérature et théâtre). Il n'est qu'un modeste plumitif, un «forçat de la chronique», mais il «côtoie des hommes de lettres et noue des relations avec la bohème littéraire» (Kauffmann, p. 47 et 52). Il lui arrive même de croiser de grands destins. C'est à cette époque qu'il se lie d'une amitié profonde et sincère avec l'écrivain Alphonse Daudet, auteur déjà célèbre des *Lettres de mon moulin* (1866). Chez les Daudet, où il dine fréquemment, Drumont rencontre Edmond de Goncourt, Émile Zola, Guy de Maupassant, François Coppée.

À la fin de 1874, après avoir multiplié les collaborations un peu partout, le journaliste retourne à *La Liberté*, désormais contrôlé par un Juif, Isaac Pereire. Entretemps, il fait d'autres rencontres littéraires, en particulier celle de Flaubert – dont il encense *La tentation de saint Antoine*, et *Hugo revenu d'exil* –, qui tient salon. La deuxième moitié des années 1870 voit Drumont s'essayer au théâtre (*Je déjeune à midi*, pièce montée une seule fois, le 5 août 1875) et au roman (*Le dernier des Trémolin*, 1879). Mais c'est avec la prose passéiste et nostalgique de l'essai (*Mon vieux Paris*, 1878) qu'il convainc le plus. L'Académie française le récompense en lui attribuant le prix Jouvry.

«CONVERSION» AU CATHOLICISME ET OBSESSION ANTISÉMITES

Insatisfait de la vie et de lui-même malgré l'amélioration de sa situation professionnelle, Drumont cherche consolation dans la religion chrétienne. En 1879-1880, il semble se convertir au catholicisme sous l'influence d'un jésuite «intégraliste», dans la ligne du *Syllabus*, le père Stanislas du Lac de Fugères. Ce retournement, peut-être au départ causé par une véritable expérience spirituelle, ne produira que des fruits avariés.

Rétrospectivement, on peut en effet considérer que cette métanoïa ne fut qu'une stérile évolution idéologique vers plus d'antimodernisme, sans densité spirituelle et sans répercussion à long terme sur sa vie morale. En attendant, le «converti» donne toutes les garanties d'une démarche sincère: il lit *l'Imitation*, «communie, se confesse, fait pénitence, assiste aux offices dominicaux» (Kauffmann, p. 59).

Son apparente adhésion au catholicisme rend Drumont encore plus hostile à l'évolution que connaît alors la France, désormais dirigée par la mouvance parlementaire dite «opportuniste». Adhérant au positivisme d'Auguste Comte, les tenants de l'opportunisme sont très anticléricaux et plus que jamais décidés à «ôter au clergé son influence dans la société» (Mayeur, p. 111), particulièrement dans l'enseignement.

En 1880, leurs menées anticléricales aboutissent à l'expulsion hors de France des congrégations religieuses, grâce à la ratification de deux décrets. Les jésuites, premiers visés, mais aussi les bénédictins, les carmes, les franciscains et d'autres encore, s'exilent. Le père du Lac, particulièrement honni des laïcistes, part en Angleterre, mais reste en contact avec son disciple, par correspondance.

Les autres ennemis de «Drumont le catholique», ce sont les Juifs. En quoi il fait montre de conformisme, puisqu'au début des années 1880 la judéophobie est partout dans l'air en Europe (depuis la Russie, où des pogromes ont lieu en mai 1882, jusqu'en Allemagne, qui invente alors le mot «antisémitisme») et que les milieux catholiques, judéophobes par atavisme, y sont alors particulièrement réceptifs.

Bientôt, la tâche que s'assignera le nouveau dévot, en clamant l'avoir reçue d'en haut, sera de dénoncer «la mise à la glèbe de toute une nation par une minorité infime mais cohésive». Autrement dit, le parasitage mortel de la nation française par les Juifs. Il le fera au moyen d'un argumentaire historico-social prétendument factuel, censé justifier la mise au ban et la spoliation sans remords des Israélites du pays.

Si Drumont divague à propos de la puissance et de la malignité des Juifs, il dit vrai lorsqu'il affirme qu'ils ne forment qu'une infime minorité. Sur une population totale de 40 millions, la France compte 75 000 Juifs à l'époque, soit «0,2 % de la population» (Kauffmann, p. 66), ce qui est proprement insignifiant. Leur importance dans le milieu bancaire est réel cependant, et autorise donc tous les fantasmes.

«À la fin du XIX^e siècle, 20 % des grandes institutions financières du pays ont des Juifs pour propriétaires» (Kauffmann, p. 97). Les plus puissants d'entre eux se nomment Pereire, Rothschild, Mirès ou Millaud. Ils sont là, mais ne doivent pas faire oublier que l'écrasante majorité des Français de religion hébraïque appartiennent alors à la classe moyenne ou sont à compter au nombre des indigents.

LE POSITIVISME

Courant philosophique qui a émergé au 19^e siècle et dont le principal représentant est le philosophe Auguste Comte avec son œuvre *Discours sur l'ensemble du positivisme*. On pourrait résumer l'idée principale de ce courant dans le fait de ne s'attarder qu'aux phénomènes observables à la lumière des lois scientifiques. Ayant contribué à l'avancement de toutes les sciences, y compris humaines, le positivisme juge désuet tout questionnement métaphysique et, par conséquent, théologique.

LA CRISTALLISATION D'UNE HANTISE

Les causes sociohistoriques ayant contribué à l'éclosion de l'antisémitisme dans l'esprit brouillon d'un libelliste comme Drumont sont nombreuses : une expérience humiliante (pour celui qui se rêvait écrivain) de prolétaire de la plume et d'auteur de textes de commande publiés dans un journal détenu par un Juif ; un imaginaire social catholique marqué par la figure séculaire du Juif usurier ; un contexte de crise économique précipitant les faillites et suscitant l'anxiété sociale ; un vent d'antisémitisme soufflant depuis l'Europe orientale en passant par l'Allemagne ; l'installation à Paris des Juifs d'Alsace-Moselle après la défaite contre Bismarck, etc.

À cela, il faut ajouter les déboires de toutes sortes (familiaux, sentimentaux, professionnels, etc.) qui ont contrarié le tempérament d'un homme habité par le sentiment de sa grandeur, et une psychologie de raté, en quête d'un bouc émissaire expliquant opportunément tous les maux de l'univers. À vrai dire, cette disposition psychologique contribua plus que toute autre chose à la cristallisation de l'idéologie antisémite dans l'esprit fiévreux de celui qui s'en ferait bientôt le prophète, dans le but de pourfendre l'hydre qui selon lui suffoquait la France. Drumont entreprendra sa croisade judéophobe avec la rédaction de *La France juive*, en 1880.

Ce pavé de 1 200 pages publié en deux volumes, que le publiciste a écrit avec les encouragements d'Alphonse Daudet et le concours du père du Lac, paraît six ans plus tard, en avril 1886. Il s'écoule 65 000 exemplaires en un an, hissant Drumont au rang des auteurs les plus populaires, tels que Zola. En 1914, Flammarion aura vendu 80 000 exemplaires du livre (Winock, p. 144), sans compter les milliers d'exemplaires supplémentaires diffusés massivement, en un seul volume, par un éditeur catholique visant le lectorat populaire. Phénomène d'édition, *La France juive* place Drumont au cœur des débats intellectuels de son temps et le consacre comme grand manitou de l'antisémitisme moderne en France.

IMPACT SUR LE CLIMAT IDÉOLOGIQUE

Dans le climat intellectuel méphitique et survolté que l'arrivée de Drumont sur le devant de la scène médiatique contribue à empirer – climat qui sera entretenu aussi par l'autre puissant vecteur de l'antisémitisme catholique que devient à la même époque le journal *La Croix*, détenu par les Assomptionnistes –, grandit ou naîtra bientôt une nouvelle génération de journalistes et d'hommes de lettres. Certains resteront des auteurs de second rang, comme les frères Tharaud ou le futur collaborateur Paul Chack; d'autres, des écrivains de première grandeur.

Parmi eux, on trouve le romancier et essayiste Georges Bernanos (1888-1948). Celui-ci reçut sa première éducation politique de son père Émile, grand admirateur de Drumont et fidèle lecteur du quotidien que l'antisémite dirigea à partir de 1892. Après avoir consacré un livre plein de sa propre idiosyncrasie à l'auteur de *La France juive* (*La Grande Peur des bien-pensants*, 1931), Bernanos parviendra à s'affranchir à peu près complètement de la fétide influence de son «vieux maître», sans jamais cesser pourtant de le désigner par ce vocable plein de dilection.

On trouve aussi Louis-Ferdinand Céline (1894-1961), qui, sans être disciple de Drumont («Je n'ai jamais lu Drumont»), respire forcément, dans sa jeunesse, l'air du temps. Dans *Bagatelles pour un massacre* (1937) et *L'école des cadavres* (1938), il mettra son immense talent au service d'un antisémitisme démentiel («Depuis l'affaire Dreyfus, la cause est enterrée, la France appartient aux Juifs, corps, biens et âmes» [*Écrits polémiques*, 2012, p. 131]). Un antisémitisme capable, 80 ans après publication, de faire l'actualité, parce qu'inextricablement mêlé à une prose de génie.

Mais plus immédiatement, ce sont de jeunes hommes de lettres qui atteignent la majorité ou qui sont déjà dans la vingtaine au moment de la parution de *La France juive* qui, d'une façon ou d'une autre, reçoivent et répercutent les cris du prophète antijuif. Les plus importants sont

Maurice Barrès (né en 1862), Léon Daudet (fils d'Alphonse Daudet; né en 1867) et Charles Maurras (né en 1868), dont le quotidien royaliste *L'Action française* prendra plus tard le relai de celui de Drumont, comme pôle idéologique de l'antisémitisme, dans l'écosystème médiatique français.

DEUX OPPOSANTS

L'opposition intellectuelle à l'antisémitisme viendra, du côté catholique, avec la publication, par Léon Bloy, en 1892, d'une plaquette époustouflante, *Le salut par les Juifs*. Dans ce «plaidoyer purement exégétique», il est dit que «[l]'histoire des Juifs barre l'histoire de l'humanité comme une digue barre un fleuve, pour en hausser le niveau». Bloy y déplore avoir «perdu quelques heures précieuses de [s]a vie à lire, comme tant d'autres infortunés, les élucubrations antijuives de M. Drumont» consignées dans de «volumineux pamphlets dont il assomme régulièrement les peuples chrétiens». On peut difficilement faire plus drôle et plus mordicant.

Du côté des opposants, il y a aussi, évidemment, Zola, qui ne daigne jamais nommer Drumont dans ses écrits, mais qui, dans un article du *Figaro*, le vise directement quand il vilipende les «cerveaux fumeux», «la poignée de fous, d'imbéciles ou d'habiles lancés dans l'antisémitisme» (Kauffmann, p. 316). Lors de l'Affaire Dreyfus, son «J'accuse...!» contiendra aussi ces mots: «C'est un crime d'empoisonner les petits et les humbles, d'exaspérer les passions de réaction et d'intolérance, en s'abritant



L'AFFAIRE DREYFUS

Fin 1894, le capitaine de l'armée française Alfred Dreyfus, un juif alsacien, est accusé de trahison. Les débats publics entre antidreyfusards (dont Édouard Drumont) et dreyfusards (dont Émile Zola et Charles Péguy) alimenteront alors la presse d'une société française profondément marquée par la montée de l'antisémitisme. Après un jugement favorable en cour de cassation en 1899, Dreyfus sera finalement innocenté en 1906 et réintégré à l'armée la même année.

derrière l'odieux antisémitisme, dont la grande France libérale des droits de l'homme mourra, si elle n'en est pas guérie» (Kauffmann, p. 349).

Revenant, en 1910, sur la fiévreuse époque de la rédaction de son «volumineux pamphlet» *La France juive*, Drumont entretiendra encore maladivement, pour lui-même et pour le dernier carré de ses fidèles, l'illusion d'avoir été un prophète inspiré par un souffle venu d'en haut : «En l'écrivant, j'ai agi comme malgré moi ; je n'ai été que l'instrument de Dieu qui m'a forcé à écrire, et je n'ai eu qu'un mérite : celui d'avoir été un instrument obéissant» (Kauffmann, p. 69). À en croire Édouard Drumont, Jésus lui-même, qui, lorsqu'on le prie, nous envoie l'Esprit qu'il possède en commun avec le Père, aurait été un virulent antisémite. Fascinant !

DIFFUSION D'UNE IDÉOLOGIE PAR LE LIVRE ET LE JOURNAL

Après *La France juive*, Drumont enchaîne les publications. Cela commence par *La France juive devant l'opinion* (1886). Entre novembre 1886 et avril 1887, le livre se vend à 33 000 exemplaires. On y trouve entre autres cette exorbitante affirmation, écrite avec l'assurance des imbéciles :

«À aucune époque, on peut désormais formuler ceci comme un axiome, les Juifs n'ont été persécutés pour leur religion ; ils ont été frappés parce qu'ils voulaient dépouiller les nations qui leur avaient accordé l'hospitalité, réduire en esclavage ceux qui les avaient accueillis» (p. 26).

Vient ensuite *La fin d'un monde* (1889), jadis considéré par ses plus fervents lecteurs comme son chef-d'œuvre. Bernanos, par exemple, en recommandera la lecture à son neveu Guy Hattu, en mars 1933, en lui disant de s'en procurer un exemplaire chez les bouquinistes.

Puis c'est *La dernière bataille* (1890) et *Testament d'un antisémite* (1891). Tous ces titres se vendent très bien. Mais pour exercer plus d'influence, pour mieux agir sur l'opinion et les politiques, Drumont décide, en 1892, de fonder et de diriger un quotidien. Ce sera *La Libre Parole*.

L'année même du lancement, le nouveau directeur et ses acolytes (de Boisandré, Gendrot, Méry) contribuent à l'éclatement du scandale de Panama, qui révèle à la France entière la corruption des milieux parlementaires et journalistiques, stipendiés par l'entreprise chargée du percement de l'isthme de Panama.

Ce fait d'armes vaudra longtemps au chef de file de l'antisémitisme une réputation de défenseur des petites gens floués par les élites «enjuivées», et les ventes du journal seront à l'avenant de cette popularité, dépassant les cent-mille exemplaires tirés quotidiennement durant les années 1890 (cf. Kauffmann, p. 320).

Pendant dix-huit ans, Drumont est aux commandes de *La Libre Parole* et diffuse par son journal une synthèse doctrinale nourrie aux trois sources de l'antisémitisme de l'époque : l'immémorial antijudaïsme catholique, l'anti-capitalisme socialiste dirigé contre la banque, les nouvelles théories racistes à prétention scientifique.

Au départ, sa nouvelle vulgate vénéneuse plait à une clientèle hétéroclite, que le pamphlétaire essaie de fidéliser et de coaliser derrière lui en faisant au besoin le grand écart idéologique, de manière à complaire à la fois à la gauche anarchisante et à la droite patriotarde, qui prêtent l'oreille, par affinité antirépublicaine.

Grâce à son journal, Drumont s'enrichit aussi, moyennant des magouilles sans nombre, à même les comptes du quotidien.

AFFAIRE DREYFUS ET « DÉBÂCLE DU DRUMONTISME »

Dans la deuxième moitié des années 1890, Édouard Drumont, toujours en quête de nouvelles preuves que la France est à la merci de la race maudite, contribue au déchainement de l'**affaire Dreyfus** (voir encadré), du nom de ce capitaine de l'armée française accusé de trahison en 1894, et condamné au bagne sur la base de fausses preuves.

« ... UN CERVEAU FUMEUX, MAL ÉQUILIBRÉ DE CROYANT [...] UNE GRANDE VANITÉ D'ÉCRIVAIN LONGTEMPS INCONNU, DÉSIREUX DE JOUER UN RÔLE À TOUT PRIX, FÛT-IL ODIEUX. »

– ÉMILE ZOLA SUR ÉDOUARD DRUMONT



Porté par la vague antisémite qui atteint alors son sommet en France et en Algérie française, le polémiste devient député d'Alger en 1898. C'est l'apothéose, le moment de sa plus grande popularité. Le voici maintenant à la tête d'un groupe de 23 députés élus en même temps que lui. Ils forment le groupe parlementaire antijuif.

La nette victoire électorale des républicains modérés signale toutefois que les choses vont se poursuivre sous le signe de la continuité. D'autant plus que Drumont offre une contreperformance. Piètre orateur et parlementaire, capable seulement de vociférer et de vivre du scandale, il se décrédibilise vite.

La suite des événements (sa défaite électorale en 1902, l'essoufflement de l'Affaire, la réhabilitation de Dreyfus, qui lui donne tort) achève de réduire le provocateur à sa véritable mesure : celle d'un pamphlétaire injurieux, aux vils procédés journalistiques (chantage, intimidation par le scandale) et à la morale élastique ; celle d'un monomaniaque ayant propagé, durant toute sa carrière, une théorie du complot mille fois reconduite et rabâchée, pour exciter et maintenir à son paroxysme la passion haineuse de tous les déclassés de la société moderne en émergence.

Cette société rejetait aux marges les ouvriers prolétariés et les militants socialistes, les ligueurs nationalistes obsédés par le déclin de la France et les survivants de la vieille aristocratie déchue, les membres des ordres

religieux et la masse des catholiques aux abois, les petits commerçants touchés par la récession, la population des campagnes, etc. Autant de groupes hébétés par le nouveau manège de la démocratie républicaine, la frénésie capitaliste, l'industrialisation galopante, et qui voulaient qu'on leur explique rapidement leurs malheurs.

Or, Drumont était là pour expliquer les cruelles mutations contemporaines. Il fit du Juif l'architecte perfide, le porte-étendard odieux et le symbole haïssable de la modernité, avant que la doxa xénophobe mise en circulation par lui à la faveur du développement fulgurant de la presse ne soit reprise par ses héritiers idéologiques de *l'Action française* à la fin des années 1900, et que sa mémoire ne soit célébrée, quelques décennies plus tard, sous l'Occupation nazie, par une kyrielle de collabos soucieux de donner à l'antisémitisme une coloration bien française, par patriotisme.

L'EFFACEMENT ET LA FIN

Isolé idéologiquement, usé par ses batailles, aigri par ses défaites, rongé par son pessimisme foncier, Édouard Drumont délaisse peu à peu la direction de *La Libre Parole* à son collaborateur Gaston Méry. En 1910, il se départit finalement du journal, dont le lectorat a progressivement diminué, mais continue d'y publier des articles recyclés, sans grand souffle. Trois ans plus tard, à 69 ans, il se

marie civilement avec sa maîtresse India, une divorcée, ce qui émeut les petits cercles catholiques qui le suivent encore.

Édouard Drumont meurt le 3 février 1917, en mangeant sa soupe, alors que la Première Guerre mondiale fait rage. Dans cette apocalypse, sa disparition fait à peine la nouvelle, sauf dans un bastion de la presse réactionnaire comme *L'Action française*, où Léon Daudet lui consacre un éditorial, tandis que Charles Maurras lui rend hommage en ces termes : «La formule nationaliste est née, presque tout entière, de lui, et Daudet, Barrès, nous tous, avons commencé notre voyage à sa lumière» (cité par Kauffmann, p. 451).

Indéniablement, Drumont fut un des doctrinaires les plus influents de la fin du 19^e siècle. Mais politiquement, il préféra toujours, pour nourrir la bête de son égo blessé, être capitaine à bord d'un frêle esquif plutôt que matelot sur un navire amiral. D'où sa manie de saboter, par des réactions erratiques et par crainte d'être relégué au second rang par plus habile, les projets d'unification des forces antisémites qui auraient pu donner un vrai poids politique à la mouvance qu'il avait plus que tout autre contribué à faire émerger.

Esprit essentiellement contestataire, Drumont évolua toujours plus aisément loin du terrain politique, et encore mieux au large du réel.

L'EXTINCTION DES DERNIERS FEUX DE LA FOI

En 1909, la mort à 43 ans de Gaston Méry, son successeur pressenti, avait ébranlé profondément Drumont. Suscitant en lui, en même temps que d'autres disparitions (dont celle du père du Lac, devenu ennemi), le sentiment d'un «finissement de choses» (cité par Kauffmann, p. 435), l'évènement avait exacerbé son pessimisme.

À telle enseigne qu'à partir de cette date Drumont, progressivement, s'était éloigné de la religion, «jusqu'à perdre tout à fait la foi». Ainsi, dans les dernières années de sa vie, l'auteur de *La France juive* vécut-il complètement «détaché de Dieu» (Kauffmann, p. 436 et 445). Mais de quel attachement à Dieu avait-il bien pu s'agir au juste ?

La question se pose, quand on sait que ce très douteux catholique, champion des malversations, a de plus tâté sporadiquement de l'occultisme, qu'il s'est adonné à des séances de spiritisme, a consulté la voyante Henriette Couédon et préfacé une des brochures «promotionnelles» écrite par Méry sur cette pythie qui, un temps, attira la gueuserie et le gotha parisien. Beurk !

Pour qui connaît la foi, ce sont là autant de preuves que son catholicisme était surtout une matrice idéologique à coloration religieuse et à ressort superstitieux ; une devanture de boutique, permettant de vendre aux catholiques – son premier public – une œuvre de combat pleine de sa haine du monde moderne et vide de tout contenu positif susceptible de l'améliorer un tant soit peu.

Moins que l'amour de la patrie, la haine du Juif en aura été la source et le principe structurant. Le Juif plein de rouerie, qui contrôlait tout en sous-main et préparait la ruine de la France pour assouvir son *auri sacra fames*. Le Juif qui interdisait perfidement la réussite à tous les vrais Français, en noyant tous les secteurs de la société... Thèse paranoïaque, qui permettait d'expliquer échecs et misères à peu de frais, en se déchargeant de toute responsabilité sur un chimérique agent cabaleur et vaguement maléfique. Thèse qui fit florès auprès des vaincus de l'Histoire.

En tout état de cause, le catholicisme véreux de Drumont n'eut rien à voir avec la vraie foi, entretenue surnaturellement par la grâce et reçue d'en haut comme ferment de sainteté. Si l'on veut avoir une meilleure idée de ce que devient le catholicisme à la même époque, mieux vaut diriger le regard du côté de Thérèse Martin (1873-1897), la messagère carmélitaine de la petite voie de l'enfance spirituelle – une voie que Bernanos illustra superbement dans ses chefs-d'œuvre (*La joie*, *Journal d'un curé de campagne*, *Dialogues des Carmélites*).

Car, à voir la poisseuse passion polémique et pseudo-prophétique dans laquelle Drumont a laissé s'engluier son âme, on se demande vraiment si cet homme s'est jamais su aimé de Dieu. Si tel avait été le cas, il n'aurait pas passé sa carrière à fantasmer sa propre importance et à entretenir par l'érection totémique de son œuvre le culte jamais complètement dupe et toujours décevant de lui-même.

Une seule parole de Dieu aurait suffi à guérir et à combler son cœur d'enfant humilié, Isaïe 43,4 : «Tu as du prix à mes yeux et je t'aime.»

Ainsi n'aurait-il pas perdu sa vie à se chercher vainement dans le succès, en se repaissant, d'abord faute de mieux, et puis finalement par vice, de la notoriété qui vient du scandale, du pouvoir qui vient du chantage, et de la richesse qui vient de prévarications diverses. ■

Alex La Salle travaille en pastorale au diocèse de Saint-Jean-Longueuil. Il a étudié en philosophie, en théologie et détient une maîtrise en études françaises. La conviction que l'être humain est fondamentalement un homo religiosus l'a conduit à accueillir la lumière de la foi.



VILLA NOTRE-DAME
Résidence pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes

- ✎ **Formule tout inclus dans le loyer**
Repas • Soins • Aide domestique • Sécurité
- ✎ **Services de pastorale**
Prêtres résidents • Messe quotidienne • Chapelet
• Adoration
- ✎ **Abordable, accessible à tous**
• 99 unités (chambres et studios)




*Bienvenue aux prêtres,
religieux et religieuses!*

POUR PLUS DE RENSEIGNEMENTS
819 326-3482
30 rue Laurier, Ste-Agathe-des-Monts
villanotredame.ca



TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC

spiritours
voyages de ressourcement

15 ANS À TRANSFORMER DES VIES!

**CROATIE :
MEDJUGORJE**
« Marie transparence de Dieu »
| 22 avril au 6 mai 2019

**PORTUGAL -
ESPAGNE - LOURDES**
« Sur la route des grands sanctuaires »
| 4 au 17 mai 2019

**ISRAEL :
TERRE SAINTE**
« Partons sur les traces de Jésus »
| 22 mai au 1^{er} juin 2019

COMPOSTELLE
« Marcher avec son Dieu »
| 6 au 24 juin 2019





CONTACTEZ-NOUS POUR NOTRE BROCHURE GRATUITE
Sans frais: 1-844-302-7965 • www.spiritours.com

NOUVEAUX LIVRES DE JACQUES GAUTHIER



*La petite voie avec
Thérèse de Lisieux,
Artège-Novalis, 2019,
128 pages, 7,95 \$*

Jacques Gauthier présente l'itinéraire spirituel de Thérèse de Lisieux. Il applique sa petite voie de confiance et d'amour dans la vie concrète de chaque jour.



*Georgette Faniel, le don
total, Biographie
spirituelle, Novalis,
2018, 260 pages, 24,95 \$*

Une femme de Montréal qui a vécu le don total au Christ. Un témoignage unique de l'amour de Dieu pour chacun et chacune de nous.

L'APPROCHE AVIVIA



Simplifier le processus d'achat de vos armoires de cuisine tout en vous permettant de participer à votre projet : voilà notre approche.

- Armoires en kit, assemblées ou non, de la largeur précise dont vous avez besoin
- Installez-les vous-même ou laissez notre équipe le faire pour vous
- Visualisez nos produits et nos prix en ligne et planifiez votre budget à votre rythme, selon vos besoins
- Convient tant aux clients résidentiels qu'aux promoteurs immobiliers

Des options écologiques, une qualité toute québécoise et un accompagnement personnalisé : visitez notre site web afin de découvrir l'approche Avivia.



MAGASINEZ VOS ARMOIRES
DE CUISINE EN LIGNE SUR

AVIVIA.CA



418 365-7821

Armoires AVIVIA

20, route Goulet
Saint-Séverin (Québec) G0X 2B0

Étienne-Lazare Gérôme
etienne-lazare.gerome@le-verbe.com

ARCABAS

UN ANACHRONISME DANS L'ART DU 21^e SIÈCLE ?



Image : Arcabas, *Le massacre des Innocents*, polyptyque de l'Enfance du Christ (palais archiépiscopal de Bruxelles-Malines, Belgique). © ARCABAS / SODRAC, 2018.

L'œuvre d'Arcabas, aussi étrangère soit-elle à son époque, s'inscrit tout de même, d'un point de vue stylistique du moins, dans une trame historique qu'il convient d'étudier.

Son originalité ne résidait par ailleurs pas tant dans une adhésion passéiste à la peinture religieuse (cela aurait fait de lui un artiste banal, voire ringard), mais bien dans sa capacité à la réinterpréter selon une approche moderniste, tout en réinventant les codes de l'iconographie chrétienne.

L'EXALTATION DES CORPS

Le style d'abord. La peinture figurative d'Arcabas n'a pas pour vocation de coller à la réalité ni de la représenter fidèlement.

Point de réalisme ni de naturalisme chez lui. Sa figuration est plutôt un point de départ, une source, une inspiration qui marquent le début d'un voyage et d'une évolution où les corps et les visages vont se transformer, se façonner et se modeler au gré de ses perceptions et du message qu'il cherche à transmettre dans ses œuvres.

Son travail, en ce sens, se rapproche d'artistes de la même époque comme Botero (19 avril 1932), ou Picasso (25 octobre 1881 – 8 avril 1973). Eux aussi transforment les corps et les visages de leurs personnages en fonction de leurs propres perceptions, qu'il s'agisse des formes voluptueuses chères à Botero, ou du cubisme et du primitivisme de Picasso.

Cette volonté chez Arcabas de s'éloigner d'une représentation fidèle et objective des corps et des visages lui offre une liberté : celle d'augmenter le pouvoir émotionnel de ses personnages. Un des exemples les plus éloquentes pour illustrer notre propos est son tableau *Le massacre des Innocents* (2002).

Le souci n'est plus celui de coller au réel, mais bien celui du lyrisme et de l'exaltation des sentiments.

Or, une telle approche sied parfaitement à l'art religieux, ce dernier n'étant pas « que » de l'art, mais aussi un art avec une forte charge affective, puisqu'il a également une fonction d'évangélisation, de témoignage de la foi, de l'existence de Dieu et du martyre du Christ. De telle sorte que ceux qui vont regarder les œuvres d'Arcabas ne doivent justement pas avoir le sentiment de ne regarder que des œuvres. Ils doivent aussi vivre une expérience sensorielle de la foi, d'où l'importance d'aller au-delà de la simple représentation figurative des personnages et d'embrasser une représentation exaltée des corps et des visages.

TRADITION ET LIBERTÉ

L'iconographie chrétienne ensuite. Cette dernière répond traditionnellement à des codes très précis. Cependant, Arcabas n'en a que faire et se permet, avec génie, de les réinventer, voire de les transgresser.

Il se place ainsi dans la lignée de précurseurs comme Ingres (29 août 1780 – 14 janvier 1867). Ce dernier, dans son tableau *La Vierge adorant l'hostie* (1854), fut le premier à représenter Marie en extase devant le corps du Christ qu'elle s'apprête à manger lors de la communion, alors que l'iconographie chrétienne la représentait traditionnellement portant le Christ bébé dans ses bras.

Arcabas prend des libertés similaires avec la tradition de l'iconographie chrétienne.

Un de ses tableaux illustre parfaitement notre propos, il s'agit de *Naissance à Bethléem* (2002 - <https://bit.ly/2UrjI9w>). L'usage iconographique entourant cette scène a toujours voulu que le Christ soit placé au centre de l'œuvre, afin d'en faire le sujet principal.

Par ailleurs, le Christ est toujours source de lumière, illuminant les personnages présents autour de lui. L'œuvre d'Arcabas en revanche, bien qu'elle représente aussi la naissance du Christ, invente de nouveaux codes iconographiques. Ici, le Christ n'est plus le sujet principal de l'œuvre, et ne s'en trouve ni au centre ni au premier plan. La lumière par ailleurs n'émane plus du Christ.

Arcabas a plutôt choisi ici de mettre en exergue la figure du père de Jésus, Joseph. C'est lui qui apparaît au premier plan de l'œuvre et qui en est le sujet principal. Il tient d'ailleurs une bougie, faisant de lui la source principale de lumière de l'œuvre.

Enfin, Joseph se tient debout, portant un regard qui semble bienveillant sur son fils et sur Marie. À ce titre, cette dernière ne se tient pas au-dessus du berceau observant son fils, comme cela est généralement l'usage dans les représentations de la Nativité. Elle est au contraire allongée et endormie à ses côtés, l'enlaçant dans ses bras.

Conséquemment, on serait tenté de s'interroger : Arcabas cherche-t-il vraiment à représenter la Nativité, ou bien celle-ci n'est-elle qu'un prétexte pour montrer l'amour d'un père pour sa femme et son enfant, et l'amour d'une mère pour son fils ?

UN GÉNIE MODERNE

Arcabas fut donc un artiste doublement libre. Libre tout d'abord de la doxa de l'art contemporain, et libre ensuite des codes rigides de l'iconographie chrétienne dont il se revendique pourtant, mais qu'il s'approprie pour mieux les réinventer.

Arcabas est donc le digne héritier de la peinture religieuse, qui fut, faut-il toujours le rappeler, la principale source d'inspiration de tout l'art occidental, mais qu'il a eu le génie d'actualiser et de moderniser. ■

Étienne-Lazare Gérôme collabore au *Verbe* depuis 2017. Adept  d'un ton franc, direct et souvent tranché, il manie une plume aiguisée et singulière, mais fait toujours montre de justesse, de compassion et d'empathie.

**« LE BEAU-PÈRE DE MOÏSE
LUI DIT : "TA FAÇON DE FAIRE
N'EST PAS BONNE. TU VAS
T'ÉPUISER, AINSI QUE CE
PEUPLE QUI EST AVEC TOI." »**

– Ex 18,17-18



L'ORDRE DES CHOSES

L'Église incline un peu plus qu'hier, et on peut s'en réjouir, à suivre l'exemple de certains pionniers des Églises en croissance, influencés pastoralement par la Bible, mais aussi par les sciences de la gestion. De ce fait, elle acquiert le réflexe de penser la conversion pastorale et la vie ecclésiale en termes de culture organisationnelle et de compétences managériales à développer.

D'aucuns s'imaginent cependant qu'une réforme de la pastorale qui s'appuierait sur les bonnes pratiques de gestion en milieu professionnel (formation au leadership, planification stratégique, répartition des tâches, etc.) déboucherait inexorablement sur une vie ecclésiale dévoyée, parce que dénuée de fondement surnaturel. Mais qu'en est-il vraiment? La gestion est-elle, en soi, une ennemie mortelle de la foi?

LA SINGULARITÉ DE L'ÉGLISE

Aspirer à une certaine efficacité organisationnelle en pastorale ne signifie pas, en réalité, que nous désirons rendre nos façons de faire plus «entrepreneuriales», au sens très péjoratif où nous voudrions transformer l'Église en usine obsédée par l'efficacité et le rendement, sans considération des motions de l'Esprit Saint.

Disons-le sans ambages: parler de saine gestion n'implique pas automatiquement calquer nos méthodes sur celles des organisations à but lucratif, en adoptant du même coup, par une sorte de contagion mystérieuse, les travers du plus vil mercantilisme, pour mieux appâter le client en faisant des ronds de jambe¹.

Nous savons que l'Église n'est pas une entreprise orientée vers la concurrence et le profit. Nous savons qu'elle a ses moyens (Parole et sacrements) et ses finalités propres (annoncer l'Évangile, appeler à la conversion, faire des disciples, assurer la croissance spirituelle, responsabiliser le corps ecclésial en vue de la mission, etc.). Ce qui ne l'empêche pas de prendre et d'intégrer tout ce qui est bon dans les différentes philosophies, et même dans les diverses techniques qu'offre chaque époque.

1. Par ailleurs, ne doutons pas que les entreprises sont justifiées de vouloir optimiser leur fonctionnement et d'améliorer leur offre de biens et services (dans les limites de la morale et du bien commun). Car l'engendrement des profits qui en découle normalement permet le réinvestissement des capitaux et, à terme, cela entraîne un essor commercial dont l'impact social ne peut être que positif, s'il est, comme il devrait l'être, corrélé avec une recherche de l'épanouissement des talents des travailleurs et un sens de la responsabilité sociale des entreprises. Dans la discussion qui nous occupe ici, le milieu de l'entreprise ne devrait pas servir de repoussoir. C'est un milieu qui a sa dignité et sa noblesse, et grâce auquel des millions d'hommes et des femmes assurent la subsistance de leurs proches. Bien évidemment, le monde du travail peut être objectivement repoussant quand il table sur l'exploitation de l'être humain. Et vue sous cet angle, l'idée d'un copier-coller destiné à importer dans l'Église une culture de la performance à tout prix aurait de quoi nous révolter, c'est certain.

VERS UNE GESTION EFFICACE

S'il ne s'agit pas de singer l'entreprise, de quoi s'agit-il alors? Il s'agit de développer, sur la base d'une solide praxéologie², une bonne gestion pastorale, avec tout ce que cela implique en termes de définition des objectifs, de planification, de passage à l'action et de révision des processus de transmission de la foi, pour atteindre une certaine fécondité dans le ministère. En clair, il s'agit d'avoir une action réfléchie.

Or, dans cette quête, la comparaison avec d'autres types d'organisations (privée ou publique), dont les méthodes sont régulièrement revues en s'appuyant sur des principes d'action toujours mieux définis, afin d'accroître les performances, n'est pas sans avantages pour notre Église. Car leur exemple est riche d'enseignements et permet de mieux cerner les fondamentaux d'une saine culture organisationnelle.

Bien développée en paroisse, la culture organisationnelle permet d'éviter les dérives du spiritualisme désincarné, qui décharge le chrétien de sa part de responsabilité, comme si les vrais croyants devaient simplement s'enfermer dans le quiétisme pour attendre de recevoir charismatiquement d'en haut des télégrammes divins dictant la marche à suivre. Comme si l'ordre des choses ne nous indiquait pas déjà le chemin.

Plus on y réfléchit, plus il est évident que la dichotomie sur laquelle le sort de l'Église se joue (en partie) n'est pas celle qui oppose l'esprit «marketing» à l'esprit «mystique». C'est celle qui oppose le sens des bonnes pratiques à l'incurie de ceux qui n'ont ni la science ni les compétences pour évangéliser en ce monde. Un monde où action collective rime forcément, sous peine d'échec, avec organisation effective.

2. Sur la notion de «praxéologie», voir le texte d'Yves St-Arnaud, Lucie Mandeville et Chloé Bellemare (revue *Interactions*, vol. 6, n° 1, printemps 2002) dans lequel ils citent l'encyclopédie *Universalis* (2000): «Il fallait arriver à voir clairement que, si la morale est une science de l'action, elle n'est que la science de l'action bonne. Or, d'autres valeurs que le bien et le mal, notamment l'efficacité, peuvent et doivent être prises en compte pour donner à l'action humaine un autre objet. Ainsi, pour atteindre une même fin, plusieurs systèmes de moyens peuvent le plus souvent être envisagés; certains systèmes y conduiront plus vite, plus sûrement: il faut apprendre lesquels. Ce sera l'objet de la praxéologie.»

[En ligne] [https://www.usherbrooke.ca/psychologie/fileadmin/sites/psychologie/espace-etudiant/Revue_Interactions/Volume_6_no_1/V6N1-ST-ARNAUD-MANDEVILLE-BELLEMARE_p29-48.pdf]

LA BIBLE, MANUEL DE GESTION

Est-il besoin de rappeler que, de tout temps, l'Église s'est organisée pour atteindre ses objectifs? Elle l'a fait d'abord en suivant l'exemple de Dieu (cf. Gn 1), qui a substitué l'ordre cosmique au tohu-bohu initial. Puis en imitant Moïse (cf. Ex 18,13-27), qui a suivi le conseil de Jéthro et qui a établi au-dessus du peuple une structure hiérarchique destinée à mieux paître le troupeau. Elle l'a encore fait en prenant modèle sur les apôtres (Ac 6,1-7), qui ont délégué aux diacres le volet caritatif de la mission pour mieux se consacrer à la proclamation de la Parole.

S'inspirer des bonnes pratiques, d'où qu'elles viennent (que ce soit de l'entreprise privée, de l'appareil d'État ou d'ailleurs), signifie simplement, en accord avec l'enseignement biblique, s'éloigner du tragique amateurisme qui caractérise trop souvent nos paroisses, afin de ne pas s'adonner au travail pastoral uniquement avec dévouement, mais aussi, comme toute organisation décidée à réussir, avec savoir-faire, c'est-à-dire avec cet amalgame de science, de compétence et d'expérience qui rend capable de répondre aux exigences de la charge.

LA NATURE, SOCLE DE LA GRÂCE

La bonne gestion devrait être le propre de toute organisation humaine, qu'elle soit à but lucratif ou non. Or, l'Église, corps mystique, est aussi une organisation humaine. Son fonctionnement et l'atteinte de ses objectifs dépendent ainsi de sa capacité à déployer son projet missionnaire en s'aidant des moyens surnaturels, mais aussi des moyens humains qui sont conçus par le génie de l'homme. D'ailleurs, ces moyens humains ne devraient jamais être dédaignés comme étant seulement «naturels», car la nature est elle-même œuvre de Dieu. Elle fait partie intégrante de son plan.

Cette vérité, très souvent occultée au profit d'une conception du ministère qui tend à tout surspiritualiser dans l'Église, nous a été opportunément rappelée par le père James Mallon, dans *Divine Renovation* (2014), où il est écrit: «Bien que l'Église soit l'Épouse sans tache du Christ, le Corps mystique du Christ, et, par conséquent, une institution d'essence divine, elle est aussi pleinement humaine. On peut donc dire que tout ce qui contribue à la bonne santé d'une organisation humaine peut contribuer de la même manière à la bonne santé de l'Église du Christ³.»

Ce rappel capital s'adosse, dans le livre, à une donnée théologique essentielle, à savoir que, dans le dessein de Dieu, la grâce s'appuie sur la nature pour faire advenir ici-bas le Royaume. Il s'ensuit que, pour bien servir la vie de la grâce en nous, il faut avoir souci de nous. Il faut avoir souci du socle naturel (l'homme) sur lequel Dieu entend ériger son Église. Autrement dit, il faut œuvrer au plein épanouissement de nos capacités humaines. Y compris de nos capacités organisationnelles. Pour que l'homme vivant serve mieux encore la gloire de Dieu. ■

3. Ma traduction, empruntant partiellement à celle de Julie Gubbini, responsable de la version française de *Divine Renovation* parue chez Artège, en 2015, sous le titre *Manuel de survie pour les paroisses*.

Méditation chrétienne et prière de silence

Dans le christianisme, la méditation signifie surtout deux choses : une forme de prière intérieure et une manière de « ruminer » la Parole de Dieu, appelée *lectio divina*. La première forme est appelée oraison ou prière contemplative, et s'est surtout développée à partir des écrits de Thérèse d'Avila et de Jean de la Croix. La *lectio divina* a d'abord été pratiquée chez les Pères de l'Église et les moines. Les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola sont une autre manière de méditer la Parole de Dieu.

SE TENIR AU CENTRE

C'est le mérite du moine bénédictin John Main (1926-1982) et de son fils spirituel Laurence Freeman d'avoir rendu accessible une forme de prière très simple qui remonte aux premiers siècles de l'Église et qu'on avait un peu oubliée. Pour Main, le mot « méditation » veut dire : se tenir au centre de notre être, c'est-à-dire en Dieu. Il va s'appuyer sur ce que dans l'hindouisme on appelle un « mantra », un son sans signification. Il suggère à tous « Maranatha » (mot araméen qui signifie : « Viens, Seigneur Jésus ! » [1 Co 16,22]). Ce mot sacré, répété doucement dans le silence du cœur pendant vingt-cinq minutes, sans remuer les lèvres et sans s'arrêter sur son sens chrétien, aide la personne à se tenir en paix en son centre, malgré les distractions et les images.

Le bénédictin conseille de ne pas s'arrêter aux sentiments d'amour que nous pouvons avoir pour Dieu durant la méditation, mais de revenir sans cesse au mantra chrétien. À mon avis, et d'après quelques confidences que j'ai reçues de « méditants » lors de mes retraites sur l'oraison, cela peut causer à la longue un vide intérieur et affectif. Cette méthode est très exigeante, car elle plonge volontairement le psychisme de la personne dans la nuit sans nourrir son cœur, l'invitant à se détacher de tout sentiment et de toute pensée.

L'Esprit Saint est beaucoup plus libre dans ses motions ; il peut suggérer des mouvements de l'âme, comme des élans d'amour ou des larmes, que nous ne devons pas refouler. Je pense qu'il vaut mieux à ce moment-là cesser de répéter le mot-prière pour laisser s'épancher son cœur, lieu de la présence de Dieu, puis revenir de nouveau au mot-prière, si l'Esprit Saint nous le suggère. Lui seul donne le silence intérieur qui comble et transforme. Reconnaissons à John Main d'avoir proposé une méthode simple de méditation à des gens qui ne priaient pas en silence.

LA PRIÈRE DE SILENCE

Dans son livre *Centering Prayer*, le moine cistercien Basil Pennington (1931-2005) évoque une pratique de méditation qui consiste à se laisser rejoindre par Dieu au centre de l'être. Le titre se prête à plusieurs traductions : prière centralisante, prière de recentrement, prière de consentement, prière de silence.

L'auteur conseille d'abord de choisir une posture confortable pour disposer le corps à l'attention à Dieu. Il suggère ensuite d'utiliser un mot-prière qui fixe notre attention et exprime l'intention de consentir à la présence de Dieu en soi. Ce mot peut être « Jésus », « amour », « Abba », que nous répétons en toute humilité, sans effort et avec douceur. Nous plongeons dans l'acceptation de la volonté de Dieu en nous. Il nous prend toujours là où nous sommes afin de nous conduire là où il veut. Faisons-lui confiance. Si au cours de cette forme d'oraison nous avons des distractions, nous retournons simplement, doucement, au Dieu présent en nous, à l'aide du mot-prière.

Contrairement à la méditation chrétienne de John Main, celle que propose Pennington est moins contraignante. Il affirme que nous pouvons laisser tomber le mot-prière lorsque nous arrivons dans un état profond de silence. Il



suggère aussi d'exprimer notre amour au Seigneur si nous en ressentons le besoin, puis de revenir au mot-prière, sans effort, s'il nous aide à demeurer avec le Seigneur.

Cette prière de silence ressemble à ce qu'on appelle «la prière du cœur», où nous répétons intérieurement le nom de Jésus en toutes circonstances jusqu'à ce qu'il pénètre totalement notre cœur. Elle est connue en Orient chrétien sous le terme «hésychasme», mot grec qui signifie «tranquillité», «paix de l'union à Dieu». Elle est aussi appelée la prière de Jésus, popularisée en Occident par le livre *Les récits du pèlerin russe*. Cette prière consiste à prononcer mentalement cette invocation qui peut varier : «Seigneur Jésus, Fils du Dieu vivant, aie pitié de moi, pécheur.»

La prière de silence se rapproche également de l'oraison silencieuse, où nous sommes là pour Dieu, présents à sa Présence, en ne faisant rien, sinon l'aimer dans la simplicité du cœur et le détachement des pensées. Nous consentons au règne de Dieu que le Christ est venu établir au-dedans de nous. «Voici que le règne de Dieu est au milieu de vous» (Luc 17,21).

LA DIMENSION CONTEMPLATIVE DE L'ÉVANGILE

La «prière de recentrement», ou de «consentement», a aussi été enseignée par un autre moine cistercien, Thomas Keating, né aux États-Unis en 1923. Il propose lui aussi un dépassement des pensées et des images par un mot-prière pour mieux favoriser l'intériorité en Dieu et développer la dimension contemplative de l'Évangile. Ce mot peut être remplacé par un simple regard intérieur vers Dieu ou par la conscience de notre respiration en communion avec l'Esprit Saint.

La prière de consentement est fondée sur la conviction que l'Esprit est présent en nous et que son inspiration est continue, inépuisable. Pour Keating, quand l'Esprit prie en nous et que nous y consentons, cette prière se transforme en contemplation de l'amour de Dieu.

Thomas Keating insiste pour dire que la prière de consentement, ou de silence, n'est pas une technique de relaxation, même si elle peut apporter une certaine détente, mais une discipline où l'on approfondit la relation à Dieu. Elle met l'esprit au repos en gardant l'attention au mystère intérieur de la présence de Dieu, même si, comme l'a bien montré le père Henri Caffarel, le but de l'oraison n'est pas l'attention et le silence, mais l'union à Dieu dans la foi. C'est un exercice de foi, d'espérance et d'amour désintéressé qui ne se limite pas à la présence «ressentie» de Dieu. Ce n'est pas non plus une méditation discursive ni une prière spontanée, mais simplement un repos en Dieu au-delà des pensées, des mots et des émotions. ■

Note :

Ce texte s'inspire d'une annexe de mon livre *Henri Caffarel, maître d'oraison*, Cerf/Novalis, 2017, p. 127-136.

Jacques Gauthier a récemment publié : *Un souffle de fin silence* (Noroît) ; *La prière chrétienne. Guide pratique* (Presses de la Renaissance) ; *Saint Jean de la Croix* (Presses de la Renaissance) ; *Saint Bernard de Clairvaux* (Presses de la Renaissance) ; *Les Saints, ces fous admirables* (Novalis-Béatitudes) ; *Georgette Faniel, le don total* (Novalis) ; *La petite voie de Thérèse de Lisieux* (Artège-Novalis) Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue : jacquesgauthier.com.

Steve Robitaille
steve.robitaille@le-verbe.com

LA TRINITÉ CRÉATRICE

Comme nous l'avons vu dans le numéro d'été 2018 du *Verbe*, Dieu Trinité est amour en lui-même. Cela nous permet de comprendre que la création est un don gratuit et non une nécessité qui s'impose à Dieu. En effet, comme Dieu le Père a un Fils éternel qui lui est consubstantiel et l'Esprit Saint qui est leur Amour mutuel, il n'a pas besoin, pour briser sa solitude, d'extérioriser son amour dans un objet externe tel que la création. Celle-ci ne peut être, alors, qu'un acte libre de Dieu.

Le Créateur veut qu'existent des êtres qui ne sont pas lui. Le théologien Gilles Emery (*La Trinité*, 2009) relie la création au Dieu-Trinité de la manière suivante :

« Dieu le Père crée par son Fils. La génération éternelle du Fils par le Père est, pour ainsi dire, la raison et le modèle de la production des créatures qui reçoivent de Dieu, dans la création, une participation de l'être et de la vie. Cette action créatrice s'accomplit dans le Saint-Esprit, qui est l'Amour du Père et du Fils. La procession éternelle du Saint-Esprit apparaît comme la raison des œuvres que Dieu produit par sa libre volonté. C'est par un même amour que le Père et le Fils s'aiment et nous aiment. Certes, la génération du Fils et la procession du Saint-Esprit sont éternelles et "nécessaires", tandis que la création a lieu dans le temps et dépend du bon vouloir divin : mais la création se rattache directement à la vie trinitaire. »

Résumons ce passage dense, riche en enseignement sur l'originalité de la pensée chrétienne concernant la création. Premièrement, c'est une œuvre libre du Dieu trinitaire. Deuxièmement, le Père tout-puissant a tout créé par le Fils et l'Esprit Saint, par son Intelligence et son Amour, et c'est pourquoi tout ce qui a été créé comporte des traces de l'action puissante, intelligente et aimante du Créateur.

L'être humain, créé à l'image de Dieu, a une âme immortelle qui est « forme du corps »¹. Les facultés de l'âme sont l'intelligence et la volonté (j'entends par volonté la capacité d'aimer, c'est-à-dire de s'orienter librement vers un objet de dilection qui nous est proposé par l'intelligence, objet qui est abstrait de ce que nous offrent les sens). Le caractère unique de chaque personne, créée directement par Dieu (pour ce qui est du corps, à travers les causes secondes que sont les parents), représente une parcelle de la sagesse multiforme de Dieu, comme un vitrail aux couleurs multiples qui reflète la lumière².

1. Cette formule a été adoptée par le Magistère de l'Église au concile de Vienne en 1311. Voir En coll., *Initiation théologique*, tome 2, Paris, Cerf, 1952, p. 375.

2. Voir saint Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, Prima Pars, question 47, article 1. Je remercie mon collègue Simon Roy pour l'image du vitrail.



Faites nous confiance pour tous vos projets d'impressions.

Visitez notre site achat en ligne à : shop.stampa.ca

445, avenue Marconi
Québec (Québec) G1N 4A7

☎ 418 681-0284
✉ 418 681-1178

www.stampa.ca
info@stampa.ca

L'ORIGINALITÉ DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE

Nous aimerions exposer, en terminant, l'originalité de la pensée chrétienne sur la Trinité créatrice par rapport à deux idéologies influentes aujourd'hui.

Tout d'abord, précisons que l'unité de substance et la trinité des personnes divines montrent que, contrairement à la pensée grecque, ce n'est pas uniquement l'unité qui est divine, mais également la multiplicité³.

En effet, selon Emery, « la pluralité des créatures, dans l'extraordinaire diversité d'un univers ordonné, trouve sa source dans les relations personnelles de Dieu Trinité ».

La théologie trinitaire ne tombe pas dans la célébration postmoderne du pluralisme, qui ne reconnaît plus le fait que l'humanité communie à une Source unique; comme si plus rien n'unissait les individus entre eux, par hypertrophie de singularité.

Mais elle n'est pas non plus arraisonnée à la recherche d'unité métaphysique du rationalisme moderne, quête qui absolutise le Sujet (humain) ou la Substance (le cosmos) et en fait le *fundamentum inconcussum*, le fondement non fondé du réel et de la pensée, tombant ainsi dans l'idolâtrie⁴. ■

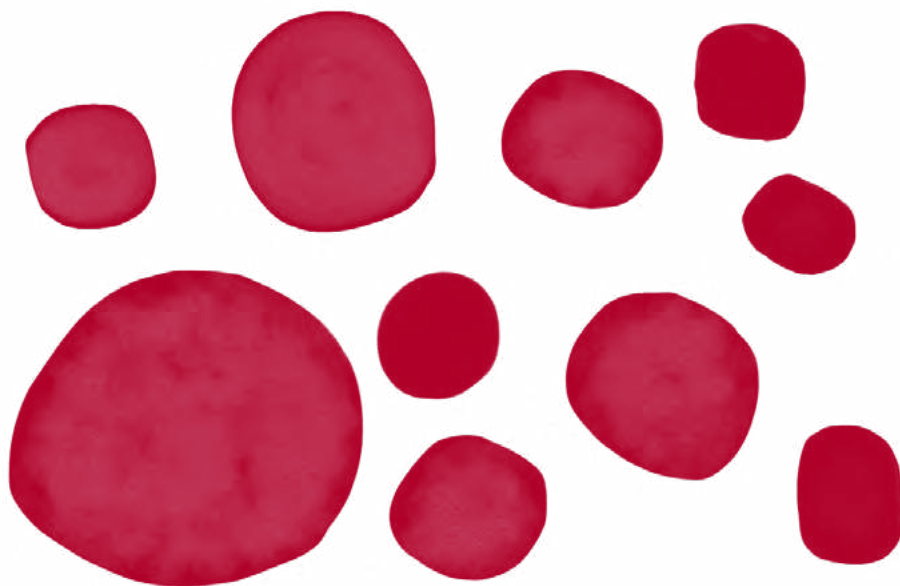
3. Joseph Ratzinger, *La foi chrétienne, hier et aujourd'hui*, Paris, Cerf, 1969, p. 113: « La multiplicité n'est pas simplement désagrégation, qui surviendrait en dehors de la divinité (comme dans le gnosticisme); elle n'est pas produite seulement par l'intervention de la "dyade", de la division (comme dans le platonisme); elle n'est pas le résultat du dualisme de deux puissances opposées (comme dans le manichéisme); elle correspond, au contraire, à la plénitude créatrice de Dieu qui, transcendant multiplicité et unité, les englobe toutes deux. Ainsi en fin de compte, c'est la foi trinitaire qui, en reconnaissant la pluralité dans l'unité de Dieu, a évincé définitivement le dualisme comme principe d'explication de la multiplicité à côté de l'unité; c'est grâce à elle seulement que la valorisation positive du multiple a trouvé une base définitive. Dieu est au-delà du singulier et du pluriel. Il fait éclater les deux. »

4. Cette affirmation, qui demanderait d'être développée plus longuement, nous est inspirée par la lecture de différents philosophes et théologiens contemporains (entre autres Miroslav Volf, John Milbank, David B. Hart, David C. Schindler et Jean Trouillard). Sur l'idolâtrie de philosophes modernes, voir Jean-Luc Marion, *Dieu sans l'être*, Paris, PUF, 1991², p. 39-80.

Ariane Beauféray
ariane.beauféray@le-verbe.com

Écolo

jusqu'au bout des... **culottes**



Dans la lettre encyclique *Laudato si'*, le pape François nous invite à reconnaître « la culture du déchet » et à adopter « un nouveau style de vie ». Il précise notamment que « le fait de réutiliser quelque chose au lieu de le jeter rapidement, parce qu'on est animé par de profondes motivations, peut être un acte d'amour exprimant notre dignité ». Il est une chose que les femmes jettent régulièrement : les serviettes et tampons hygiéniques. Messieurs, ne partez pas déjà ! (Sinon, qui conseillera cet article à votre femme ?)

Comme les couches, les serviettes et tampons hygiéniques sont principalement composés de plastiques et de viscose (aussi appelée rayonne), une fibre artificielle produite à partir de la cellulose de végétaux (coton, pâte de bois, etc.). Une partie des serviettes et tampons est donc d'origine naturelle; cependant, la production de la viscose nécessite l'utilisation de beaucoup d'eau, d'énergie et de solvants polluants.

De plus, la viscose est souvent produite à l'autre bout de la planète et entraîne de la déforestation. Une fois utilisés, la serviette et le tampon sont enfouis, ce qui pollue les sols et l'eau, ou bien incinérés, ce qui dégage des gaz à effet de serre et des résidus toxiques. Le bilan n'est pas très positif!

Heureusement, il existe de nombreuses solutions de rechange à l'utilisation des serviettes et tampons industriels. Ces options ont toutes des inconvénients, mais leur impact sur notre maison commune et ses habitants est toujours bien plus faible que celui des serviettes et tampons jetables.

LES SERVIETTES ET TAMPONS RÉUTILISABLES

Plutôt que d'utiliser des serviettes et tampons jetables, pourquoi ne pas investir dans des réutilisables? Composés de fibres naturelles (et d'un peu de polyuréthane laminé pour que les serviettes soient imperméables), les serviettes et tampons réutilisables se lavent facilement à la main ou à la machine.

Des taches persistent? Des détachants naturels et le soleil les font disparaître. La durée de vie des serviettes et tampons réutilisables est très longue, ils existent en plusieurs formats et sont très économiques comparativement à leurs homologues jetables. Voici quelques entreprises québécoises qui produisent des serviettes et tampons lavables: Bummi, Öko Créations, Omaïki, Collection Bon-Zay, Boutique Fan-Fan... Enfin, on peut même facilement tricoter soi-même des tampons ou coudre des serviettes!

LA COUPE MENSTRUELLE

La coupe menstruelle est un petit réceptacle en forme de cloche qui stocke les menstruations directement dans la partie la plus intime de notre corps. Il suffit de retirer la coupe deux ou trois fois par jour, de la vider puis de la rincer avant de la réutiliser.

Bien des femmes trouvent la coupe menstruelle facile d'utilisation, sans fuite et très confortable; cependant,

son utilisation demande une période d'apprentissage plus ou moins longue. C'est aussi un moyen très économique de gérer les menstruations.

Le principal désavantage réside dans la production de la coupe menstruelle: la majorité d'entre elles sont composées de latex et de silicone, et certaines sont produites en Chine. Leur production demande donc beaucoup d'énergie, et le produit final, une fois en fin de vie, se dégrade et se recycle assez mal. Par contre, il existe des coupes menstruelles en caoutchouc produites en Amérique du Nord (telles que la coupe Keeper).

Finalement, l'utilisation de la coupe menstruelle sur des périodes supérieures à huit heures pourrait favoriser le syndrome du choc toxique (une grave infection), mais la probabilité est toutefois moins importante qu'en utilisant des tampons hygiéniques.

LE FLUX INSTINCTIF LIBRE

Des millions de bébés n'utilisent pas de couches: leurs parents apprennent à reconnaître les signes indiquant que leur enfant a besoin de se rendre aux toilettes; c'est l'hygiène naturelle infantile. Il existe quelque chose de similaire en ce qui concerne les menstruations: le flux instinctif libre.

Cette méthode est fort simple en théorie: en étant à l'écoute de son corps, la femme est capable de sentir le moment où elle a besoin d'évacuer un flux sanguin et peut le retenir en contractant son périnée.

En pratique, cela peut s'avérer quasiment impossible pour certaines femmes (selon leurs occupations et leur flux sanguin) et très facile pour d'autres. Être à l'écoute de son corps permet de mieux se connaître et même de gagner en sérénité pendant les menstruations, mais cette pratique ne devrait pas être motivée par un désir de tout contrôler, car elle risque alors de générer bien du stress!

Alors, quelle option vous apparaît la plus adaptée à votre situation? Si aucune ne semble à votre portée, je vous invite à découvrir les serviettes jetables Natracare, Naty ou Organyc: elles sont en coton biologique et ne contiennent ni plastique, ni viscose, ni produits chimiques. Une option jetable un peu moins polluante que les autres! ■

Ariane Beauféray, épouse et mère de deux enfants, est doctorante en aménagement du territoire et développement régional. Elle s'intéresse à l'écologie intégrale (protection de l'environnement, du vivant, etc.) et développe de nouveaux outils pour aider la prise de décision dans ce domaine.

MOINE EN OTAGE

Syrie, 21 mai 2015. Deux hommes de Daesch entrent dans le monastère et capturent le père Jacques Mourad. Pendant cinq mois, ce moine syriaque-catholique, engagé dans une communauté au service de la paix et de l'amitié avec les musulmans, subit humiliation et torture.

Avec une simplicité désarmante, il livre son combat : les joies de la prière et les moments de détresse, les révoltes contre l'absurdité de la violence et les instants où il a vu la bonté du cœur de ses bourreaux, la lutte pour offrir un sourire à ceux qui sont prisonniers avec lui et la joie de la délivrance. Et le miracle se produit : le p. Mourad s'évade le cœur brulant, brulant de foi en Dieu et du désir d'aimer.



En lisant ce témoignage, une prière monte du cœur, une prière comme un cri et un acte de confiance : « Notre Père... délivre-nous du Mal. » Une lecture dont on ressort meilleur.

Jacques Mourad avec Amaury Guillem, *Un moine en otage. Le combat pour la paix d'un prisonnier des djihadistes*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2018.

Solène Garneau
fmj@le-verbe.com

PYROMANES ECCLÉSIAUX

La Communauté de l'Emmanuel possède un charisme d'évangélisation certain. Depuis 2014, celui-ci se manifeste, en France, à travers l'activité féconde d'une Équipe Missionnaire Itinérante (ÉMI).

L'ÉMI travaille à l'organisation et à l'animation de missions d'évangélisation, en collaboration avec les divers milieux ecclésiaux (paroisses, aumôneries, sanctuaires, etc.). Sur une période d'un an, la troupe de « spécialistes de l'évangélisation » de l'ÉMI accompagne la conversion pastorale de la communauté qui l'accueille avec le désir de mieux réaliser le mandat missionnaire qu'elle a reçu du Christ (Mt 28,19-20).

Pour mieux accompagner et guider les prêtres, agents de pastorale et paroissiens engagés dans leur projet de renouveau ecclésial, le père Francis Manoukian, initiateur de l'ÉMI, a produit un livre, *Paroisse en feu*, qui vient en appoint à la formation et à l'encadrement offerts durant l'année que dure la mission. L'idée à l'origine du projet d'ÉMI est simple : revaloriser et renouveler le concept depuis longtemps abandonné de mission paroissiale, traditionnellement réservée à la prédication à destination des fidèles, pour en faire un moyen efficace de conversion missionnaire de la communauté et de ses meneurs.

OUVRIR LES PORTES

À partir du moment où un projet de conversion est décidé par les responsables paroissiaux et l'ÉMI réunis, un calendrier est mis en place. Celui-ci comprend une journée de lancement du cycle de préparation de la mission, une journée de formation à la conduite stratégique d'une mission, un temps de mobilisation des paroissiens, un weekend de formation à l'évangélisation (directe ou par le truchement de l'oïkos), une formation spirituelle destinée aux disciples-missionnaires, et encore d'autres événements préparatoires.

Le tout culmine finalement dans une semaine « Portes ouvertes » remplie d'activités offertes aux personnes préalablement invitées à y participer pour entendre la Bonne Nouvelle.

À la suite des « Portes ouvertes », un temps de relecture, de formation à la pastorale de croissance et peut-être même une retraite pourront précéder la cérémonie de clôture de l'année missionnaire, durant laquelle on rendra grâce à Dieu pour la diversité des fruits recueillis.

Parmi les grâces habituellement reçues, mentionnons-en quelques-unes : un sens communautaire et missionnaire retrouvé, de nouvelles relations entre les paroissiens et avec les gens du quartier, la conversion de personnes non baptisées, le retour des non-pratiquants à l'église, le désir de poursuivre la conversion pastorale de la communauté, etc.



FAIRE DU NEUF AVEC DU VIEUX

Au terme de cette expérience missionnaire, les responsables paroissiaux devraient aussi avoir d'autres motifs d'action de grâce. Des motifs qui les concernent plus directement comme leaders et qui sont garants d'une continuité dans l'effort missionnaire, les principaux étant un nouveau sens du leadership pastoral et une expertise organisationnelle rehaussée. Cette dernière compétence assure une maîtrise des composantes essentielles de la mission paroissiale (aptitude à organiser des événements, pratique de l'évangélisation directe, savoir-faire liturgiques, compétences communicationnelles et logistiques à jour, etc.).

Il serait étonnant que l'ÉMI créée en France ait bientôt l'occasion de venir passer un an au Québec pour favoriser le renouveau missionnaire de l'une ou l'autre de nos paroisses. Mais il n'y a aucun doute que celles de nos communautés chrétiennes qui sont vigoureuses et qui cherchent des voies d'engagement missionnaire pourraient tirer profit d'un examen minutieux du modèle d'intervention de l'ÉMI. Car cette initiative française, qui tire du neuf de l'ancien en redonnant une nouvelle vie aux missions paroissiales d'antan, propose une démarche de recentrement de la vie ecclésiale et de la pastorale ordinaire sur l'annonce kérygmatisée.

Et c'est précisément de cela que nous avons besoin aujourd'hui dans l'Église au Québec.

Francis Manoukian, *Paroisse en feu – Manuel pratique de la mission paroissiale*, Édition de l'Emmanuel, 2017, 278 pages.

Alex La Salle
alex.lasalle@le-verbe.com



IL COMBLERA TES DÉSIRS

S'il est certain que tout homme rêve du bonheur et que Dieu nous y appelle, il n'en demeure pas moins difficile de discerner le chemin qui y conduit. Devant la quantité de désirs qui nous assaillent, nous sommes souvent partagés entre deux tentations : assouvir les manques le plus rapidement possible ou, plus subtilement, étouffer les soifs trop souffrantes à affronter.

Dans son essai, Sophia Kuby, philosophe de formation, nous rappelle et nous appelle à une révolution copernicienne : découvrir dans nos manques notre vocation au bonheur. Le fruit le plus étonnant et le plus savoureux de cette lecture est certainement de refermer le livre heureux d'être insatisfait !

Sophia Kuby, *Il comblera tes désirs. Essai sur le manque et sur le bonheur*, Paris, Éditions de l'Emmanuel, 2018.

Solène Garneau
fmj@le-verbe.com

La MORT

BÉDÉREPORTAGE

De la morgue à la vie

PORTRAIT

Catherine à deux doigts de la mort

REPORTAGE

Soins spirituels en fin de vie

Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Sophie Bouchard, Sarah-Christine Bourihane, Noémie Brassard, Alexandre Dutil, Maxime Huot-Couture, James Langlois, Antoine Malenfant, et Laurent Penot - prêtre.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Benoît Boily - prêtre, Sophie Bouchard, Alexander King, Marc Malenfant, François Miville-Deschênes et Pascal Proulx.

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT : James Langlois

RESPONSABLE DES COMMUNICATIONS :
Noémie Brassard

RÉVISEUR : Robert Charbonneau

GRAPHISTE : Léa Robitaille

MARKETING ET PUBLICITÉ : publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE : Libéra Houenagnon •
info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)



Le Verbe est membre de L'Association des médias catholiques et œcuméniques (AMéCO).

Le Verbe est publié quatre fois par année, est imprimé chez Solisco. Port payé à Montréal, imprimé au Canada.

Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées à des organismes de bienfaisance ou de charité.

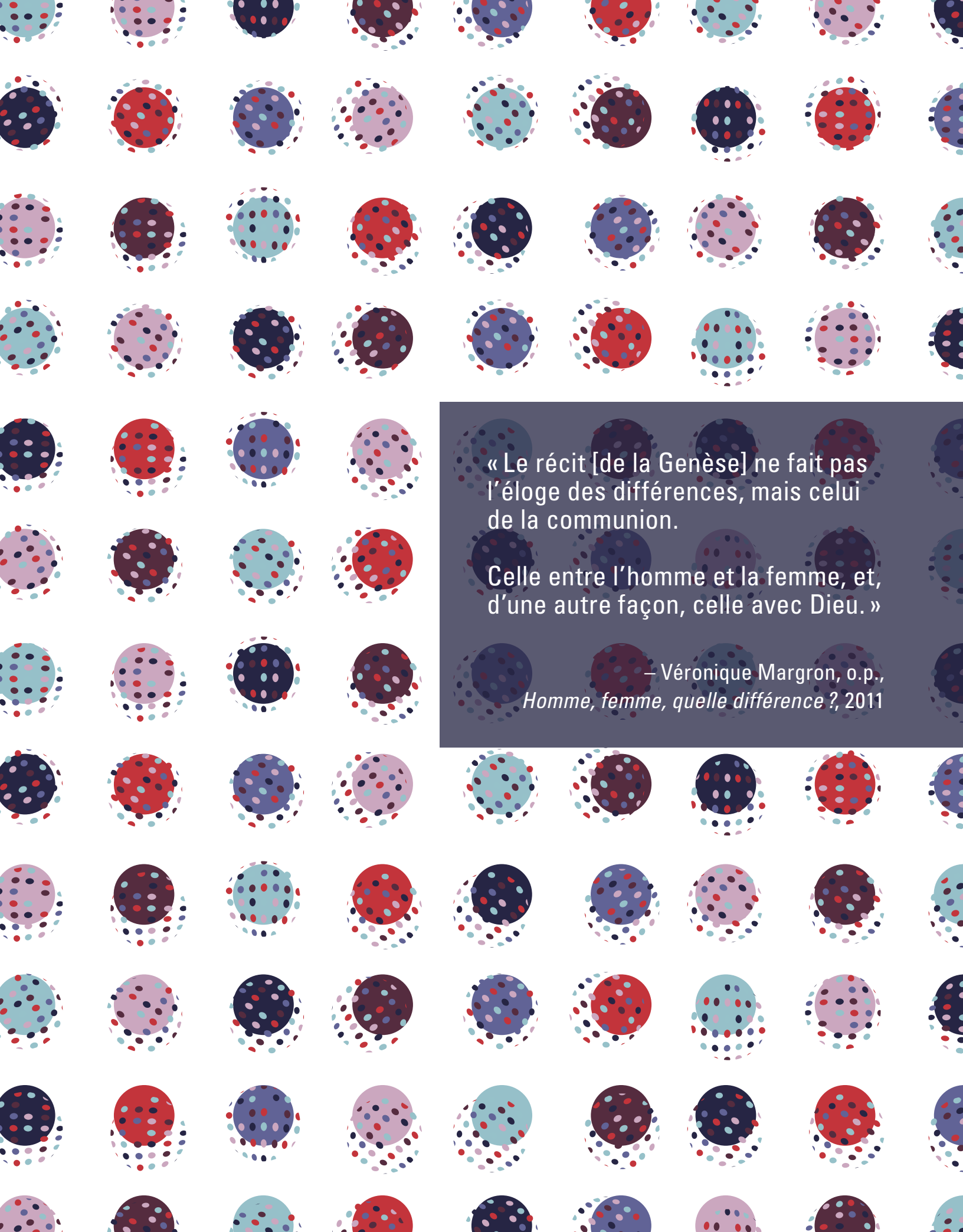
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



PAGE COUVERTURE
PHOTO : KSU FUCHS/UNSPLASH
DESIGN LE VERBE



« Le récit [de la Genèse] ne fait pas
l'éloge des différences, mais celui
de la communion.

Celle entre l'homme et la femme, et,
d'une autre façon, celle avec Dieu. »

— Véronique Margron, o.p.,
Homme, femme, quelle différence ?, 2011



POUR INTRODUIRE LA JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES,
EN COLLABORATION AVEC RADIO VM,

LeVerbe

PRÉSENTE



LES FILLES AU MOYEN ÂGE

D'HUBERT VIEL

AVEC DEUX COURTS MÉTRAGES EN PREMIÈRE PARTIE :

LUCIA
D'ELIAS DJEMIL



ET LA PREMIÈRE DE

**TU ES
POUSSIÈRE**
DE STÉPHANIE CHALUT



**7 MARS
2019**



18 H ACCUEIL ET APÉRO
19 H DÉBUT DES PROJECTIONS
21 H DISCUSSION



À LA PORTE (PLACES LIMITÉES)
OU EN PRÉVENTE : LEGESU.COM
ÉTUDIANTS : 10 \$



SALLE D'AUTEUIL DU GESÙ
1200, RUE DE BLEURY,
MONTRÉAL, QC H3B 3J3



LeVerbe
LE-VERBE.COM